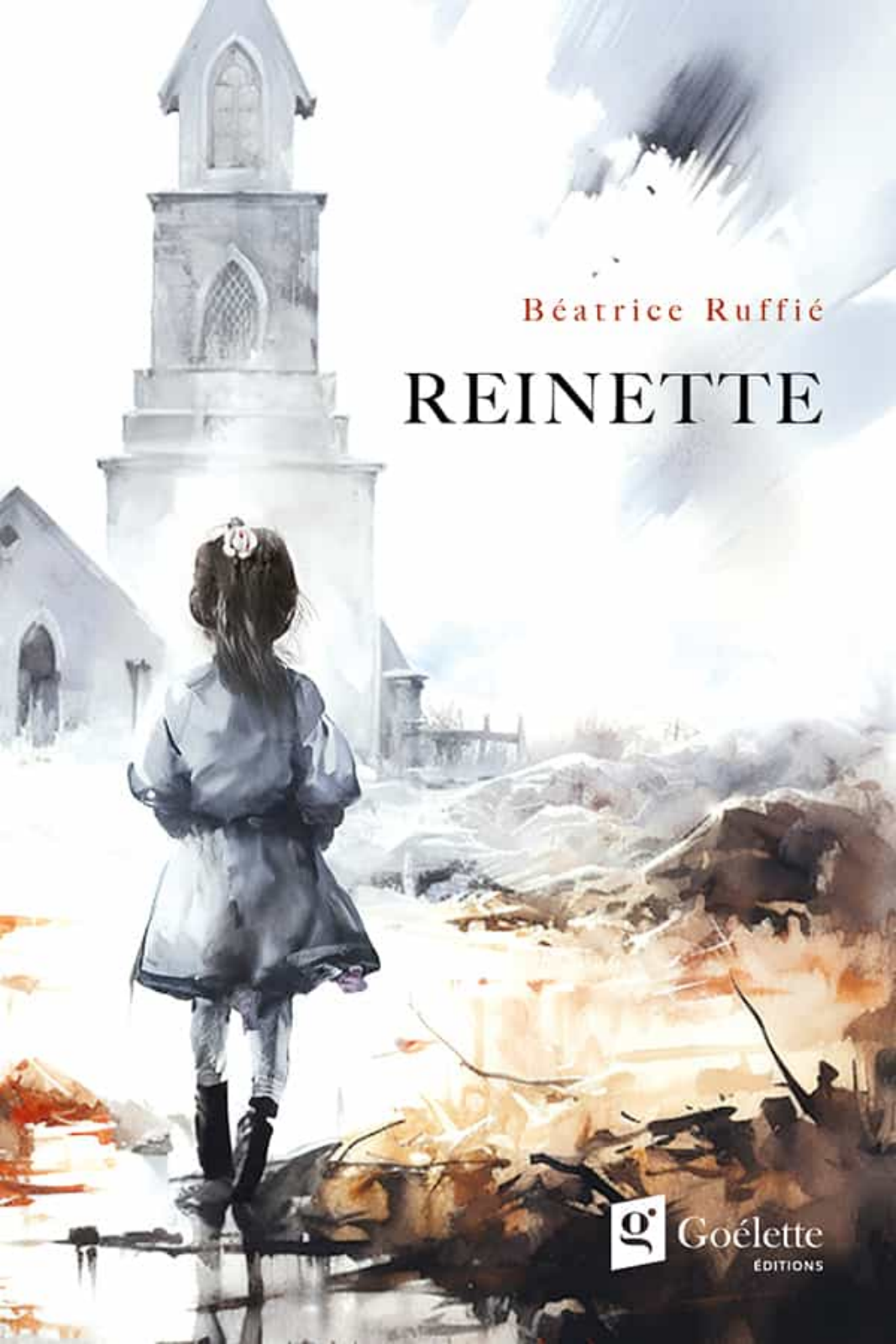
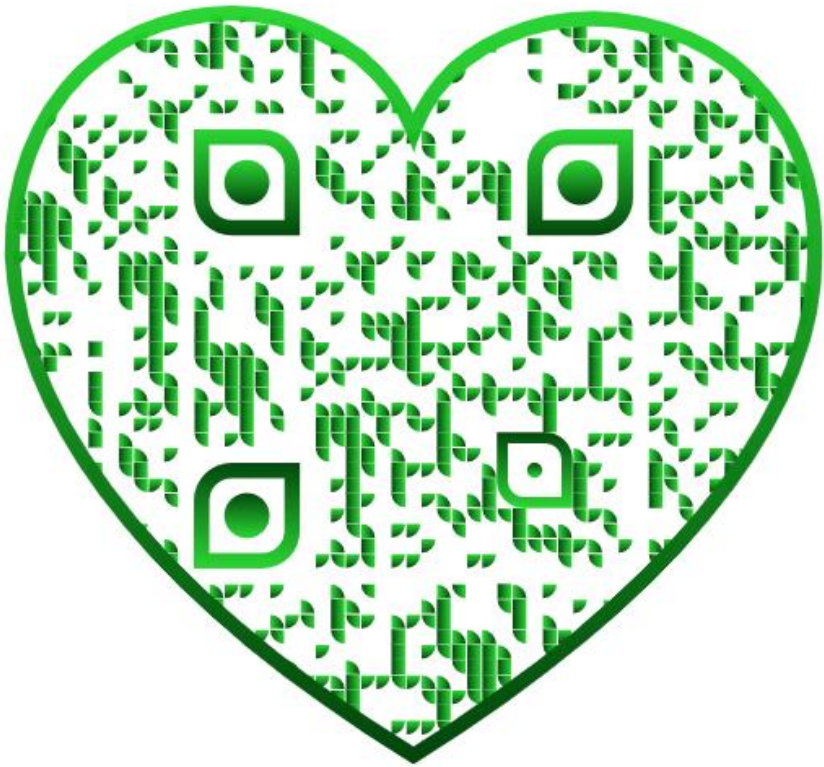
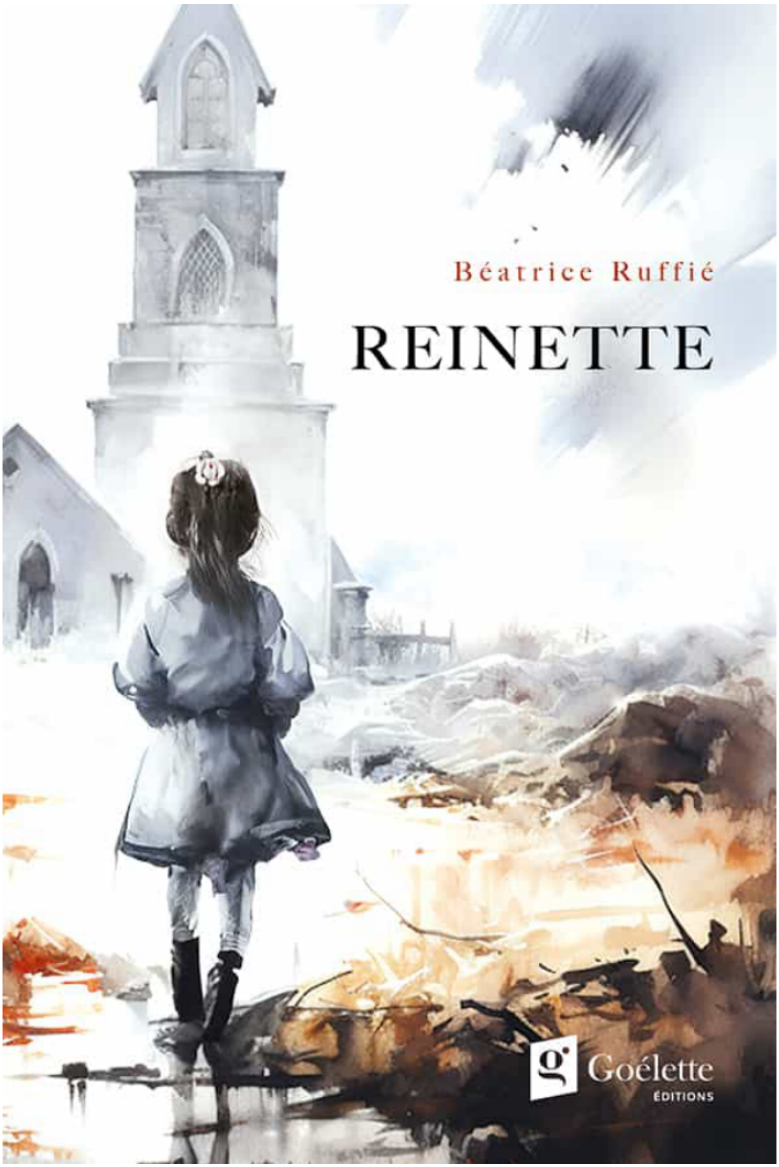

Béatrice Ruffié
REINETTE
Goélette
ÉDITIONS




Béatrice Ruffié
REINETTE
Goélette
ÉDITIONS

Béatrice Ruffié

Reinette

Béatrice Ruffié

REINETTE

Goélette
ÉDITIONS

1
On ne met pas les oiseaux en cage

Vincent sentait le poids de leurs regards peser sur sa nuque. Même aujourd'hui, dans cette atmosphère solennelle qui lui donnait la chair de poule, il devinait leur animosité. Elle se massait, rampante, à l'assaut de son dos courbé. Le faible soleil de novembre réchauffait timidement sa peau, et le vent froid qui venait de se lever transformait sa respiration en volutes blanchâtres qui s'élevaient vers le ciel. Rosine aurait adoré ça. Elle aurait essayé de faire des ronds, ou de découvrir quel animal fabuleux se cachait dans leurs souffles. Il soupira, perdu dans ses pensées, et une nouvelle colonne de fumée s'envola. La cérémonie lui avait paru interminable. Même si Vincent avait dérogé au sempiternel discours du conjoint vantant les louanges de la défunte, le prêtre s'était fait un devoir de rappeler aux quelques villageois qui s'étaient déplacés combien elle avait été une épouse aimante et une femme dévouée. L'assistance, docile, avait hoché la tête comme pour l'approuver. Seul Vincent avait esquissé un sourire : réduire Rosine à une tendre épouse, c'était bien mal la connaître. Cet adjectif l'aurait sans aucun doute fait hurler de rire. Lorsque le curé avait enfin terminé son homélie, il avait invité les fidèles à quitter l'église, à la suite du cercueil. Impassible, Vincent s'était alors retourné pour leur faire face. Zélie, la patronne du café, avait baissé les yeux pudiquement, comme si ce mot pouvait avoir une quelconque signification pour elle. Françoise, devenue l'honorable femme du maire, avait pâli, tout en tripotant son missel avec angoisse. Quant à Roland, l'ancien facteur, il avait ancré son regard loin derrière Vincent, subitement fasciné par le christ qui surplombait l'autel. Vincent n'était pas le seul à ne pas avoir oublié.

En remontant l'allée centrale, Vincent remarqua un nouveau reliquaire près de la statue de saint Antoine, disposé face à l'un des trois prie-Dieu de velours pourpre. Il n'y était pas cinquante ans auparavant, lorsqu'il avait épousé Rosine. Ce jour-là aussi, ils n'étaient pas nombreux. Malgré les invitations que sa future avait vaillamment distribuées dans toutes les boîtes aux lettres du village, aucun des habitants ne s'était déplacé. Elle les avait fait imprimer quelque temps plus tôt, confiante, sur un papier glacé hors de prix, cerclé d'un liseré

d'or figurant leurs alliances. Cela faisait déjà deux ans qu'elle n'avait revu aucun d'entre eux. Mais, emportée par un élan romantique, elle pensait encore que tout pourrait s'arranger. Quand le couple était entré dans l'église, le silence l'avait saisi. Le visage dissimulé derrière son voile blanc, Rosine avait écrasé une larme égarée, mais elle s'était forcée à sourire. Jusqu'au bout, elle avait cru que ses parents, au moins, changeraient d'avis. Vincent n'avait subi aucune désillusion : il avait déjà compris.

La cloche de l'église le tira brutalement de sa rêverie. Il réalisa qu'il s'était arrêté en haut des escaliers, empêchant ainsi le maigre cortège de poursuivre sa marche. Il s'écarta et les laissa s'avancer devant lui avant de continuer à pied à la suite du cercueil. Il n'y avait plus que dans les campagnes isolées, désormais, que l'on pouvait apercevoir ce genre de procession. Quatre vieillards derrière un corbillard, suant à l'assaut de la côte qui les mènerait au cimetière du village. Un avant-goût, en quelque sorte. Vincent les regarda cheminer quelques secondes avant de reprendre ses esprits. En quelques enjambées, il les rattrapa et se glissa à sa place dans le rang. Il avait souffert pour apprendre, mais c'était une chose qu'il savait faire, désormais. Après avoir parcouru à faible allure le long kilomètre qui le séparait de l'allée de cèdres, le corbillard stoppa au bas d'une nouvelle pente, comme épuisé par sa montée. Garé le long de la clôture, le véhicule sombre ressemblait à une verrue parmi les champs aux couleurs ocre. Autour du cimetière, les foins avaient été coupés depuis plusieurs mois, mais des bottes de paille encombraient encore çà et là des parcelles d'espace. L'été avait été brûlant, et même si le froid avait remplacé les feuilles mortes, le paysage était toujours aussi sec et désertique. Comme deux corbeaux empesés, les employés des pompes funèbres sortirent de la berline en prenant soin de ne pas faire claquer les portes, comme s'ils craignaient de réveiller Rosine. Puis ils se dirigèrent vers la malle du fourgon, d'où ils extirpèrent le cercueil. Le prêtre avait déjà gravi la pente escarpée qui menait au lieu saint et en ouvrait lentement la grille. Le fer, rouillé, hurla sur ses gonds, avant de céder enfin dans un bruit sourd. Vincent sursauta. C'était la première fois qu'il y entrerait. Entouré d'arbres gigantesques, le cimetière surplombait le village et offrait une vue imprenable sur les collines alentour. De là, on apercevait les carrières de bauxite et leur terre rouge, mais aussi le lac et une partie de la montagne noire. En combien de circonstances Rosine était-elle venue ici pour contempler le même paysage ? S'était-elle déjà assise sur ces pierres plates, près de la croix, avec un amoureux ? Vincent n'en savait rien. Il observa les vieilles maisons en contrebas. La perspective les rendait minuscules et

étriquées, comme leurs habitants. Lorsqu'il traversa le portail à son tour, il fut saisi par le vent glacial qui s'engouffrait entre les tombes. Devant lui débutait une allée étroite, dallée de pavés sales, qui menait à une rangée de caveaux noircis par les années. Sur chacun d'entre eux, on trouvait des symboles différents. Chouettes, flammes et feuilles d'acanthe voisinaient avec de simples croix.

Tout le long du passage, des lits de fer plusieurs fois centenaires se dispersaient en ordre disparate, près de sépultures de marbre plus récentes. Vincent trébucha et baissa machinalement les yeux vers ses pieds. Entre les gravillons du chemin, quelques herbes folles peinaient à percer comme autant d'âmes mortes abandonnées. Il suivit le prêtre jusqu'à la tombe de sa femme. Elle serait mise en terre avec les siens, comme elle l'avait souhaité dans ses dernières heures de vie. Devant le caveau familial, Vincent laissa errer son regard sur les photos de ces beaux- parents qu'il n'avait jamais eu l'occasion de connaître, à peine d'approcher. Sous sa moustache grise, le père, dans son médaillon de porcelaine, ne lui inspirait aucune sympathie. Son attitude était dure. Sous les lourds cheveux blancs qui masquaient son front, il ne s'ornait d'aucun intérêt pour ses semblables. Droit comme un I, il posait fièrement dans un costume neuf. Sur son propre cliché, la mère n'avait rien à lui envier. Ficelée dans un habit noir, elle souriait faiblement au photographe, comme intimidée par l'objectif. Femme rubiconde aux yeux tristes, elle semblait née pour subir sa vie bien plus que pour la vivre. Vincent savait pourtant qu'ils avaient adoré leur fille. Solide prolongement d'eux-mêmes, ils chérissaient les traits fins et réguliers de leur cadette ainsi que sa vive intelligence. La sœur de Rosine, de deux ans son aînée, avait contracté à sept mois une méningite qui l'avait emportée en quelques jours à peine. De cette mort prématurée, le couple avait gardé une blessure interne, hémorragie invisible qui le rongeait chaque jour un peu plus. Rosine n'avait appris l'existence de cette sœur disparue qu'à son huitième anniversaire. Elle portait son prénom. La photo était celle d'un bébé emmailloté, les yeux clos, dans un berceau de bois noir. Étrange de voir le nom de sa femme sur cette minuscule enfant, qui aurait pu être la leur, si elle était née. Vincent releva la tête vers le patriarche et son épouse. Face au portrait de ces deux inconnus, alors qu'il pensait les détester, il constata qu'il n'éprouvait pas la moindre haine. Juste de la lassitude. Quand le père, mauvais, avait ordonné à sa fille de choisir entre Vincent et eux, c'est à lui-même qu'il en avait voulu. Elle ne les avait jamais revus. Des années durant, Vincent avait porté la culpabilité de cette séparation. Dix ans après leur mariage, lorsque le père était décédé, il avait même tenté de la faire changer d'avis pour qu'elle assiste à l'enterrement.

Peine perdue. Pour elle, ils étaient morts depuis longtemps.

La prière du prêtre avait déjà commencé. Elle parlait de pardon et de rédemption. Foutaises. Vincent pencha la tête vers le sol et se mit à observer les tombes voisines. La plus proche était un lit de fer-blanc, très ancien, orné d'un simple médaillon de porcelaine. Le nom de son propriétaire avait été effacé par le temps, et seul un morceau de faïence à demi disparu était encore identifiable. Un cœur brisé. Françoise se moucha bruyamment. Vincent lui adressa un regard lourd de reproches. La vieille femme s'excusa d'un signe de main. Trop fardée, elle avait abandonné sur l'étoffe une partie de son maquillage. Les ailes de son nez laissaient apercevoir une couperose avancée, masquée sur tout le reste du visage par une épaisse couche de fond de teint. Françoise avait toujours passé beaucoup de son temps chez Zélie. Sans doute le payait-elle aujourd'hui. Tout se paie un jour, ne put s'empêcher de penser Vincent. Zélie. Malgré ses tapageuses démonstrations, elle semblait cependant la moins gênée de tous, comme si prendre sa place autour de ce cercueil n'avait rien d'incorrect. C'était pourtant elle qui aurait eu le plus à rougir. Zélie, l'amie fidèle à laquelle Rosine avait toujours tout raconté. Celle qui collectait confidences et secrets en toute bienveillance, avant de les jeter violemment en pâture aux autres. À tous les autres. Si elle n'avait pas parlé, personne n'aurait su.

Les pensées de Vincent firent un bond en arrière. Le jeune couple se fréquentait depuis presque huit mois, et Vincent devait être reçu chez sa belle-famille pour la toute première fois. Il redoutait cette rencontre autant qu'il l'attendait. Que Rosine ait décidé de le faire entrer dans son monde était déjà quelque chose d'extraordinaire. Une famille. Un mot générique qui revêtait tellement de formes. Pour Rosine, c'était simplement un père et une mère, dans une maison de village avec un jardin. Pour Vincent, c'était là où l'on irait dormir un an ou deux, avant de partir ailleurs. Des endroits si peu chaleureux que le terme d'accueil avait dû leur être accolé. Quant à ses parents, il les avait si peu connus qu'ils ne lui avaient jamais manqué. Tandis que sa mère se remariait jour après jour avec une autre bouteille de Fernet-Branca, son père continuait de semer des enfants à droite ou à gauche sans jamais les reconnaître. Même l'appellation de géniteurs, il la leur avait refusée. Flanqué de son éternel sourire en coin, Vincent avait poussé dans la vie comme une mauvaise herbe : libre de grandir à sa façon, mais sans cesse écrasée par le poids d'une nouvelle botte. Rosine était celle qui l'avait cueilli, mis en pot et arrosé chaque jour. Ce matin-là, il avait prié. Pour la toute première fois de son existence. Prié afin que les parents de Rosine l'acceptent, lui, le bâtard. Prié pour qu'elle n'ait

pas honte de lui, pour qu'elle soit fière. Pour qu'ils l'aiment, peut-être, un peu. Il avait prié en vain. Quelques heures avant le repas, la mère de Rosine était passée au bar de Zélie lui emprunter des glaçons pour l'apéritif. Zélie n'avait pas pu s'en empêcher : « Mais ça ne vous fait rien, madame Augé, le passé de Vincent ? » elle savait qu'ils l'ignoraient. Puis Françoise, perfide, avait enfoncé le clou. Si la vieille Augé avait été curieuse, elle aurait demandé à Zélie pourquoi elle lui racontait tout ça. Zélie aurait pu lui répondre comment elle avait tenté de séduire ce type un peu voûté aux yeux tristes. Comment elle laissait glisser la bretelle de son soutien-gorge sur son épaule en sa présence, et surtout comment Vincent n'en avait rien à faire. Françoise aurait pu expliquer pourquoi elle allait presque chaque soir à l'épicerie quelques minutes avant la fermeture, pour ne pas y croiser quelqu'un qu'elle connaissait, de peur qu'on n'examine le contenu de son panier, bien plus liquide qu'alimentaire. Mais madame Augé n'était pas une femme curieuse. Elle avait écouté mollement le récit des deux garces, avant d'aller le répéter mot pour mot à son mari qui, lui, saurait quoi faire. Le patriarche avait alors sommé sa fille d'annuler le dîner, et Vincent avec. Vincent n'avait jamais pu en apprendre plus sur ce qui s'était dit lors de cet échange musclé.

Il était prêt. Il venait de se recoiffer dans le rétroviseur d'une voiture, et s'apprêtait à monter dans le bus qui le mènerait à Saint-Irénée. Il n'y en avait que deux par jour, un en fin de matinée, après le marché, et le second en début de soirée. Il s'était dit qu'il rentrerait à pied. À l'arrêt d'autobus, il avait fouillé sa poche, à la recherche de sa monnaie. C'était la fin du mois, et les quelques pièces économisées pour ce ticket étaient les dernières qu'il lui restait. En voyant le bus arriver, il avait recompté prudemment sa maigre fortune, gagnée la veille en quêtant maladroitement à la sortie des vêpres. Anxieux, Vincent avait pris soin d'avoir très exactement la somme demandée. Mais pendant la montée, il avait retourné ses poches et compté encore et encore avant de se rendre à l'évidence : il lui manquait dix centimes. Il les avait probablement perdus en chemin. Le chauffeur, peu conciliant, lui avait réclamé le montant exact. Vincent avait cherché le regard des autres usagers. La vieille dame assise près de lui à l'arrêt d'autobus fixait ses chaussures avec application, tandis que l'homme d'âge mûr qui l'avait précédé le toisait de façon moqueuse. Il s'était pourtant entendu demander « une petite pièce » d'une voix plaintive, déjà prêt à déambuler le long des sièges, la tête basse. Mais le chauffeur n'avait pas été de cet avis : « On ne monte pas à bord sans ticket », avait-il répété d'un air morne. Vincent sentait les regards peser sur lui. Alors qu'une adolescente s'attardait sur sa chemise usée,

une autre détaillait ses chaussures sales et élimées. Vincent avait battu en retraite. S'il se dépêchait, il pourrait arriver là-bas juste après l'apéritif. Il prétexterait quelque chose pour justifier son retard, n'importe quoi. Le cœur battant, il était sorti de la ville au pas de course et s'était engagé sur la nationale. Il ne s'attendait sûrement pas à y retrouver Rosine, plusieurs kilomètres plus loin, en sens inverse ! C'était la seule fois où ils n'étaient pas allés dans le même sens. Le reste du chemin, ils l'avaient fait main dans la main. Jusqu'à l'avant-veille…

Roland toussota. Il était encore celui à qui Vincent en voulait le moins : le pauvre bougre n'avait fait que colporter ce que d'autres avaient dit avant lui, forgeant la légende. Tandis qu'il le fixait sans mot dire, le vieil homme sursauta : c'était toujours le plus innocent du groupe qui montrait les premiers signes de culpabilité. Un silence s'installa subitement dans le cimetière, et Vincent sentit les regards se tourner vers lui : l'heure était venue. Le cœur lourd, il s'avança de quelques pas et déposa une unique tulipe devant le cercueil. Françoise s'était fendue d'une somptueuse gerbe mauve, commandée aux frais du contribuable. Elle ornait tout le devant du caveau. Zélie s'était pour une fois montrée plus timorée : elle n'avait fait emporter avec elle qu'une simple plaque de marbre gris « À notre regrettée Rosine ». Des regrets, elle pouvait en avoir, pensa Vincent. Des remords surtout. Seul face au tombeau, Vincent serra mollement les mains qui se tendaient vers lui. Aux « Condoléances » succédaient des « Sincères condoléances », guère plus sincères que les précédentes. Zélie fermait la marche. Lorsqu'elle tenta, maladroitement, d'engager la conversation, il la congédia d'un geste de la main. Sans insister, elle rejoignit les autres, qui se dirigeaient déjà à pas pressés vers la sortie. Aucune course ne leur permettrait pourtant d'échapper à la culpabilité : elle vous colle à la peau. Rosine souriait. La photo qu'il avait choisie avait été prise lors de leur voyage de noces, pompeuse appellation pour une courte balade dans le centre de la France. Ce jour-là, il faisait beau. La première éclaircie dans une longue semaine de pluies d'automne. Rosine portait une jolie robe noire à petits pois blancs avec un gilet rouge à gros boutons. Les cheveux en bataille et un sourire malicieux sur le visage, elle était le contraire de la mort. L'employé des pompes funèbres avait tenté de convaincre Vincent d'opter pour une photo plus récente ou plus solennelle, mais il n'en avait pas démordu. Le cliché était un peu flou, mal cadré, brouillon. C'était exactement la raison pour laquelle il l'avait choisi.

Le vent s'engouffra dans les branches, provoquant un hululement lugubre. Vincent redressa la tête : le maigre soleil venait de se

coucher. Dans le ciel, les nuages se coloraient de teintes pourpres et orangées, semblables à un feu délavé. Tout le monde était parti. Étrange veillée. Vincent releva le col de son manteau de laine et jeta un dernier regard en arrière, vers les autres tombes. Sur les stèles, les noms se répétaient inlassablement. Pour les avoir lus sur différents actes notariés, Vincent savait que la plupart de ses nouveaux voisins étaient apparentés à Rosine d'une manière ou d'une autre. Ils l'avaient tous rayée de leurs vies. Les morts et les vivants. En soupirant, il se dirigea à son tour vers la grille en traînant les pieds. La poussière s'accrochait à ses chaussures : pellicule rougeâtre qui s'infiltrait insidieusement dans chaque pli du cuir. Elle en recouvrait la teinte et l'atténuait, allant même jusqu'à la faire disparaître complètement. Ses genoux le faisaient souffrir plus que de raison : l'arthrose n'aimait pas les vieilles blessures, aussi anciennes soient-elles. Dans l'allée, il eut la tentation de se retourner, mais il ne le fit pas. Ce n'était qu'un au revoir. Après avoir passé le portail, Vincent fit le geste de le refermer, mais il l'arrêta aussitôt : Rosine ne serait jamais un oiseau en cage.

2
Zélie et Françoise

– Il n'a pas beaucoup changé, murmura Zélie en dévissant le bouchon de la bouteille d'une main experte.

– Tu plaisantes ? rétorqua Françoise d'un air dégoûté. On dirait un vieux !

– C'est ce qu'il est. C'est ce qu'on est tous, maintenant.

– Parle pour toi ! s'agaça son amie en buvant d'une seule traite le verre de gin qui venait de lui être servi.

Elle fit signe à Zélie de lui en servir un autre et la barmaid s'exécuta en grommelant.

– Tu bois trop.

– C'est pas nouveau !

Zélie renifla, puis fit semblant de lustrer le comptoir avec un torchon pour pouvoir s'éloigner d'elle. Françoise ne paraissait pas réagir à la mort de Rosine. Cela faisait tellement d'années qu'elle s'anesthésiait méthodiquement que Zélie se demandait si elle était encore en mesure de réagir à quoi que ce soit. Elle l'observa à la dérobée. Malgré de coûteuses injections de Botox et son récent *lifting*, Françoise ne ressemblait à rien d'autre qu'à ce qu'elle était : une vieille ivrogne, accoudée seule au comptoir d'un bar de province. Les yeux dans le vague, ses mains, en coupe autour du verre, tremblaient légèrement. Ils avaient beau prétendre le contraire, aucun d'entre eux ne s'en était sorti indemne.

3
Les week-ends à la campagne

La petite voiture grise se lançait avec obstination à l'assaut de la longue côte chaque vendredi. Après quarante-quatre minutes de route sur la nationale, Vincent prenait le premier embranchement sur la gauche, en direction de Saint-Irénée. Le vieux panneau Michelin, en béton, était en partie dissimulé par la végétation, et ce n'était qu'une fois que l'on avait tourné que l'on pouvait véritablement discerner ce qui était inscrit dessus. La vieille automobile tressauta. Au quatrième virage, elle avait toujours un léger flottement, comme si elle hésitait encore à faire demi-tour. À la radio, un succès des Rolling Stones murmurait que tout était peint en noir. Vincent hochait la tête en rythme. Cela faisait maintenant cinq mois que le vieil homme empruntait ce même chemin, chaque fin de semaine, après le journal de treize heures. L'hiver avait cédé la place au printemps, et dans quelques semaines, ce serait l'été. Les températures, déjà trop clémentes pour la saison, le pousseraient sans doute bientôt à différer ses venues. Il devrait prendre la route tôt le matin, pour profiter de la fraîcheur. Vincent soupira : il détestait ça. Alors que Rosine était une éternelle lève-tôt, il n'avait jamais réussi à faire quelque chose de bien avant neuf heures. Même en se forçant, sa productivité avant le lever du soleil avait toujours été proche du néant. Il avait pour habitude de se rendre dans son atelier aux alentours de neuf heures trente chaque jour et de boire une grande tasse de café chaud avant de se mettre à l'œuvre. Une fois lancé, il travaillait sans relâche. Entre ses mains, le bois se tordait et se sculptait comme un être vivant, jusqu'aux heures les plus tardives de la nuit. Rosine respectait cela. Elle venait quelquefois lui rappeler ses besoins essentiels, comme manger ou dormir. Mais face à la passion qui animait le regard de Vincent, elle battait le plus souvent en retraite.

Il traversa le village sans le voir. À cette heure, les vieux étaient à la sieste et les jeunes au travail. Il lui fallut à peine quelques minutes avant de laisser les maisons grises derrière lui et apercevoir la haie du cimetière. Il gara l'automobile sur le petit terre-plein qui faisait face à la grille. Les pneus crissèrent durement sur les graviers trop secs, provoquant l'envolée d'une poignée de moineaux cachés dans les

grands cèdres. Le bruit de leurs ailes fouettant le vent accompagna sa sortie de la voiture. Il empoigna le bouquet échoué sur la banquette arrière. Rosine l'aurait sûrement disputé pour cela, mais il n'imaginait pas arriver les mains vides à leurs rendez-vous hebdomadaires. Quand il la poussa, la grille entonna sa ritournelle aiguë.

Cette chanson de bienvenue lui était désormais familière. Tout comme le parterre de menthe poivrée qui avait grandi effrontément derrière la première stèle, ou les roses en plastique délavées qui ornaient la seconde. En arrivant devant Rosine, il entreprit tout d'abord de dégager l'espace. Chaque semaine, il arrachait de nouvelles plantes, rebelles, qui s'accrochaient aux pierres du caveau. Ensuite, il déposait aux pieds de sa belle un bouquet de tulipes, ses fleurs préférées.

– J'ai pris des rouges, les jaunes étaient en rupture. Elles sont un peu moins jolies, mais enfin, ça décore. Oh, je sais bien que ça t'agace, toutes ces fleurs mortes. Mais je ne vais pas t'amener des bonbons, qui les mangerait ? Moi sans doute, mais je n'en ai pas le droit. Le docteur Armengaud dit que je fais du diabète et que je dois arrêter de manger du sucre. Même dans le café ! Celui-là, il a de ces idées ! Enfin, les bonbons, quand même, j'évite. Pas que je ne sois pas pressé de te rejoindre, ma belle, ça non. Mais avec la chance que j'ai, je serai bien capable de devenir fou et aveugle avant d'y arriver. Et aveugle, ça…

Vincent leva les yeux vers le médaillon. Rosine, souriante, semblait l'écouter attentivement, comme chaque fois qu'il venait lui confier ses secrets.

– J'ai croisé la vieille Lefèvre à la boulangerie la semaine dernière, mardi soir. Ou mercredi. Enfin, en début de semaine. Elle dit qu'elle ne comprend pas pourquoi tu as décidé de te faire enterrer ici, à une heure de chez nous. Elle m'a raconté que j'aurais dû refuser, avec mon arthrose, et que je devrais te faire déterrer pour tu reposes à Clermont, pas loin de la maison. Pendant qu'elle me parlait, son mari roulait des yeux affolés, tu aurais dû voir ça ! À mon avis, s'il claque avant elle, elle le fera enterrer dans le jardin, juste sous la fosse septique, pour être sûre de ne pas trop avoir à se déplacer !

En disant cela, Vincent sortit son thermos de son sac à dos. Il était presque quatorze heures : un camion avait eu un accident à l'entrée de l'autoroute, et les quarante-quatre minutes de trajet étaient devenues une heure et quart. Vincent installa les deux tasses sur le rebord de la tombe, et versa un café dans l'une d'entre elles.

– Je ne t'en sers pas. Je sais qu'après quatorze heures, ça t'empêche de dormir. Remarque, là, ça te ferait peut-être du bien, ajouta-t-il, pensif, presque pour lui-même.

Tout en dégustant le nectar trop sucré que sa femme aurait refusé de boire, il sortit le journal du jour de son sac, et, dos au mur de pierre, il commença sa lecture à haute voix. C'était leur rituel autrefois, après chaque repas. Au lieu d'allumer le téléviseur et d'écouter un présentateur insipide leur raconter ce qu'ils n'avaient souvent pas envie de savoir, Vincent se calait dans son fauteuil bleu à l'accoudoir cassé et lisait les gros titres à voix haute. Pendant ce temps-là, Rosine sirotait son café en pestant contre son manque de goût, le calcaire de l'eau, ou le temps maussade. C'était son moment de détente, celui où elle vociférait, râlait, ronchonnait jusqu'à plus soif. Contre le café, les dictateurs, la faim dans le monde ou le prix des carottes au marché. Rosine était une femme sereine et rationnelle, presque réservée. Ces cinq minutes quotidiennes étaient sa soupape de sécurité. Celle où elle laissait échapper ses rancœurs ou ses colères, pour ne plus avoir à y revenir.

– Tu as vu ? Ils ont créé un nouveau robot. Celui-là sert les clients dans un restaurant au Japon. Il rend même la monnaie. Ils ne savent plus quoi inventer !

Le rituel était immuable. Après avoir bu son café, Vincent refermait précautionneusement le thermos, puis son journal. Ensuite, il somnolait quelques minutes ou quelques heures, au gré du vent, en compagnie de la femme de sa vie. Lorsque le soleil commençait doucement à décliner, il donnait un dernier coup de chiffon aux plaques de marbre, pour les délester de leur couche quotidienne de bauxite. Enfin, il embrassait discrètement le médaillon, en lui souhaitant une bonne semaine, et se dirigeait pesamment vers la petite voiture grise qui l'attendait aux portes du cimetière. Il sortit le bout de tissu de son sac à dos. C'était un vieux t-shirt qui traînait dans l'atelier depuis des lustres et était devenu chiffon sans vraiment s'en apercevoir. Depuis le départ de Rosine, les torchons disparaissaient, tout comme ses vieilles éponges desséchées ou ses sous-vêtements troués. La petite jeune fille qui venait chaque semaine lui faire un peu de lessive et de ménage ne semblait pas apprécier son côté conservateur. Machinalement, il se pencha vers la plaque offerte par Zélie, et la dépoussiéra. Il avait d'abord eu la tentation de l'enlever, comme il avait fait disparaître l'ignoble gerbe mauve de Françoise, bien avant qu'elle ne soit totalement fanée, puis il avait oublié et s'en était finalement accommodée, comme de toutes celles qui l'avaient rejointe avec le temps. « À ma chère collègue », « À notre amie », « Souvenirs ». Vincent passa son chiffon de fortune sur chacune d'entre elles, avant de remarquer qu'il en manquait une. C'était une petite décoration qu'une voisine avait rapportée d'Italie. Sans inscription,

elle représentait, sur un tableau, le visage d'un saint à la façon d'une icône russe. En début de matinée, ses dorures accrochaient le soleil et sertissaient les autres plaques de lumière. Intrigué, Vincent se pencha entre les tombes pour s'assurer qu'elle n'ait pas glissé derrière le caveau. Il ne vit rien. C'est ainsi qu'il remarqua que le bouquet de tulipes qu'il avait apporté la semaine précédente avait disparu lui aussi. Alors qu'il avait pour habitude de remplacer l'ancien par le nouveau, cette fois, il avait trouvé le vase vide. Il commença à examiner attentivement l'endroit. Il manquait également une des deux bougies factices placées au sommet du tombeau, et un des chrysanthèmes en pot que Vincent avait fait déposer le jour de l'enterrement. Son sang ne fit qu'un tour. Il se mit à bouillonner dans ses tempes, déchaîné. Si fort qu'il dut s'agripper à la pierre pour ne pas tomber. C'était eux, évidemment. Après avoir joué la comédie de l'effarement, ils avaient enfin retrouvé leur véritable nature, sinistre et fourbe. Lequel d'entre eux avait fait le geste ? Peut-être Françoise, avec son maquillage de clown, était-elle entrée ici un matin juste avant d'ouvrir la mairie ? Non. Elle était trop trouillarde pour faire ce genre de choses. Zélie aurait pu le faire. Profaner la tombe d'une morte, tout comme elle n'avait eu aucun remords à profaner sa confiance et son amitié. Zélie, avec ses ridicules talons hauts qui s'enfonçaient dans la terre glaise, à la recherche d'un mauvais coup à faire, encore. Et si elles avaient envoyé Roland ? Après tout, c'était lui leur exécutant. La main crispée sur la pierre sèche, Vincent tenta de retrouver un rythme cardiaque normal, sans toutefois y parvenir. Un effroi le saisit : et si c'était maintenant, ici ? Bien mal à propos, un rictus se dessina sur ses lèvres. Est-ce que si l'on meurt dans un cimetière, on gagne une concession gratuite à vie, comme lorsque l'on accouche en avion ? Le souffle court, Vincent plongea son regard dans celui de Rosine, et il se sentit misérable. Que savait-il de la mort, lui ? Il n'avait fait que la côtoyer, compagne indésirable de l'amour de sa vie. Huit mois. Presque neuf. Elles avaient dansé ensemble dans un tango désordonné, où l'une se raccrochait sans cesse à l'autre avant de lui échapper. Rosine avait fini par céder du terrain. Et quoi qu'ait pu en dire Napoléon, face à la mort, une bataille de perdue, c'était déjà la fin de la guerre. Vincent se redressa. Mourir ainsi, d'une bête crise cardiaque, lui parut soudain totalement irrespectueux. Il n'en avait pas le droit. Sa respiration reprit peu à peu un rythme régulier et son excitation retomba lentement, pour laisser place au doute. Pourquoi feraient-ils ça ? Ce n'étaient plus désormais que trois pauvres vieux en bout de course. Quant à ceux du village… ils n'étaient même pas venus à l'enterrement. Pour eux, Rosine et lui avaient disparu depuis

un demi-siècle. Ses jambes, tremblantes, avaient du mal à le porter. Dans un effort résigné, il se pencha vers sa femme et l'embrassa délicatement sur le front.

– Qu'est-ce que tu es belle sur cette photo, ma Rose ! Tu dois en avoir marre d'embrasser un vieux rabougri comme moi chaque semaine !

Une larme mesquine s'invita sur sa joue et il la laissa couler en silence jusqu'à ce qu'elle s'écrase au sol. Il se pencha ensuite difficilement pour attraper son sac à dos et descendit l'allée à petits pas. Dans quarante-quatre minutes, il serait à la maison, dans son vieux fauteuil bleu.

4
Roland

– Il y avait du monde au marché ce matin, non ?

Roland fit semblant de ne pas avoir entendu la question. Pour compléter sa maigre retraite, il continuait, deux fois par semaine, à distribuer des prospectus dans le village. Il allait remonter sur son vélo, mais la vieille Madeleine n'était pas du genre à abandonner aussi facilement.

– Rentre donc une minute, qu'on discute !

Roland s'apprêtait à bredouiller une excuse pour s'échapper, mais elle ne lui en laissa pas le temps.

– Tu ne vas quand même pas refuser mon hospitalité ! Qui sait si je serai là demain…

Roland savait bien qu'elle serait là le lendemain, tout comme le surlendemain et probablement les mille prochaines années à venir. Du haut de ses quatre-vingt-six ans, Madeleine était une véritable force de la nature. Mère célibataire à une époque où rien ne l'autorisait, elle avait souffert à peu près tout ce qu'une femme pouvait endurer de la laideur humaine. Elle ne s'était jamais mariée et avait dû enterrer seule cet unique enfant, bien des années auparavant. Pourtant, rien ne semblait pouvoir lui faire passer l'arme à gauche. Chaque jour, été comme hiver, elle rejoignait son potager pour retourner la terre, bêcher ou ramasser des légumes. Cette femme-là était immortelle. Comment lui résister ?

La maison était sale et en désordre, comme à l'accoutumée. Même si l'aide-ménagère venait lui prêter main-forte deux fois par semaine, Madeleine avait ses petites habitudes. Aussi ne lui fallait-il que quelques minutes pour tout remettre « en état » quand la jeune femme passait enfin le seuil de la porte en sens inverse. Elle aimait avoir ses affaires à portée de main, qu'il s'agisse de la télécommande du téléviseur, de ses sous-vêtements de rechange ou des petits bonbons à la violette qu'elle se régalait de sucer à longueur de journée. Elle étalait tout ce fouillis dans sa salle à manger, sur la bibliothèque, les fauteuils ou encore sur les poignées du buffet. Roland, qui avait l'habitude de la maison, ne leva même pas les yeux vers l'immense culotte accroché au réfrigérateur et s'assit à la deuxième chaise autour

de la table, sa place attitrée.

– Un verre de Suze ?

Roland avait toujours détesté l'alcool, c'était l'un des rares hommes du village à ne presque jamais en avaler une goutte. Madeleine le savait pertinemment, mais c'était l'occasion pour elle de s'offrir un remontant, qu'il accepte ou non sa proposition.

– Volontiers !

Madeleine, qui n'avait sorti qu'un de ses petits verres à liqueur, s'arrêta pour le dévisager.

– Tu en veux ?

– Oui, s'il te plaît.

De sa main tremblante, elle lui servit une large rasade, qu'il avala d'un trait. Madeleine le regarda, bouche bée, se saisir de la bouteille et en verser un autre verre.

– Tout va bien, Roland ?

Le gosier réchauffé, l'ancien facteur parvint à articuler un faible oui.

– Ça va pas mieux alors ? Ça fait six mois quand même.

– Mais non, ça n'a rien à voir.

– On ne ment pas aux vieilles femmes, Roland. Ça a tout à voir, on le sait bien. Elle est morte de quoi, au fait ?

– Cancer.

Le mot *morte* résonna en lui comme un gong violent, lui rappelant inexorablement ce qu'il avait mis des années à tenter d'oublier. Le cancer sournois qui le rongeait, lui, n'en finissait pas de l'emporter. Et nulle gerbe ne viendrait célébrer son départ. Madeleine hocha la tête et leur servit un nouveau verre. Roland sentait qu'il aurait du mal à terminer sa tournée. Mais cela n'avait pas d'importance. Plus rien n'en avait.

5
Coup de chaud

– Vous continuez à y aller toutes les semaines, alors ?

Vincent leva un sourcil agacé. Il était sur le point de dire à la fleuriste le fond de sa pensée, mais face au sourire bienveillant de la jeune femme, il se sentit désarçonné. Il était évident pour elle qu'il finirait par espacer ses visites, ou pire, les annuler, peu à peu. Qu'aurait-il pu lui répondre ? Qu'on ne manque pas un rendez-vous avec l'amour de sa vie, que la mort n'est qu'un passage ? Des phrases mélos qu'il n'aurait pas su dire. Il se contenta de hocher gentiment la tête en attrapant le bouquet de tulipes qu'elle lui tendait par-dessus le comptoir.

– Je continue, oui, balbutia-t-il maladroitement, avant de quitter la petite boutique d'un pas las.

Alors qu'il était déjà sur le devant de la porte, la fleuriste l'interpella :

– À vendredi, alors !

Vincent marmonna la même chose en sortant, mais il ne se retourna pas. Il devinait le sourire compatissant qu'elle faisait dans son dos. Elle le prenait sans doute pour un vieux fou. Le pire, c'est qu'elle n'avait pas tort.

Vincent monta dans sa voiture et alluma le moteur, puis la radio. Un titre de Charles Aznavour se mit à envahir l'habitacle, psalmodiant tout ce que désormais deux amoureux désunis ne feraient plus ensemble. Amer, il changea de station. La route se délaçait devant lui comme un serpent docile, ondulant sous la chaleur. Il aurait dû se lever tôt et venir de bonne heure, mais quand son réveil avait sonné, il n'avait pu se résoudre à quitter le lit. Il le regrettait maintenant. Les températures élevées le rendaient amorphe, il peinait à se concentrer sur sa conduite. Lorsqu'il arriva au village, son col de chemise était trempé et ses cheveux collaient à son front comme s'il venait de prendre une douche. Il avait hâte de sortir de la voiture et de retrouver enfin la fraîcheur de l'ombre. En passant à côté de l'église, il aperçut une silhouette enfantine qui s'enfuyait en courant. Vincent rétrograda afin de diminuer son allure. Son impatience ne méritait pas un accident. En se garant devant le cimetière, il nota que le lourd

portail était légèrement entrouvert et grimaça. Il n'avait aucune envie de rencontrer l'un d'entre eux. Après quelques secondes d'hésitation, il posa enfin le pied par terre et s'avança vers le chemin poussiéreux. Si quelqu'un devait avoir honte, ce ne serait pas lui. Les premières cigales avaient fait leur apparition. Leurs chants donnaient à l'endroit une dimension irréelle, entre détente et repos éternel. En entrant dans le cimetière, il se raidit, prêt à affronter la rencontre avec un des leurs. Mais l'endroit était totalement vide de vivants autres que des insectes ou des oiseaux endormis. Vincent lâcha un soupir de soulagement. Un des visiteurs avait sans doute oublié de tirer le verrou, précaution bien inutile en réalité, puisqu'aucun des habitants des lieux n'avait l'intention de s'en échapper. En s'avançant lentement vers Rosine, il sourit de ses propres pensées. Il s'assit, non sans avoir au préalable donné un baiser au médaillon, puis il déposa avec douceur son nouveau bouquet de fleurs sur le marbre tiédi par le soleil. Celui de la semaine précédente avait disparu, comme il s'y attendait, et la bougie qui restait s'était volatilisée avec lui. Il s'adossa au tombeau, et extirpa le journal de son sac en maugréant.

– Alors, ils comptent jouer à ça chaque fois, pas vrai ? Attendre que je quitte les lieux pour venir dépouiller ta maison, c'est tout ce qu'ils ont trouvé, cette fois, pour nous nuire, hein, ma Rosine ? Et qu'est-ce qu'ils peuvent bien en faire de tout ça ? Les détruire, comme ils ont tout détruit autour d'eux il y a cinquante ans ? À quoi ça leur sert, aujourd'hui ?

Vincent se leva précipitamment. Il passa la main sur son front, et essuya les gouttes de sueur qui perlaient dans ses sourcils, puis se mit à faire les cent pas devant le tombeau.

– Oh, bien sûr, toi, tu ne dis rien. Tu as bien raison, je le sais. Tu les traites avec le mépris qu'ils méritent. Ils sont bien plus morts que toi, pas vrai ?

Face au médaillon silencieux, Vincent sentit à nouveau son cœur s'emballer. Il respira profondément.

– Tu n'as pas besoin de fleurs, je sais. Pas plus que tu n'as besoin de plaques, de bougies ou…

Il se laissa tomber pesamment sur la tombe.

– De moi. Tu n'as plus besoin de moi. Si je continue à venir ici bêtement tous les vendredis, ce n'est pas pour toi, on le sait tous les deux. C'est moi qui ai encore et toujours cruellement besoin de toi, termina-t-il dans un sanglot étouffé.

Prostré, il demeura assis un long moment. Ses pensées s'entrechoquaient, amères, sans former d'ensemble cohérent. Des images brutales le heurtaient comme autant de réminiscences : Rosine

avait vingt ans et souriait faiblement dans sa robe blanche, avant d'apparaître squelettique dans un tailleur gris qui ne parvenait plus à masquer son corps décharné. Son visage défait dans le cercueil laissait place à son regard comblé, exultant dans un puissant orgasme. Elle avait vingt-trois ans et attendait leur enfant. Son ventre était rond, plein d'avenir. Ses yeux étaient éteints, son ventre à jamais vide. Le silence, assourdissant, vint le tirer de sa léthargie. Les cigales avaient cessé leur litanie. Dans quelques heures, les grillons prendraient le relais dans une symphonie nocturne et entêtante. Vincent leva les yeux vers le soleil, qui rougeoyait déjà à l'horizon. L'après-midi était passé sans qu'il s'en aperçoive, il était l'heure de rentrer chez lui. Déçu, il se tourna vers Rosine pour s'excuser, puis il se ravisa. Cela lui importait peu qu'il ait rêvé, parlé, ou même qu'il se soit endormi. Elle avait tout son temps. Mollement, il arracha les mauvaises herbes qui avaient poussé depuis la semaine précédente, puis ramassa ses quelques affaires avant de les fourrer en hâte dans son sac à dos. Le jour tombait déjà. Vincent n'aimait pas conduire en soirée. Les phares des autres voitures l'éblouissaient, et chacun de ses gestes lui coûtait un effort supplémentaire. La nuit, il se sentait vieux. Il déposa un baiser sur le médaillon de Rosine. Il était sur le point de quitter les lieux quand il se figea, les yeux rivés sur la stèle. Le bouquet qu'il venait de lui offrir quelques heures plus tôt n'y était plus. Le sang se mit à taper brutalement dans ses tempes, produisant un bruit sourd qui rythmait ses pas. Habité d'un violent regain d'énergie, il descendit la pente d'un pas décidé et fit grincer sans ménagement le lourd portail de fer qui valdingua avec fracas derrière lui. Sans s'arrêter devant la petite voiture, il continua sa marche, mû par une force extérieure qui ne s'embarrassait d'aucune réflexion. De la même façon que l'éclair devait laisser tomber la foudre, la rage de Vincent ne pourrait pas le quitter sans faire de dégât.

Un carillon en deux tons résonna lorsqu'il poussa la porte vitrée. Les tabourets étaient les mêmes, seules les tables de bois avaient été changées contre des modèles plus récents, en aluminium bas de gamme. Au mur, un néon lumineux rappelait avec un humour douteux que la maison ne faisait pas crédit, jetant sur les visages fatigués des lueurs de couleur blême. La salle était presque déserte, mais elle aurait tout aussi bien pu être bondée. Vincent savait très exactement qui il était venu chercher.

– Tu n'as donc que ça à faire de ta misérable vie ?

Sa voix, tremblante, avait des inflexions de détresse qu'il aurait aimé cacher. Zélie était accoudée au comptoir, en train de feuilleter un magazine. Lorsqu'il l'avait interpellée, elle avait sursauté. Mais il

ne lui avait fallu que quelques secondes pour retrouver la morgue qui la caractérisait. Interrogative, elle leva lentement le regard vers lui, avec au coin des lèvres un rictus impassible. De près, le temps n'avait pas été aussi tendre avec elle que son maquillage outrancier pouvait le laisser paraître. Les traits s'étaient creusés et ses joues s'affaissaient inexorablement vers son menton. La bouche gourmande de la Zélie d'autrefois avait laissé place à une fine ligne aride d'où s'échappaient, disparates, des ridules encrées de rouge à lèvres. Vincent, honteux, ne put s'empêcher de penser qu'elle n'en restait pas moins désirable, et un frisson de culpabilité lui fit baisser les yeux. Zélie prit cela pour une victoire et s'approcha de lui avec orgueil.

– Qu'est-ce que je te sers ? demanda-t-elle d'un ton rauque.

– Mes fleurs, répondit Vincent sans hésitation.

– Je te demande pardon ?

– Les tulipes. Où sont-elles ?

Zélie plissa les yeux, faisant ressortir la multitude de sillons qui hantaient désormais ses joues.

– Tu es encore plus mal en point que ce que je pensais, murmura-t-elle avec une satisfaction non dissimulée. Ici, c'est un bistro, pas un fleuriste !

Disant cela, elle fit claquer sa langue contre son palais de façon agacée, avant de se rasseoir pour reprendre sa lecture avec nonchalance. Vincent sentit le sang affluer à ses joues. Une chaleur diffuse était en train de l'emporter et la violence prenait le pas sur la réflexion. Il respira profondément.

– Les fleurs que j'ai apportées à Rosine ont disparu. Je sais que c'est vous.

Zélie esquissa un sourire amusé.

– Tu me vouvoies maintenant ?

– Toi, eux. Vous trois. Tu m'as très bien compris.

Vincent tentait de conserver son calme, mais son cœur s'emballait dans sa gorge. La voix qu'il voulait menaçante était devenue sourde, mal assurée. Zélie secoua la tête, faussement compatissante.

– Mon pauvre Vince… tu perds la boule…

– Rends-moi le bouquet, c'est tout.

Vincent avait beau soutenir fermement le regard de Zélie, il sentait le tremblement de ses mains gagner peu à peu le reste de son corps. Et il était hors de question que cette vipère le voie flancher. D'un geste vengeur, il se saisit d'un des cendriers du bar et le jeta à terre. L'objet s'écrasa au sol dans un bruit mat, mais il ne cassa pas. Le rictus méprisant de Zélie s'élargit :

– Tu as passé l'âge, Vince !

Vincent ne répondit pas. Parce qu'il savait qu'elle n'avait pas tort. Parce qu'il détestait qu'elle ait raison.

Mielleuse, elle se rapprocha de lui :

– Moi aussi, j'ai passé l'âge. Aucun de nous n'a touché à tes fleurs. La Rosine, je n'allais déjà pas la voir vivante, je n'irai sûrement pas la visiter morte. Tu radotes, mon vieux, c'est tout.

Vincent observa son visage abîmé. Elle était sincère. Lentement, il se redressa et se dirigea vers la porte sans la saluer. Sa main était déjà sur la poignée lorsqu'il l'entendit dire faiblement :

– N'empêche, pour ta femme, Vince, je suis désolée.

– Je m'appelle Vincent, répondit-il simplement.

Puis, sans se retourner, il franchit le seuil et avança sur le trottoir.

6
Coup de froid

Le commentateur parlait avec une voix nasillarde. À chacun de ses déplacements, il faisait de larges gestes avec ses bras, englobant tout l'espace autour de lui dans un élan désespéré, comme s'il souhaitait à lui seul meubler la vacuité de son émission. Le son était poussé au maximum, mais Vincent n'entendait rien. Les yeux rivés au téléviseur, il fixait cette ridicule pantomime avec sidération, sans toutefois parvenir à y mettre fin. L'écran le happait comme un serpent sa proie. Hypnotisé par les couleurs criardes qui s'agitaient face à lui, il ne réagissait à rien, et il aimait ça. Cela faisait maintenant trois semaines qu'il n'était pas retourné voir Rosine. Son coup d'éclat au bar de Zélie l'avait épuisé et une étrange lassitude s'était emparée de lui. Après plusieurs jours sans appétit et sans entrain, il avait même dû se résoudre à consulter. Le docteur Armengaud lui avait prescrit différents examens sanguins qui n'avaient rien révélé au-delà d'une légère anémie. Quand il lui avait finalement suggéré, de « voir quelqu'un » Vincent s'était raidi et n'y était pas retourné. Et si Zélie avait raison ? Depuis, il n'avait pu reprendre ses trajets hebdomadaires. Fatigué jusqu'à l'apathie, il se levait chaque matin vers neuf heures, déjeunait d'un grand bol de lait chaud, puis repartait se coucher en attendant midi. À son réveil, il s'asseyait sur le canapé bleu et regardait la télévision. Ils avaient ce mobilier de salon en similicuir depuis qu'ils avaient emménagé. Jeune couple avec de maigres ressources, ils n'avaient eu d'autre choix, pour se meubler, que de courir les magasins d'occasions et les vide-greniers. C'était pourtant sur un bout de trottoir qu'ils avaient fait leur meilleure affaire. Un immense canapé élimé et un petit fauteuil en skaï, d'un bleu canard presque électrique. Vincent les trouvait criards, Rosine les pensait psychédéliques. Mais pour le prix, ils avaient été d'accord pour dire que cela les dépannerait bien. Les étagères de seconde main avaient bientôt laissé place à des meubles en bois de qualité, travaillés avec style. Le divan lui-même avait été remplacé par une méridienne et avait retrouvé le trottoir. Seul le fauteuil bleu était toujours là, vestige disparate de leur premier chez-eux. Personne ne s'asseyait plus dedans depuis des années : ses ressorts fatigués faisaient souffrir leurs

dos et sa facture n'avait rien d'ergonomique. Pourtant, depuis la mort de Rosine, c'était là que Vincent se sentait le mieux. Quelquefois, même, il s'y endormait.

La sonnerie du téléphone retentit dans le salon et le força à détourner les yeux du téléviseur. Pesamment, il se mit sur pied et entreprit de se déplacer jusqu'à la petite console sur laquelle il était posé.

– Allo ?

La voix de son meilleur ami résonna dans le combiné :

– Vincent, enfin ! Je commençais à m'inquiéter !

Vincent sentit la fatigue le rattraper. Il s'assit sur le bord de la méridienne.

– Salut.

– J'essaie de te joindre depuis une semaine. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Vincent soupira. Depuis plusieurs jours, il entendait les sonneries du téléphone, mais il n'y répondait pas. Il devinait que c'était Michel qui cherchait à prendre de ses nouvelles, mais il ne savait pas quoi lui dire.

– Tu vas bien ? Tu veux qu'on se voie ?

Au bout du fil, Vincent grommela.

– Non, je suis un peu… souffrant.

– Tu es malade ? Tu veux que je t'apporte des médicaments ?

– Non, j'ai tout ce qu'il faut.

– Tu es sûr ? Tu as vu Armengaud ?

– Oui, je dois me reposer, c'est tout.

– Je passe cet après-midi, pour te tenir compagnie.

Vincent se mordit les lèvres. Michel et lui s'étaient connus lorsqu'il avait emménagé dans le quartier. Alors que le vieil homme allait chercher son courrier au fond du chemin, un immense dalmatien s'était jeté sur lui et lui avait léché les mains avec délectation. Au bout de sa laisse se trouvait un trentenaire souriant et légèrement dégarni qui s'était platement excusé. Mais l'animal n'en était pas resté là : malgré les injonctions de son propriétaire, il avait entrepris de sauter sur Vincent et de lui faire des fêtes. Amusé, Vincent les avait invités tous les deux à partager un café. Michel habitait quelques mètres plus loin, dans la minuscule maison de plain-pied qui clôturait l'impasse. Il avait emménagé deux ans plus tôt, car il s'était séparé, à contrecœur, de la femme de sa vie. Mathilde et lui avaient vécu ensemble pendant dix ans. Lorsqu'il l'avait rencontrée, il venait d'avoir dix-neuf ans. Elle en avait trente-sept. Fraîchement divorcée, elle s'occupait seule de ses deux garçons. Leur histoire avait commencé comme une parenthèse. Elle s'était terminée par un point final, que Mathilde avait apposé

brutalement. Elle avait décidé qu'il était temps pour Michel de construire un foyer, et d'y élever ses propres enfants. Amoureux comme au premier jour, Michel n'en avait jamais exprimé le besoin ou l'envie. Mais, très vite, cette idée était devenue une véritable obsession pour Mathilde, au point de mettre un terme définitif à leur relation. Michel, qu'un handicap avait rendu inapte au travail, n'avait ni famille ni ami pour l'accueillir. En arrivant dans le quartier, il était comme un enfant abandonné. L'homme avait alors reporté toute son affection sur Tito, sa boule de poils noire et blanche. Sa silhouette trapue emportée par la vigueur de l'animal faisait sourire le voisinage, qui le prenait pour un illuminé. Vincent avait immédiatement senti la bonté de cet homme. Après les années sombres qu'il avait passées dans la rue, il avait appris à cerner très rapidement les gens qu'il rencontrait, et il n'accordait sa confiance qu'avec parcimonie. Mais son voisin n'avait pas la moindre malice et il était devenu, au fil du temps, un confident fidèle et un ami sincère. Il se détestait de devoir lui mentir.

– C'est vraiment gentil, mais c'est probablement contagieux… Je préfère ne pas…

– Oh, ne t'en fais pas pour ça… Tu as quoi, déjà ?

– La grippe.

– En plein été ?

– Non, évidemment, un genre de grippe…

Un silence accueillit sa dernière phrase. Michel n'était pas dupe.

– OK. Mais si jamais tu as besoin…

– Je sais où te trouver, merci.

Gêné, Vincent mit rapidement fin à la conversation et reposa le téléphone sur son socle. Il n'avait envie de voir personne. Ni de parler à qui que ce soit. Armengaud avait brièvement évoqué un « état dépressif ». Vincent l'avait fusillé du regard. Il n'avait pas insisté. L'émission de téléréalité avait laissé place aux nouvelles. Dans la vieille télévision cathodique, des hommes et des femmes défilaient, en rangs serrés, en quête de meilleures conditions de travail. À leur tête, ceux qui n'avaient pourtant jamais connu les mêmes essayaient de s'approprier la parole, l'image et les voix. Vincent éteignit le téléviseur et retourna s'asseoir dans le fauteuil en chancelant. Sa tête tournait. Il tenta de se souvenir quand, pour la dernière fois, il avait avalé autre chose que du lait, mais cela ne lui revint pas. Face à lui se tenait une étagère remplie de livres à la tranche dorée. Le vieil homme sourit : aucun d'eux n'en avait jamais lu la moindre ligne, mais Rosine trouvait que cela « faisait beau ». Et lui se disait que tout ce que faisait Rosine l'était. En pensant à elle, il sentit son cœur se serrer. À l'image

de la jeune fille souriante se substituait de plus en plus souvent celle de la femme malade et affaiblie, qui attendait la fin. Il frissonna et se dirigea vers la cuisine. Dans son réfrigérateur, un vieux morceau de fromage voisinait avec du pain rassis et un citron verdâtre. Il renifla le munster avant de le lancer, dégoûté, dans la poubelle. Le pain ne valait pas mieux : il était dur comme de la pierre. Dans le placard de gauche, il restait seulement une boîte de jus de fruits et deux conserves de haricots verts. Vincent soupira. Il détestait les légumes, surtout en boîte. Rosine savait ce qu'il aimait manger : de la viande en sauce, et des pommes de terre. Pas de mets compliqués ou raffinés : ses goûts allaient vers la simplicité. Depuis qu'elle n'était plus là, il s'était nourri de ce qui restait dans le congélateur, puis dans les placards. Il était bien capable de se faire un peu de cuisine, mais il n'en avait pas envie. La mort dans l'âme, il se saisit de l'ouvre-boîte manuel et entreprit d'enlever le couvercle d'une des deux conserves. Puis, avec une fourchette, il picora quelques haricots à même la boîte. À quoi bon les cuire ? Il avait horreur de ce goût fade, mélange de bromure et de matières végétales qui ne rappelait rien à son palais. Rien de comestible en tout cas. Après quelques bouchées, un haut-le-cœur le souleva. Il reposa sa fourchette sur le plan de travail, il avait assez mangé. Puis, sans se presser, il retourna s'asseoir dans son fauteuil et ralluma la télévision. Il n'y avait rien d'autre à faire.

7
La donne a changé

– Tu ne comptes plus nous adresser la parole ?

Roland releva la tête, surpris. Zélie se tenait juste devant lui, les mains sur les hanches dans une attitude frondeuse. Depuis l'enterrement, il avait pris l'habitude de glisser discrètement les publicités du café dans la fine boîte aux lettres de la porte latérale. Il n'était pas encore prêt à leur faire face, mais Zélie en avait décidé autrement. Ce lundi, elle avait guetté par la fenêtre toute la matinée pour être certaine de ne pas le manquer.

– Je n'ai pas trop le temps, j'ai été retardé dans ma tournée, bredouilla Roland en baissant les yeux.

Zélie eut un sourire narquois.

– Retardé… Rien que ça…

Roland se redressa et déglutit avec difficulté.

– Je pense que ce serait préférable que…

– Que ?

Roland eut un geste de renoncement.

– Qu'on prenne un peu de distance.

Zélie éclata d'un rire tonitruant.

– De la distance ? Et tu envisages de t'y prendre comment, dans un village de cent cinquante âmes, pour mettre de la distance entre nous ?

– Je crois que ce serait mieux, murmura-t-il à nouveau d'une minuscule voix.

– Entre, on va en discuter.

D'une main brutale, Zélie poussa le vieux facteur devant elle à l'intérieur du café. Françoise, accoudée au comptoir, les regarda arriver d'un air las. Il est presque midi, songea Roland, elle ne va pas tarder à avoir son compte.

– Bonjour Roland, lança-t-elle à son attention d'une voix déjà traînante.

– Bonjour.

Même si Zélie avait desserré son étreinte, elle lui tenait toujours fermement le bras.

Comme s'il allait s'enfuir !

– Tu peux me lâcher, tu sais.

Zélie ricana à nouveau.

– Oh, moi, tu me connais, j'aime les contacts humains, s'amusa-t-elle.

Françoise pouffa dans son verre et une goutte de gin atterrit sur son pantalon. Elle essaya de l'essuyer maladroitement en maugréant. Elle semblait avoir un peu d'avance sur son taux d'alcoolémie. Les deux femmes avaient les yeux rivés sur lui. Il se redressa.

– Tu veux quoi, Zélie ?

Elle sourit.

– Moi ? Rien. Seulement papoter avec un vieil ami.

– Bien sûr.

– Et peut-être aussi m'assurer que ce vieil ami n'ira pas papoter avec n'importe qui.

Roland leva la voix :

– Arrête Zélie ! Si j'avais dû parler je l'aurais fait il y a longtemps !

– Il y a longtemps, elle n'était pas morte, siffla Françoise avant de boire une gorgée.

D'un hochement de tête, Zélie l'approuva. La donne avait changé. Roland prit une profonde inspiration :

– Je n'ai rien à dire.

– Tant mieux.

Il coula un regard suspicieux vers Françoise.

– C'est plutôt d'elle que tu devrais avoir peur, tu ne crois pas ?

– Elle…

Zélie contempla son amie, à demi avachie sur le comptoir.

– Elle, j'en fais mon affaire, ne t'inquiète pas. Garde tes forces pour tenir ta langue !

Roland, les yeux dans le vide, ne réagit pas.

– Roland ?

– Oui ?

– C'était la meilleure chose à faire.

Sans lui répondre, Roland tourna les talons et sortit de l'établissement. Il savait mieux que quiconque que cela n'aurait pas pu être autrement.

8

Rendez-vous surprise

Cela faisait tellement longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi heureux qu'il en goûtait chaque minute. Assis dans la cuisine, il observait avec ravissement cette paix retrouvée. Tout était comme avant. Pourtant, tout était différent. La vaisselle de Noël avait remplacé celle de tous les jours, et à la vieille toile cirée tachée s'était substituée une nappe de coton lourd, en dentelles, repassée à la perfection. La pièce elle-même paraissait plus grande et plus ensoleillée. Vincent sourit. Son repas avait un goût indéfinissable. Il n'était ni sucré ni salé. C'était la saveur du bonheur qui fondait sous sa langue. Il se pencha vers Rosine pour l'embrasser quand le tonnerre éclata. Étonné, il regarda par la fenêtre entrouverte. Alors que quelques instants plus tôt une douce lumière baignait le salon de sa quiétude, le ciel venait tout à coup de tourner à l'orage. Un éclair zébra les nuages noirs au-dessus de leurs têtes, et il se précipita vers les fenêtres pour les fermer avant que l'eau ne pénètre dans la maison. La douleur le saisit d'abord au niveau du tibia, puis sur le bas de la cuisse. Ses jambes affaiblies tentèrent de corriger le tir, mais après une brève hésitation, elles n'y parvinrent pas. Le corps de Vincent tomba mollement sur le sol dans un bruit sourd. C'est à ce moment-là qu'il se réveilla. Dehors, on toquait toujours. Il ouvrit les yeux sur sa jambe gauche, qui avait touché la méridienne : une auréole bleutée s'y trouvait déjà. Sa cuisse avait eu moins de chance : en glissant, il s'était accroché sur le verre de la table basse et le sang se dessinait à travers la déchirure du pantalon. On frappa à nouveau.

– J'arrive ! aboya Vincent d'un ton sec.

Qui pouvait bien le déranger à cette heure ? Et d'ailleurs, quelle heure était-il ? Il leva les yeux vers la pendule en merisier, mais elle ne lui fut d'aucun secours. C'était une vieille horloge qui devait être remontée tous les soirs. Vincent n'y avait jamais touché. La main refermée sur l'écorchure, il se dirigea vers la porte en boitant. La douleur lui arracha un juron.

– Bonjour ?

Vincent prit une profonde inspiration et serra les dents.

– Bonjour.

Elle se tenait là, muette, avec le sourire indécis de ceux qui ne sont jamais sûrs de rien. Elle portait une des robes à volants qu'il lui avait déjà vues, avec une paire de bottillons montants sur la cheville. Un trait de rouge à lèvres illuminait son visage : elle était jolie.

– Je suis désolée de venir vous embêter, commença-t-elle d'une voix timide.

Vincent hocha la tête, aimable.

– Vous ne m'embêtez pas.

La formule de politesse sembla l'enhardir. Elle poursuivit d'un ton plus clair :

– Je m'inquiétais de ne plus vous voir à la boutique. Votre adresse était sur un chèque, alors j'ai pensé que…

Vincent frémit. Une goutte de sang venait de ruisseler le long de sa jambe et lui chatouillait désagréablement le genou. Elle remarqua son tressaillement.

– Vous allez bien ?

– Oui. Enfin, j'ai été un peu malade ces jours-ci, mais rien de grave… Je repasserai.

Vincent eut un sourire poli, comme pour clore la conversation. Mais elle insista :

– Si c'est à cause de ce que j'ai dit la dernière fois, je suis navrée, je n'aurais pas dû.

Vincent secoua la tête.

– Je ne vois même pas de quoi vous parlez.

Elle sourit.

– Je suis désolée d'être venue vous ennuyer, c'est stupide, s'excusa-t-elle précipitamment. Je vous laisse tranquille. Et si vous revenez, enfin quand vous reviendrez, je… Laissez tomber. Bonne soirée.

D'un seul élan, elle lui fit un petit signe de la main et rejoignit le trottoir. Vincent eut à peine le temps de lui lancer un au revoir qu'elle avait déjà disparu. Il baissa le regard vers sa blessure : son pantalon était fichu. Clopin-clopant, il alla chercher du désinfectant dans la salle de bains et en badigeonna sa cuisse. La douleur, qui s'était évanouie, se raviva sous le feu du produit avant de s'effacer à nouveau. Il examina son tibia. Le bleu, qui s'était élargi tout le long de la jambe, était impressionnant, mais sans conséquence. Assis sur le rebord de la baignoire, il aperçut une ombre dans le miroir. Celle d'un homme las et sale. Ses traits tirés le faisaient paraître centenaire. Machinalement, il passa la main dans ses cheveux, seuls vestiges diaphanes de sa lointaine jeunesse. Même s'ils avaient blanchi, il n'en avait jamais perdu. Rosine s'amusait à le dire à ses amies d'un ton badin. Elle s'enorgueillissait de son vieux bellâtre à la tignasse bien

garnie. À leurs âges, ils n'étaient plus si nombreux à pouvoir s'en vanter. Elle n'aurait pas aimé l'homme qui le regardait à cet instant-là.

La jeune fille eut un sursaut d'étonnement en le voyant arriver dans la boutique, mais son sourire était sincère. Tout à coup, elle se rembrunit :

– Vous boitez ?

– À peine. Un petit bobo, rien de grave.

– Rien n'est jamais grave avec vous, s'amusa-t-elle.

Vincent lui sourit franchement. C'était le genre de choses que Rosine lui serinait régulièrement.

– Je voudrais…

– Des jaunes. Je vous les ai mises de côté tout à l'heure. Au cas où…

Elle s'engouffra vers l'arrière-boutique sans que Vincent puisse la remercier. Le client qui attendait derrière lui était un quinquagénaire taciturne et froid. Il observait les compositions avec un dédain que le vieil homme prit pour de la tristesse. Vincent eut envie de lui changer les idées :

– Ma femme est décédée en novembre. Elle adorait les tulipes, souffla-t-il sur le ton de la confidence.

L'inconnu ne se dérida pas. Seul un bref hochement de tête lui signifia qu'il l'avait bien entendu. Vincent, d'humeur affable, insista :

– Si c'est la première fois que vous venez, vous pouvez aussi laisser faire la petite jeune fille, elle a beaucoup de talent.

Elle avait sans doute entendu leur conversation, car la fleuriste revint de la réserve rougissante, un immense bouquet à la main. Vincent, gêné, se pencha vers elle :

– Je pense qu'il y a une erreur, je prends un moyen d'ordinaire…

– Ce sera le même prix, ne vous inquiétez pas.

Vincent reçut l'attention comme un baiser.

– Merci. Merci beaucoup.

– Je vous en prie. À vendredi ?

– À vendredi, affirma-t-il avec entrain.

Tandis qu'il rangeait la monnaie dans son portefeuille, Vincent libéra l'espace pour le client suivant. L'homme s'avança :

– Je voudrais des fleurs.

– Bien sûr, pour quelle occasion ?

– Le mariage de ma fille.

Vincent sursauta. Quel piètre enquêteur il aurait fait !

– Vous avez déjà une idée ?

– Oui, donnez-moi simplement les moins chères. Pour ce que ça sert… C'est lesquelles qui sont en promo au juste, les tulipes ?

Tandis que la jolie fleuriste s'occupait de son triste client, Vincent s'éloigna à petits pas, son lourd bouquet au bout du bras. Il n'avait pas de temps à perdre : cette fois, son rendez-vous ne l'attendrait pas, elle aurait la surprise !

9
Thérèse

– Alors, vous allez jusqu'en Espagne ?

Le jeune homme hocha la tête, souriant. Vincent aurait aimé pouvoir lui parler en espagnol, mais les quelques mots qu'il avait essayé d'échanger avec lui avaient allumé une telle lueur d'incompréhension dans le regard de l'auto-stoppeur qu'il avait préféré abandonner.

– Vous étiez en vacances dans le coin ?

– Non, j'étais à un festival en Allemagne.

Malgré un accent chantant, il s'exprimait avec un français tout à fait correct. Vincent eut encore plus honte de sa tentative.

– Et vous, vous allez en promenade ?

Vincent sourit.

– En quelque sorte. Je vais retrouver une amie que j'avais un peu délaissée ces derniers temps.

– Il ne faut pas délaisser les femmes ! s'exclama l'Espagnol en riant.

Vincent rit à son tour.

– Non, on ne devrait jamais.

Après quelques banalités d'usage, où il apprit que son passager se nommait Santiago et qu'il était andalou, un silence s'installa dans l'habitacle. Vincent alluma la radio, et le jeune garçon appuya sa tête à la fenêtre, visiblement épuisé. Il venait de marcher de longues heures le long de la nationale. Même s'il ne pourrait l'avancer que de quelques kilomètres, Vincent était heureux d'avoir chargé l'auto-stoppeur dans sa voiture. Avec ses *piercings* et ses nombreux tatouages, il aurait eu peu de chance de trouver un véhicule dans la région, et Vincent se sentait rassuré par cette présence juvénile. Lorsqu'ils se séparèrent, moins d'une demi-heure plus tard, celui-ci le remercia avec effusion. En le quittant, Vincent glissa un billet de dix euros dans sa main.

– Mais ? Il ne faut pas !

Vincent secoua la tête.

– Je n'ai pas le temps de prendre un café avec vous, mais j'ai vraiment envie de vous le payer.

Santiago ouvrit la bouche pour protester à nouveau, mais Vincent

ne lui en laissa pas l'occasion :

– Bon voyage !

La grille du cimetière luisait sous le soleil de l'après-midi. Vincent eut un moment d'incompréhension, avant de remarquer qu'elle avait été poncée, sans doute en vue de la repeindre prochainement. Il la fit grincer doucement, en savourant la mélodie braillarde qu'elle produisait dans le silence de la campagne. Cette supplication lui avait manqué. Tandis qu'il s'avançait dans l'allée, à nouveau, un détail le fit tressaillir. Sur sa droite, là où les vieux lits ne se couvraient jusqu'alors que de mauvaises herbes et de cailloux, une tombe était fleurie avec opulence. Un nouveau venu sans doute. Les bouquets et les gerbes s'amoncelaient sur les plaques de marbre, dans un imbroglio disparate et confus qui évoquait aussi bien la profusion que le chaos. Vincent eut un pincement au cœur, en songeant à la pauvre Rosine, dont le caveau devait être bien triste depuis sa désaffection. Honteux, il hâta le pas. Rosine l'attendait dans son médaillon de porcelaine, et il s'agenouilla, tant pour désherber la tombe que pour s'excuser de son absence. Assis près des tulipes, il lui parla de la visite de la fleuriste, de sa rencontre avec Santiago, de son vague à l'âme. Il avait bien plus de choses à lui dire que toutes les autres fois, pourtant, sans qu'il sache se l'expliquer, le charme était rompu. Alors que quelques heures plus tôt, il était heureux comme un enfant de retrouver sa femme, il ne parvenait qu'à lui raconter ses histoires de façon mécanique et sans entrain, jusqu'à les trouver insipides. La mort dans l'âme, il finit par se taire et observa la vie qui continuait à s'écouler autour du cimetière. La musique entêtante des cigales résonnait à ses tympans, ponctuée de temps à autre par le frôlement d'une guêpe ou le battement d'ailes discret d'une palombe. Un peu plus haut sur le chemin, une ferme abritait un troupeau de brebis et le vent portait, par vagues, le tintement de leurs clochettes jusqu'à ses oreilles. Vincent se sentait coupable, sans véritablement savoir de quoi il s'accusait. D'être là, vivant. Ou de ne pas y avoir été avant. D'être parti, d'être revenu. Tout demeurait confus et inaccessible.

De légers pas sur les graviers troublèrent sa contemplation muette. Il se retourna vers l'allée, mais le cimetière était toujours aussi désert. Il guetta un instant, soucieux, mais la brise ne lui amena aucun nouvel écho. Un petit animal venait sans doute de traverser les tombes. Il savait que des rats hantaient parfois les caveaux, à la recherche d'un peu de chaleur ou de nourriture. La tête ailleurs, il se leva et embrassa Rosine. Même ce baiser lui sembla stupide : la froideur de la porcelaine, qui contrastait avec la température ambiante, lui rappela à quel point sa femme était absente. Les quelques tulipes qu'il venait de

lui apporter n'y changeraient rien. Un froissement de graviers attira à nouveau son attention, quelques mètres derrière lui. Curieux de découvrir de quel animal il pouvait s'agir, il s'approcha doucement de l'allée, et attendit, immobile, que l'importun se manifeste à nouveau. Après quelques minutes, il dut pourtant se rendre à l'évidence : il lui avait encore échappé.

Ses pas l'avaient mené près du caveau richement fleuri. Il remarqua alors qu'il ne s'agissait pas d'une nouvelle tombe, mais d'un vieux lit de fer. Étonné, il se pencha au-dessus des bouquets pour déchiffrer le médaillon en forme de cœur. La propriétaire des lieux s'appelait Thérèse. Les dates de sa vie avaient été partiellement effacées, et Vincent ne put savoir depuis quand elle était décédée. Un chrysanthème aventureux lui chatouilla le nez, le poussant à stopper là ses investigations. Il se recula et observa l'amas hétéroclite qui décorait la stèle. Des bouquets de fleurs fraîches, mais aussi des roses en plastique aux couleurs délavées, des ornements de marbre, des souvenirs de Lourdes, des dessins chiffonnés… Tout à coup, Vincent ne put retenir un cri de surprise. Cachée au milieu du reste se trouvait une plaque appartenant à Rosine. En se penchant pour la récupérer, il remarqua, près d'elle, une autre destinée à « Un merveilleux père » tandis qu'une troisième se désolait de la mort « d'un merveilleux collègue ». Ainsi donc, la plupart des objets disparus étaient ici, dans le lit de cette mystérieuse Thérèse. Intrigué, il se demanda une seconde s'il ne perdait pas totalement l'esprit. Mais Vincent n'était pas homme à croire aux fantômes ou aux superstitions. Ces petits forfaits étaient, à n'en pas douter, l'œuvre des gamins du village. De tels parents n'avaient pu engendrer que de la gangrène. Un instant, il fut tenté de descendre au bourg et de faire un nouvel esclandre, puis il se ravisa. Il s'était bien assez ridiculisé la fois précédente. Et surtout : à quoi bon ? Il récupéra son bien et alla le déposer nerveusement sur le caveau familial. Ses rendez-vous amoureux avaient pris une allure qui ne lui convenait plus. Il se sentait seul et amer. Il était sur le point de tourner définitivement les talons quand il remarqua que le bouquet qu'il avait apporté quelques heures plus tôt venait de disparaître. En quittant Rosine, il était sûr de l'avoir vu, gigantesque, au pied du médaillon. Mû par un étrange instinct, il se retourna vivement vers la tombe de Thérèse et aperçut une silhouette frêle qui s'enfuyait en courant. Il fit un pas pour la poursuivre, mais la réalité de ses vieux genoux lui revint en mémoire, aidée habilement par une douleur fugace et bien placée. L'ombre avait déjà disparu. Jetées sans ménagement au pied d'un pot de chrysanthèmes, les tulipes, massives, le regardaient d'un air narquois.

10
Plus Jamais

30 avril 1960

Françoise lissa sa jupe à carreaux. C'était un tic qu'elle avait depuis ses treize ans et dont elle n'arrivait toujours pas à se débarrasser. Quand elle était mise en situation de stress, elle pouvait reproduire ce même geste inlassablement, sans s'arrêter, des dizaines et des dizaines de fois.

– Stop ! lui ordonna Zélie.

Mais Françoise en était incapable. Devant la famille de son amie, elle était parvenue à garder une contenance, mais une fois dans l'arrière-salle, ses nerfs avaient lâché. Silencieuse, elle regardait dans le vide en triturant son ourlet.

Zélie lui donna une tape sur la main qui la fit sursauter. Elle sortit de sa torpeur et l'implora, larmoyante :

– Zélie, c'est vraiment pas bien, je crois que…

– Stop ! répéta Zélie, avant de fermer prudemment la porte de la petite pièce qui servait de réserve à boissons au café de ses parents. Je n'ai plus envie d'en parler.

Françoise, les yeux hagards, se mit à renifler bruyamment. Zélie lui tendit son mouchoir.

– Mais tu te rends compte, si jamais…

– Il ne va rien se passer ! Des types avec une veste verte, il y en a des milliers sur cette planète !

– Mais pourquoi tu lui as dit ça ? On avait promis qu'on ne dirait rien, on avait même juré !

Zélie blêmit.

– Je ne sais pas, c'est venu comme ça. Qu'est-ce que ça peut faire ? On est des enfants, personne ne nous écoute !

Françoise hocha la tête, rassurée par cette dernière supposition.

– Il a quand même marqué tout ce que tu as raconté…

– Ça ne compte pas, t'inquiète.

Zélie semblait tellement sûre d'elle que Françoise eut envie de la croire. Quand elle avait parlé devant les gendarmes du jeune homme à

la veste verte, elle avait sursauté. Le type leur avait demandé une pièce quelques heures plus tôt, dans le centre-ville. Il devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans. Sale et mal rasé, il avait l'air bien plus misérable qu'inquiétant. Françoise, émue, avait aussitôt plongé la main dans sa poche pour lui donner un peu de monnaie, mais Zélie, hautaine, l'avait chassé d'un geste dédaigneux, en se moquant de son odeur fétide. Françoise enviait son assurance. Elle avait beau être son aînée de quatre ans, elle n'avait pas autant d'aplomb. Zélie, du haut de ses onze ans, n'avait peur de rien. Malgré ce que Zélie venait d'affirmer aux gendarmes, elles ne l'avaient pas revu depuis.

– Zélie, qu'est-ce que tu fous ? On a besoin de toi en salle !

La voix tonitruante de Gisèle, la mère de Zélie, mit fin à leur conversation. Françoise lança un dernier regard éperdu à son amie, mais celle-ci fit mine de ne pas le remarquer.

– J'arrive, maman !

La jupe de Françoise portait maintenant la trace de ses doigts. Elle n'était plus sûre de rien. Malgré sa peur, elle décida de faire une ultime tentative pour faire entendre raison à Zélie.

– On devrait leur dire, non ? C'était juste un accident, on n'y est pour rien !

En réponse, le regard assassin de sa meilleure amie lui glaça le sang.

– On ne sait pas si c'est un accident. De toute façon, tu as juré, Françoise. On n'en parlera plus. Plus jamais.

11
Le vide

Vincent n'avait quasiment pas fermé l'œil de la nuit. Chaque fois qu'il s'assoupissait, son esprit le portait vers des caveaux ensevelis sous des monceaux de fleurs, où des apparitions passagères disparaissaient, évanescentes, dans les crépuscules d'un cimetière délaissé. Ces rêves-là se déroulaient dans une mélancolie claire obscure qui le mettait mal à l'aise. Mais ce n'étaient pas les pires. Leur succédait bien souvent celui de la tombe de Rosine, vide et abandonnée aux quatre vents. La photo de sa femme était ébréchée et de longues fentes meurtrières fissuraient le marbre, comme s'il avait mille ans. Près du caveau, une ombre furtive venait voler ce qui restait d'elle. C'était à ce moment précis que Vincent se réveillait. En sursaut, le cœur battant, il mettait quelques secondes à revenir à la réalité. Vers quatre heures du matin, il avait fini par capituler. Les épaules douloureuses et les jambes vacillantes, il était venu s'installer dans le salon, devant le téléviseur. Les programmes de la nuit avaient au moins autant d'intérêt que ceux de l'après-midi, mais ils avaient le mérite d'accaparer le silence et ses pensées.

Depuis son retour de Saint-Irénée, il n'avait eu de cesse de songer à ce qu'il avait vu la veille. Rien de bien passionnant, en réalité. Un enfant qui s'enfuyait entre les tombes, heureux d'avoir fait une bonne blague. Probablement un adolescent rebelle, soucieux de profaner le sacré, d'aller au-delà du mystique. Peut-être même un inconnu qui n'avait rien à voir avec le vol des tulipes. Pourtant, le malaise ne le quittait pas. Et les circonvolutions médiocres d'un acteur de série B ne parvenaient pas à le distraire de cette image éphémère qui s'imposait, bien malgré lui, à ses souvenirs. L'épuisement finit cependant par le rattraper, et il s'endormit, assis sur le canapé bleu de ses jeunes années. C'est le bruit de la circulation qui le réveilla. Un livreur indélicat venait de garer son camion au beau milieu du chemin, et une de ses voisines n'allait pas patienter là toute la semaine. C'est de moins ce qu'il l'entendit hurler, entre deux jurons, à l'insolent travailleur. Il tenta de s'étirer, mais son genou droit le faisait souffrir plus que de raison. Dormir en position assise lorsque l'on a dépassé la date de péremption était vraiment une idée ridicule. Péniblement, il

déplia ses jambes et se dirigea vers la machine à café. Ses rêves de la nuit ne cessaient de le hanter. Il n'était pas dupe. Cet enfant qui s'enfuyait et cette tombe vide n'étaient rien d'autre que sa propre projection de la mort. Veuf, sans ascendance ni descendance, qui irait visiter ses os quand il ne serait plus de ce monde ? Il fut tiré de ses réflexions par le bruit du téléphone. Vincent regarda sa montre : il était à peine huit heures du matin.

– Monsieur Rougiero ?

– Lui-même.

– Je me présente, je suis Martin Fabre, du groupe Sigma Marketing. J'espère que je ne vous dérange pas ? Je m'excuse de vous interpeller de si bonne heure, mais je tenais à être le premier à vous informer que vous êtes l'heureux gagnant de notre…

Vincent laissa le téléopérateur déverser son interminable logorrhée. Ils étaient des dizaines à l'appeler ainsi, chaque jour, pour lui proposer de nouvelles fenêtres, un abonnement aux chaînes du câble, ou encore de participer à des réunions de ventes suivies de merveilleux repas gastronomiques. La plupart du temps, il ne les interrompait pas. Il se contentait de les écouter parler, en ponctuant çà et là leur argumentaire d'un murmure signifiant qu'il était bien en ligne. Il sentait alors son interlocuteur prendre de l'assurance. Plus les minutes passaient, plus la voix se faisait confiante, sûre d'avoir enfin dégoté le pigeon dont elle avait été en chasse toute la matinée. Mais toujours, au dernier moment, il s'envolait. Lorsque le vendeur croyait avoir conclu l'affaire, sans un mot, il raccrochait. C'était un de ces petits plaisirs de la vie qu'il lui restait encore. Et il n'y en avait pas tant. Le commercial était en train de lui vanter la qualité de son produit assainissant, sur lequel il avait gagné, sans savoir comment, cinquante pour cent de réduction, lorsqu'il aperçut la silhouette de Michel, qui rôdait devant chez lui. Il tentait de se faire discret, mais il fixait la fenêtre avec insistance, comme s'il pouvait, par la force de son regard, découvrir ce qui se cachait derrière les lourds rideaux. Dans ses yeux, Vincent perçut de l'inquiétude. Sans autre forme de procès, il raccrocha son téléphone et ouvrit le battant :

– Michel !

L'homme, pris en faute dans son observation, recula d'un pas.

– Vincent ! Tu es là ? demanda-t-il d'un air faussement surpris.

Vincent s'en amusa.

– Comme tu le vois.

Michel était gêné, visiblement hésitant.

– Tu vas mieux ?

Vincent fronça les sourcils, puis se souvint du pieux mensonge qu'il

avait eu quelques jours plus tôt.

– Oui, beaucoup mieux. Tu veux entrer un moment ?

Le visage de Michel s'éclaira :

– Avec plaisir !

Après une brève accolade, Vincent le précéda dans le couloir et revint avec la cafetière. Les deux hommes s'attablèrent et commencèrent à boire en silence, sans cérémonie. Ils échangèrent quelques banalités, mais quand Michel essaya de parler de Rosine, Vincent l'en empêcha. Il dévia opportunément la conversation sur un tout autre sujet. Que Michel l'ait compris ou pas, il n'évoqua plus la mort de sa femme. En le quittant, il le serra une nouvelle fois dans ses bras, avec émotion cette fois.

– Je suis vraiment content que tu ailles mieux, lui dit-il simplement en descendant les marches du perron.

Vincent lui sourit. Lui aussi, il était content.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour enfiler un pantalon propre et un nouveau polo. Si Rosine avait été là, elle l'aurait disputé parce qu'il ne s'était pas douché. Mais sa femme était décédée, et aussi piètres soient-ils, il fallait bien qu'il y trouve quelques avantages. La petite voiture était garée dans l'allée, près de la vasque romaine qui abritait autrefois des clématites. Rétif aux joies du jardinage, Vincent les avait laissées mourir dès le début de la maladie, tant par négligence que par une incapacité chronique à faire pousser quoi que ce soit. Une chance que nous n'ayons pas eu d'enfant, ne put-il s'empêcher de penser brièvement. Une force le forçait à prendre la route à nouveau et à aller trouver Rosine.

12
Reinette

La pluie le surprit à mi-chemin, sans qu'il ait rien vu venir. L'orage déferlait avec une telle violence que l'asphalte dansait sous ses yeux. Une farandole entêtante qui résonnait si fort sur la carrosserie du véhicule qu'elle semblait l'envahir totalement. Vincent savait qu'il aurait dû arrêter la voiture et attendre sur le bas-côté la fin des intempéries, mais il n'en avait pas envie. À la place, il poussa le volume de l'autoradio au maximum et ralentit légèrement, au rythme d'*Amerigo*. À faible allure, il continua son chemin jusqu'à Saint-Irénée. Là-bas, il n'avait pas plu. Un ciel morne et bas lui rappelait cependant que cela pouvait tomber à tout moment. En arrivant devant le caveau, il fut surpris de n'avoir rien à y déposer. Dans sa précipitation, il avait oublié d'acheter des tulipes. En l'embrassant, il s'excusa, fautif, même s'il savait bien que Rosine ne lui en tenait pas rigueur. Il s'assit pesamment, la route l'avait fatigué. Il n'avait pas non plus apporté son thermos de café ni le journal du jour. Seul devant le marbre gris, il se sentait un peu stupide, incapable d'entamer la conversation. Un bruit de frottement le tira de sa gêne. L'enfant de la dernière fois se trouvait sur la tombe voisine et avait entrepris de s'emparer d'un lourd pot de chrysanthèmes. C'était une fillette. Le vent du nord avait étouffé ses pas, et, cachée par la pierre, elle ne semblait pas avoir remarqué sa présence. Cette fois, Vincent ne se leva pas pour la poursuivre. Il se contenta d'observer son manège, immobile. Après le pot de chrysanthèmes, elle se dirigea vers le caveau suivant, où elle déroba une plaque de marbre. Puis ce fut au tour d'une Sainte Vierge en céramique de disparaître, avant un bouquet de roses fraîchement coupées. Chaque butin était ensuite délicatement emporté vers le même petit lit de fer-blanc qui ne payait pas de mine. L'enfant ne ménageait pas ses efforts. De là où il se trouvait, Vincent peinait à distinguer ses traits. Elle devait avoir une dizaine d'années, pas plus. Grande et maigre, elle donnait une impression de pauvreté, voire de misère. Ses habits étaient sales et semblaient déchirés par endroits.Une immense pitié s'empara soudain de Vincent, en songeant à cette enfant, seule dans un cimetière, en train de jouer avec des ornements mortuaires. Lorsqu'elle fut assez près de lui pour

l'entendre, il sortit doucement de sa cachette.

– Petite !

La fillette se figea et leva la tête vers lui, comme hypnotisée. Son visage était maculé de terre. Elle avait de grands yeux bruns ourlés de cils noirs. Des yeux qui « mangeaient le visage » comme on disait ici. Face à la candeur de son regard, des joues creuses et une mâchoire saillante lui donnaient pourtant un air méfiant, presque belliqueux. Elle tenta de s'enfuir, mais Vincent l'attrapa vivement par le bras.

– Je ne vais pas te faire de mal, ne t'en va pas.

Le regard noir se plongea à nouveau dans le sien, cherchant à sonder ses intentions. Vincent ne cilla pas. Immobile, il savait que le moindre geste pourrait la faire fuir. Comme s'il s'était trouvé face à un petit moineau, il attendit, de longues secondes, que le bras qu'il serrait dans sa main se détende enfin. Lorsque l'enfant baissa les yeux, vaincue, Vincent relâcha doucement son étreinte, sans pour autant la lâcher.

– Je voudrais juste te parler.

D'un signe de tête, la fillette montra qu'elle acceptait et il la libéra tout à fait, non sans craindre qu'elle se dérobe à tout instant. Vincent prit la parole :

– Je suis… Je suis le mari de la dame. Là, précisa-t-il en lui désignant la plaque de porcelaine sur le haut de la tombe. Je viens tous les vendredis. Elle s'appelait Rosine, on vivait ensemble depuis un peu plus de cinquante ans. On n'avait pas d'enfant, mais on aurait bien aimé. La vie a choisi pour nous, alors on est restés tous les deux. On n'était pas malheureux, mais ce n'était pas la même chose que d'avoir un foyer. Enfin, je suppose. Je n'ai jamais vraiment eu de famille, moi non plus…

Vincent ne savait pas pourquoi il lui racontait tout ça. Il avait besoin d'apprivoiser le silence et, à travers lui, cette enfant misérable qui le regardait avec ses yeux trop grands. Elle l'écoutait avec curiosité, mais Vincent la sentait encore sur le qui-vive, prête à s'envoler.

– On n'est pas vendredi, articula-t-elle soudain d'une voix claire.

Vincent comprit qu'il avait gagné son attention. Il lui lâcha le bras.

– Je sais, mais ce matin, j'ai réalisé que je n'étais pas venu depuis longtemps, j'ai eu envie de la voir.

– Tu ne peux pas la voir, elle est morte.

La fillette parlait d'un ton péremptoire, presque frondeur.

– C'est vrai. Mais ici, j'ai l'impression qu'elle est encore un peu là. Chez moi, elle est… partie.

En le disant, Vincent découvrit que pour la première fois depuis le

décès de Rosine, il avait dit « chez moi » et non plus « chez nous ». La petite fille dut ressentir son trouble, puisqu'elle se rapprocha de lui.

– Je m'appelle Reinette.

– Reinette ? C'est ton prénom ?

– Non, mais tout le village m'appelle comme ça. Toi aussi, tu peux.

Vincent lui sourit, flatté d'entrer ainsi dans son cercle de proches.

– Et qu'est-ce que tu fais toute seule dans ce cimetière, Reinette ? Il n'y a pas des choses plus amusantes à faire à ton âge ?

À ces mots, elle se renferma immédiatement.

– Vous y êtes bien, vous, marmonna-t-elle d'une voix sèche.

Vincent tenta de rattraper le tir.

– C'est vrai. Mais je te l'ai dit, je viens voir ma femme.

– Moi aussi, je viens voir du monde.

– Qui ça ?

– Tous. Ici, je les connais tous.

– Tu es une enfant du village ?

– Oui, comme Rosine.

Vincent sursauta en entendant le prénom de son épouse dans la bouche de Reinette, mal à l'aise. Puis il se dit qu'il l'avait sans doute prononcé, avant de voir qu'il était inscrit juste en dessous de la photo qu'il venait de lui montrer.

– Et les fleurs que tu voles ?

À nouveau, le visage de l'enfant se referma.

– Je ne vole rien. Je ne fais que les déplacer.

Vincent grimaça légèrement. Cette enfant ne manquait pas d'aplomb !

– Alors ces fleurs, elles sont pour qui ?

Les yeux de Reinette s'éclairèrent d'un sourire fugace.

– Elles sont pour la tombe de Thérèse.

D'un bond, elle se leva, et Vincent crut qu'elle allait lui échapper. Mais Reinette se tint devant lui, bien droite, et lui tendit la main.

– Tu veux que je te montre où elle est ?

Vincent saisit la petite main fraîche qui l'emmena devant le lit qu'il avait déjà remarqué la fois précédente. Enseveli sous des objets hétéroclites, il donnait une impression étrange, entre l'abandon et la profusion.

– Alors, c'est ici que repose Thérèse ?

Reinette eut un hochement de tête.

– C'est ta maman ?

– Non.

– Quelqu'un de ta famille ?

Elle hésita.

– Oui.

– Mais c'est une très vieille tombe. Elle est morte il y a longtemps ?

La tristesse s'abattit sur la fillette comme un nuage d'ombre.

– Assez longtemps pour que plus personne ne la fleurisse. Tout le monde l'a oubliée.

Une larme se mit à perler aux coins de ses cils.

– C'est pour ça que tu voles… pardon, que tu déplaces tous ces ornements ?

Reinette acquiesça et une goutte silencieuse coula sur sa joue. Vincent, malhabile, aurait aimé trouver les mots pour la consoler. Mais il n'en eut pas le temps. En un clin d'œil, Reinette s'enfuit en courant vers la grille, comme si la mort était à ses trousses.

13
Ragots

Madeleine était à sa fenêtre, guettant comme chaque matin la distribution des publicités. Roland était en retard. Cela lui arrivait de plus en plus souvent depuis la mort de Rosine. Il buvait. Il restait emmuré dans ses pensées et plus personne ne semblait capable de l'atteindre. La vieille dame s'inquiétait. Elle avait une amitié sincère pour le grand échalas qui avait usé ses culottes sur le même banc d'école que son Antoine. À cette époque-là, il était l'un des rares à se montrer gentil avec cet enfant chétif et mal dans sa peau. Les autres se méfiaient de lui, comme s'il était contagieux. Madeleine ne put s'empêcher de penser qu'ils n'avaient pas tout à fait tort. À sa mort, Madeleine avait eu droit à des condoléances discrètes, presque gênées. En réalité, le village était soulagé. Elle aussi, peut-être. Mais aujourd'hui, c'était Roland qui était dans le collimateur. Ses retards répétés, son état d'ébriété parfois avancé… les ragots allaient bon train. Certains le disaient dépressif, d'autres tout simplement gâteux. Ce matin même, lorsque Madeleine s'était rendue à l'épicerie, Sophie, l'institutrice, ne décolérait pas.

– À ce rythme-là, on aura le prix des œufs de Pâques à Noël !

Madeleine avait tenté de le défendre :

– Il a des excuses…

– Ah, ça, c'est sûr qu'il n'est plus tout jeune ! Il devrait s'arrêter pour de bon ! La retraite, ce n'est pas fait pour travailler !

– Mais non, ce n'est pas l'âge. C'est la Rosine !

La femme avait levé un sourcil interrogateur. Sophie avait hérité trois ans plus tôt d'une vieille maison de sa tante. Elle avait emménagé au village avec homme et enfants pour la retaper. Au début, les habitants lui avaient été un peu hostiles. Les filles de la ville, on n'aimait pas beaucoup ça par ici. Mais grâce à elle, Saint-Irénée avait pu conserver la seule et unique classe de l'école, et petit à petit, les uns et les autres s'étaient habitués à sa présence.

– C'était sa bonne amie, avait chuchoté Madeleine sur le ton de la confidence.

Sophie avait haussé les épaules.

– Je pensais que Roland était vieux garçon ?

– Oh, pas une de maintenant, non. C'est une vieille histoire. Roland et elle se fréquentaient quand ils étaient au lycée. Tout le monde croyait qu'on allait les marier. Et puis…

Madeleine avait levé les bras au ciel, d'un geste fataliste.

– Et puis ? avait répété Sophie.

– Elle a épousé l'autre ! Le pauvre Roland…

Sophie avait soufflé.

– Enfin, si ça fait plus de cinquante ans, il y a prescription, non ?

– Oui, mais quand on l'a enterrée là-haut, ça lui a fait quelque chose. Et puis de revoir l'autre, surtout !

– Mais quel autre ?

La voix de Madeleine avait pris un ton agacé.

– Mais le mari ! En plus, il paraît qu'il est sur sa tombe toutes les semaines. Comme si le village avait besoin de ça, avec tous les souvenirs qu'il ramène…

Sophie avait levé les yeux au ciel et grommelé quelque chose que Madeleine n'avait pas compris, puis elle avait rapidement réglé ses courses avant de prendre le large. L'épicière, quant à elle, s'était volatilisée dans la réserve, sans doute pour ne pas entendre Madeleine raconter encore et encore ses vieilles histoires.

Lorsque Roland arriva devant la maison grise, il était titubant. Madeleine lui fit traverser l'entrée avec précaution, de peur qu'il n'abîme un des antiques bibelots qui décoraient le couloir. Sans même un bonjour, il s'affala sur la deuxième chaise de la table à manger et lui demanda si elle n'avait pas un petit quelque chose à boire. Madeleine, inquiète, sortit deux verres du placard.

– Tu as déjà bu, non ?

– Un peu, marmonna-t-il, absent.

– Fais attention quand même, à vélo…

Roland ricana.

– Les accidents sont vite arrivés, pas vrai ?

Tout en lui tendant sa liqueur, Madeleine retourna s'asseoir en maugréant.

– Oui, exactement.

Un rictus amer éclaira le visage du facteur, mais il ne répondit pas.

– Pas de publicité, aujourd'hui, Madeleine.

La vieille femme eut une moue désabusée. À part les factures et les catalogues de vente par correspondance, elle ne recevait jamais rien. Les prospectus des grandes surfaces étaient son seul petit plaisir. Un silence s'installa entre eux, pesant. N'y tenant plus, Madeleine prit la parole.

– Tu devrais aller voir le médecin, commença-t-elle faiblement…

Roland leva vers elle un regard agacé :

– Ah oui ? Pour lui raconter quoi ?

– Tout ça.

– Tout ? Tu penses vraiment que toutes les vérités sont bonnes à dire ?

Madeleine tressaillit, puis baissa les yeux vers ses mains criblées de taches. Des mains de vieille, usées, fripées. Chaque ligne sur sa peau était la trace d'une année, d'une blessure ou d'une étreinte. Des lignes d'amour, de douleur ou de joie. Des mains qui reflétaient sa vie : longues, fragiles et fortes à la fois. Mais ce soir, elles tremblaient plus que de raison.

– Tu devrais repartir, Roland, tu seras en retard dans ta tournée, murmura-t-elle en se tournant vers le buffet d'acajou qu'elle se mit à fixer obstinément.

Roland n'insista pas. Il savait qu'il était allé trop loin. Pesamment, il rejoignit la porte, qu'il claqua brutalement derrière lui. Pour la toute dernière fois.

14
Le bois ne dort jamais

Françoise ouvrit les yeux brutalement. Elle l'entendait. Comme elle le faisait toujours, elle ramena à elle le drap plat et le fourra dans sa bouche, pour étouffer sa respiration qui s'accélérait. Il ne devait pas l'entendre. S'il ne l'entendait pas, il n'y penserait pas. Le craquement diminua en intensité, puis disparut. Richard était en séminaire dans le nord de la France. Elle était seule, elle le savait. Mais le parquet résonnait chaque nuit des pas lourds et traînants qui avaient empoisonné son adolescence, puis sa vie tout entière. Ce bruit la rendait folle. Lorsqu'elle en avait parlé, à demi-mot à son mari, il avait admis que les parquets des vieilles maisons travaillaient parfois. Cela faisait le charme de la demeure, avait-il ajouté. Le bois était une matière vivante qui ne dormait jamais. Comme lui. Comme elle. Lentement, elle laissa la couverture découvrir son visage et ses mâchoires relâchèrent le drap mouillé. Il n'était plus là, mais y serait toujours. Elle fixa le ciel, comme elle l'avait fait tant de fois auparavant, et elle attendit. Pourquoi ? Les persiennes laissaient échapper quelques rayons de lune dans la chambre, mais le plafond, perfide, n'avait aucune réponse à ses questions.

15
Minouche

– J'en prendrai deux, s'il vous plaît !

La jeune fleuriste leva un sourcil interrogateur.

– Les deux mêmes, si c'est possible.

– Bien sûr. Vous… vous avez perdu quelqu'un d'autre ? ajouta-t-elle sur le ton de la confidence.

Vincent sourit.

– Non, c'est plutôt l'inverse.

La vendeuse eut une moue étonnée, mais il fit semblant de ne pas la remarquer. Après avoir réglé ses bouquets, il se dirigea vers son automobile d'un pas pressé. Son tête-à-tête du jour ne l'attendait pas. D'ailleurs, ils ne s'étaient pas donné rendez-vous. Pourtant, Vincent devinait qu'elle serait là. La semaine précédente, Reinette et lui s'étaient séparés sans un mot d'adieu ni d'au revoir. Il était retourné près de Rosine, elle auprès de Thérèse. Cela n'avait aucune importance : Vincent avait lu dans son regard qu'ils pourraient désormais accoler leurs deux solitudes. Le trajet se fit à vive allure. Vincent, si prudent à l'ordinaire, était pressé. De revoir Rosine, bien sûr, mais aussi de croiser à nouveau l'enfant frêle aperçue la dernière fois. La petite fille l'intriguait.

En arrivant au village, il aperçut l'antique vélo de Roland, adossé au mur de la mairie. Il s'en étonna ; à l'âge qu'il avait, il aurait dû être à la retraite depuis belle lurette. Puis il avisa la lourde sacoche remplie de prospectus. Roland était comme lui, maintenant, un vieux bougre. Vincent se souvint de leur premier contact. C'était quelques mois après sa rencontre avec Rosine. Elle tenait à le présenter à ses amis. Sa « famille de cœur », comme elle les appelait, était impatiente de le découvrir. De son côté, Vincent était terrorisé. Il ne les avait jamais vus, mais il avait déjà l'impression de les connaître tous : Zélie, la meilleure amie délurée, Françoise la timide bourgeoise, et bien sûr Roland, l'amoureux éconduit, reconverti bien malgré lui en confident dévoué. C'était le regard de cet homme qu'il redoutait plus que tout autre. Ils avaient rendez-vous dans l'unique bar du village, chez les parents de Zélie. À cette occasion, Vincent était passé chez Emmaüs. Il

avait investi dans une chemise propre et il avait réussi à dénicher un centre où prendre une douche. Rosine s'était proposée de l'assister financièrement à plusieurs reprises, mais lui, trop fier, résistait encore. Avec son aide, il avait déjà trouvé un petit travail d'appoint : distribuer les prospectus de l'épicerie dans les boîtes aux lettres. Lorsque Rosine avait recommandé Vincent pour ce poste, elle avait dû beaucoup insister. Son patron frileux n'avait accepté que du bout des lèvres ce drôle de type au regard fuyant et à l'odeur suspecte. À la façon dont il fixait sa jeune employée, Vincent avait deviné pourquoi il l'avait fait. La quarantaine bedonnante et les mains moites, il tournait autour de Rosine comme une mouche autour d'un pot de miel. En la laissant travailler chaque jour près de ce sale individu, Vincent se dégoûtait.

Ils devaient se retrouver à vingt et une heures. Vincent était arrivé en retard et ils ne l'avaient pas entendu entrer. La bande d'amis lui tournait le dos. Attablés autour de leurs boissons fraîches, ils avaient une discussion animée, entrecoupée de rires et de chahuts divers. Ils respiraient l'insouciance. Que n'aurait-il donné pour connaître cette même désinvolture, juste quelques instants ! Les trois années qu'il venait de passer en détention provisoire avaient laissé des traces qui ne s'effaçaient pas. Trois ans. Trois années à vivre dans une cellule de neuf mètres carrés. À ne côtoyer que des hommes dangereux ou rustres qui le forçaient à être ce qu'il n'était pas, sous peine de les voir à tout moment se retourner contre lui. Trois ans de peine sur le papier. Dans les faits, une vie à la purger. Quand Rosine et lui avaient commencé à se fréquenter, il avait vingt-six ans, mais il en paraissait déjà dix de plus. Affamé et sans le sou, il quêtait régulièrement dans le stationnement des supermarchés ou devant la porte des boulangeries. Ce matin-là, il n'avait pas eu la force d'aller bosser. Il s'était trouvé un coin tranquille, près des conteneurs à ordures de l'épicerie. Abrité du vent, il envisageait de s'y reposer une petite heure, puis de reprendre sa mendicité quotidienne. Luxe supplémentaire, il avait là accès à de nombreuses boîtes de carton, et il espérait même soutirer un peu de nourriture à l'employé de la caisse avant qu'il ne l'asperge de détergent. Malgré le froid glacial, Vincent avait pris soin de retirer ses chaussures et de les glisser sous sa nuque en guise d'oreiller. Pas que cela fût particulièrement confortable, non. Mais il s'en était déjà fait dérober une paire pendant son sommeil, et les températures extérieures n'étaient pas propices au seul port de chaussettes, surtout lorsque celles-ci étaient usées jusqu'à la corde. La vie dans la rue était en tout point semblable à celle de la prison : se méfier de tous et ne dormir que d'un œil. Quand Rosine l'avait interpellé gentiment en lui

demandant de déguerpir, il était presque inconscient. Il était happé par la fatigue, le froid avait engourdi ses membres. La voix de la jeune fille en face de lui, à peine audible, lui était parvenue à travers un brouillard glacé. Sans ménagement, il avait senti des mains chaudes s'accrocher à lui et le secouer énergiquement. Ce contact l'avait fait sursauter : depuis deux mois, il n'avait approché personne. Rosine avait eu un mouvement de recul effrayé, et Vincent s'était brutalement dégagé avant de prendre la fuite, hagard. Il n'avait pourtant pas eu d'autre choix que de revenir prudemment quelques minutes plus tard, penaud, pour récupérer ses chaussures. À leurs côtés, il avait trouvé un café chaud et quelques viennoiseries. Sa mère Noël était blonde avec de jolis yeux marron. Elle l'observait par la fenêtre de la réserve, bienveillante. Il y était retourné le lendemain, et encore le jour d'après, échanger quelques mots et savourer cette chaleur. Et celle du café, aussi. Peu à peu, l'arrière-cour insalubre avait fini par devenir son premier point d'attache depuis bien longtemps. Et Rosine était vite devenue son ancre.

Les rires envahissaient le café d'une joie festive. À pas de loup, il s'était approché. Il allait embrasser sa Rosine délicatement dans le cou quand Zélie s'était brusquement retournée. En sept ans, elle avait beaucoup changé. Ses joues d'enfant avaient fondu pour laisser place à de hautes pommettes. Quant à ses boucles châtaines, elles étaient devenues un carré blond à la Sylvie Vartan. Mais il se souvenait d'avoir déjà croisé cette gamine insolente sur la rue principale, des années auparavant. Elle lui avait craché son dédain au visage alors qu'il ne demandait qu'un peu de compassion. Ses yeux le détaillèrent sans diplomatie : là encore, elle ne cachait pas son mépris.

Il n'eut pas le temps de le voir passer. Vincent appuya violemment sur la pédale de frein, mais avant même que son pied ne soit totalement baissé, il entendit le choc sourd. Les plaquettes crissèrent dans un bruit suraigu et l'arrêt brutal projeta son corps vers l'avant.Il mit quelques instants à réaliser ce qui était arrivé, puis il sortit précipitamment de la voiture. Du sang s'étalait sur la chaussée. Il s'agenouilla pour lui venir en aide, mais il comprit qu'il était trop tard. Un ruissellement de salive sanguinolente s'écoulait déjà de ses lèvres. Dans quelques secondes, ce serait fini. Tremblant de tout son corps, il le regarda agoniser, incapable de le secourir. Dans les yeux de ce chat écrasé, il lisait la mort, encore une fois. Et il ne savait toujours pas comment y faire face.

– Minouche !

La femme avait surgi de nulle part. Elle hurlait d'une voix nasillarde en faisant de larges gestes théâtraux.

– Je suis désolé, bredouilla Vincent, encore happé par le regard de l'animal.

La femme ne semblait même pas le remarquer. Elle s'agenouilla près de la dépouille immobile et se mit à répéter en criant :

– Minouche, Minouche !

Vincent se releva, gêné. C'est à ce moment-là qu'elle prit conscience de sa présence.

Elle le dévisagea.

– C'est vous ?

– Il a surgi de nulle part, je suis sincèrement désolé…

La voix de la femme se brisa :

– Vous avez tué Minouche ?

Un frisson glacé lui remonta le long du dos. Ces mots, toujours les mêmes.

– C'est un accident, articula-t-il faiblement.

La femme le fixa d'un air mauvais, puis elle se mit à pleurer bruyamment.

– Mais qu'est-ce que je vais dire aux enfants ? répétait-elle, presque pour elle-même.

Vincent ne savait pas quoi faire. Sur le siège passager, les deux bouquets de tulipes attendaient, patients, d'être remis à leurs destinataires.

– S'il y a des frais, je peux… commença-t-il, puis il s'arrêta.

Quel frais pouvait-on avoir à enterrer un chat à la campagne ? La femme qui lui faisait face avait entre trente et quarante ans. Tandis que son corps chétif se raidissait au rythme des sanglots, sa peau, très pâle, se colorait de rouge autour des yeux et de la bouche. Elle n'était pas maquillée ni coiffée et portait une robe en coton gris clair déformée par les années.

– Qu'est-ce que je vais dire aux enfants ? répéta-t-elle en le dévisageant.

Vincent sursauta. Il ne savait pas ce que l'on disait aux enfants. D'une voix lente, il essaya néanmoins de répondre à l'épineuse question :

– Que c'était un accident, et qu'il n'a pas souffert.

– C'est vrai ? renifla-t-elle avec espoir.

Non. La bête avait heurté le véhicule de plein fouet et avait probablement subi de multiples fractures avant de succomber à une hémorragie interne. Il avait dû souffrir le martyre.

– Bien sûr, c'est allé très vite.

Ce pieux mensonge parut la rassurer. Vincent était depuis longtemps passé maître en la matière. Elle se pencha vers l'animal et

le prit délicatement dans ses mains. Imperceptiblement, ses bras bougeaient lentement de droite à gauche, comme pour le bercer. Les yeux vitreux, elle semblait encore sous le choc. Vincent venait de lui laisser une carte de visite et s'apprêtait à remonter en voiture quand il entendit une voix l'interpeller.

– Vous êtes le fameux Vincent ?

Il se retourna pour faire face à une dame âgée, voûtée et tremblotante. Son regard le fixait pourtant avec l'intensité d'une jeune fille.

– C'est bien moi, oui.

– Je ne connaissais que votre photo du journal. Vous avez vieilli.

Vincent ne put réprimer un sourire :

– Parce que j'imagine que vous êtes toujours aussi fringante qu'il y a soixante ans ?

L'octogénaire ne cilla pas. Vincent s'avança vers elle. Elle ne recula pas. Au milieu de la chaussée, la jeune femme et son chat étaient aussi immobiles l'un que l'autre.

– Pourriez-vous me rappeler votre nom, madame ? demanda Vincent d'un ton poli.

– Madeleine. Mais mon nom ne vous dira rien.

La mère de famille se rapprocha d'eux.

– Tu le connais, Madeleine ?

Madeleine lui répondit sans cesser d'observer Vincent :

– Comme tout le monde ici, Sophie.

Dans la maison voisine, les rideaux commencèrent à bouger. Derrière chaque mur, les oreilles se tendaient. La jeune femme, ne voyant où elle voulait en venir, posa sur Vincent un regard interrogateur. Ses yeux allaient de l'un à l'autre, sans comprendre. Vincent décida de battre en retraite.

– Je dois me rendre au cimetière. Encore toutes mes excuses, madame. N'hésitez pas à me contacter si vous en avez besoin.

Puis il ajouta, à l'attention de Madeleine :

– Vous êtes au courant que tout ce qui a été dit à l'époque était faux, n'est-ce pas ?

– Oui, ironisa celle-ci. Mais je vois que vous continuez à semer des cadavres derrière vous.

Vincent sentit la colère l'envahir.

– C'était un accident !

– Vraiment ?

Il se mit à crier.

– Je parle du chat, vieille folle ! Pour le reste, je n'en sais pas plus que vous. Je vous quitte, j'ai autre chose à faire.

Le cœur battant, il remonta dans l'habitacle et alluma le moteur de la voiture. Sur l'asphalte, du sang de l'animal restait une mince tache sombre, déjà sèche. Le temps était à l'orage. Dans une heure, il n'y aurait plus rien.

Madeleine le regarda s'éloigner sans bouger. Lorsque Sophie essaya d'en savoir plus, elle ne laissa échapper qu'une seule phrase, laconique :

– Il a toujours préféré les morts aux vivants.

16
À vendredi

En arrivant au cimetière, il fut soulagé de voir que Reinette y était déjà. Ils ne s'étaient pas donné rendez-vous. Pourtant, il savait qu'elle l'attendait. Agenouillée devant la tombe de Thérèse, elle leva vers lui un visage souriant.

– Bonjour, murmura-t-elle de sa voix cristalline.

– Bonjour Reinette, lui répondit Vincent sur le même ton amical.

Il lui tendit un des deux bouquets.

– Tiens. Comme ça, aujourd'hui, tu n'auras pas besoin de me le voler, lui dit-il simplement.

La fillette rosit imperceptiblement, puis le remercia d'un léger signe de tête. Vincent était heureux. Sur le visage de l'enfant, pendant quelques secondes, la mélancolie s'était éteinte.

– Tu n'es pas en classe ? demanda Vincent pour engager la conversation.

La petite fille haussa les épaules, comme pour dire que cela n'avait aucune importance.

Le vieil homme insista :

– On est vendredi. Tu dois avoir école, non ?

Le regard de Reinette se perdit dans le vague, comme si elle ne comprenait pas la question, puis elle commença, dans un souffle, à lui parler de sa vie d'écolière. Vincent, attentif, s'assit auprès d'elle. Reinette était en cinquième année de primaire, dans la classe de madame Travier. Elle aimait les mathématiques et la géographie, mais elle ne trouvait que peu d'intérêt à l'orthographe et à la littérature. Sa meilleure amie était grande et blonde et avait des yeux marron, avec une minuscule tache verte, en forme de goutte, sur son iris droit. Lorsque certains garçons se moquaient d'elle, Reinette la défendait. Vincent écoutait, bouche bée, les confidences de la petite fille. Il la regardait s'animer en lui parlant de ses jeux et de ses devoirs, comme s'il était parvenu à appuyer sur un mystérieux interrupteur. Il la laissa se raconter pendant presque une heure. L'enfant ne s'arrêtait plus. De la couleur des tables aux gigantesques cartes de France qui en ornaient les murs, la petite école de Saint-Irénée n'eut bientôt plus aucun secret pour Vincent. Quand le flot de paroles, lentement, commença à se

tarir, il tenta d'en apprendre un peu plus sur sa famille.

– Et tes parents ? Ils travaillent au village ?

Aussitôt, Reinette se rembrunit.

– Oui.

– Ils savent que tu es ici, au lieu d'être en classe ?

Une lueur d'effroi traversa le regard de la petite fille, et Vincent se mordit les doigts de lui avoir demandé cela. S'il lui faisait peur, elle ne reviendrait pas.

– Ils sont occupés.

Vincent grimaça. Les gens d'ici n'avaient vraiment que faire de leurs enfants. Il aurait aimé poser de plus amples questions, mais il se retint, sentant que s'il persistait dans cette voie, le frêle oiseau ne tarderait pas à s'envoler. Il décida de prendre à son tour la parole.

– Moi, j'habite à Clermont. Je suis à la retraite, mais avant, j'étais ébéniste. Tu sais ce que ça veut dire ?

Reinette secoua la tête en signe de dénégation.

– Je faisais des meubles.

– Comme un menuisier ?

– Voilà, comme un menuisier.

– Et Rosine ?

Vincent sursauta.

– Oui ?

– Elle a fait quoi, comme métier ?

Cette question le prit de court.

– Elle était infirmière.

Reinette sourit.

– C'est un peu comme médecin.

Vincent observa l'enfant, étonné. Lorsqu'elle était encore adolescente, Rosine avait eu envie d'embrasser une carrière de docteur, mais la désaffection de ses parents et le manque de moyens l'avaient poussée à trouver un travail rapidement. Elle avait dû renoncer aux longues études que ce choix de vie aurait exigées. Plus tard, Vincent lui avait proposé de l'aider à réaliser ce rêve, mais ce n'était plus le sien. Au contact des éminents professeurs qui l'entouraient, elle avait compris que le métier d'infirmière était à sa mesure : généreux, humain, et terriblement nécessaire.

– Voilà, c'est un peu pareil, répondit Vincent doucement.

Un silence complice s'installa entre Vincent et la petite fille. Au bout de quelques minutes, il se leva pour aller porter les tulipes à sa femme, et Reinette, tout naturellement, le suivit. Devant la tombe, il eut la surprise de voir que tous les ornements avaient retrouvé leur place initiale, au millimètre près. Il regarda l'enfant.

– Merci.

Timidement, elle lui sourit. Comme à son habitude, Vincent arracha les mauvaises herbes qui s'étaient invitées autour du marbre, puis disposa son bouquet bien en évidence devant la plaque de porcelaine, comme si, du haut de son médaillon, Rosine pouvait encore juger de sa beauté. Reinette comprit son manège, mais elle ne dit rien. Même quand il embrassa la photo glacée, ou qu'il commença à raconter sa semaine à sa femme. Assise en tailleur sur les graviers du chemin, elle l'écoutait, attentive ; alors que toute autre présence lui aurait parue malvenue, Vincent appréciait celle de Reinette à ses côtés. Elle portait les mêmes vêtements que la fois précédente. Une jupe grise qui avait sans doute été bleue dans ses jeunes années et un chandail difforme qui semblait avoir appartenu à quelqu'un d'autre. Sa tenue était recouverte de poussière, comme si elle s'était roulée par terre. Elle surprit son regard. Mal à l'aise, Vincent se sentit obligé de dire quelque chose :

– Tu es habillée comme la semaine dernière, s'entendit-il affirmer gauchement. L'enfant haussa les épaules.

– Je suis toujours habillée pareil.

Ses parents ne devaient pas avoir beaucoup de moyens pour s'occuper d'elle, se dit Vincent, si seulement ils le font… Sa propre histoire lui avait prouvé que le terme *parents* était souvent bien galvaudé. À quoi pouvaient bien ressembler ceux d'une petite fille sale qui traînait dans les cimetières au lieu d'être à l'école ?

– Tu as des frères et sœurs ?

À nouveau, Reinette se referma sur elle-même.

– Un frère.

Vincent allait lui demander son prénom quand l'enfant se leva subitement.

– Je dois y aller.

Vincent se leva à son tour.

– Bien sûr. Tu seras là vendredi prochain ? Un sourire amusé traversa les yeux noirs.

– Pas de doute.

Vincent se sentit soulagé. Il craignait que ses questions ne l'aient contrariée au point qu'elle n'ait pas envie de revenir. Dans un sourire, Reinette s'enfuit à grandes enjambées à travers les allées. Vincent suivit un instant du regard la frêle silhouette grise, puis il leva à nouveau les yeux vers Rosine. Dans son sourire éclatant, elle seule comprenait ce qui venait de se passer. Après un baiser sur le marbre froid, Vincent prit à son tour le chemin de la sortie. Les yeux noirs de Reinette avaient réussi à tout effacer : Minouche, Madeleine, et les

mauvais souvenirs.

17
Jamais

21 juin 1967

– C'est lui, pas vrai ?

Françoise, paniquée, s'agrippait à son verre comme si elle tentait de le briser.

– Oui, c'est lui, répondit Zélie calmement.

Il ne lui avait fallu qu'une seule seconde pour le reconnaître quand il avait passé le seuil de la porte. Ils ne s'étaient vus en tout et pour tout que quelques secondes ce jour-là, mais elle savait avec certitude qu'elle ne se trompait pas. Le jeune homme avait gardé la même silhouette efflanquée et ce sourire nonchalant qui n'en avait que l'air. Malgré un visage serein, son corps était sur le qui-vive. Tandis qu'il s'avançait vers leur table, il observait autour de lui avec prudence, comme s'il risquait à tout moment de lui arriver quelque chose. Lorsqu'il s'était approché d'eux, Zélie avait perçu un changement dans ses traits. Moins juvéniles, ils avaient désormais des accents graves, presque solennels. Il portait un pantalon de velours noir un peu démodé, avec une chemise à carreaux beige qui n'était pas repassée. Ils avaient été présentés et Zélie avait planté son regard dans le sien, mais il n'avait pas cillé. Ses yeux restaient continuellement rivés sur Rosine ou sur le sol, comme s'il s'excusait d'être là parmi eux. Roland le dévisageait avec défi, mais il faisait semblant de ne pas s'en apercevoir. C'était sept ans auparavant, et, elle en était sûre à présent, il ne l'avait pas reconnue.

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

Appuyée sur le mur du bar, Françoise avait tout de la noyée cherchant de l'air. Les cheveux en bataille et le rimmel triste, elle parlait d'une voix agitée en triturant l'ourlet de son chemisier. Zélie posa fermement sa main sur son épaule et commença doucement à serrer.

– On ne va rien faire.

– Mais tu rigoles ? Ce type a passé trois ans en cabane à cause de nous, on ne peut pas faire semblant de rien ! Il faut le dire à Rosine,

lui expliquer. Je suis sûre que…

Zélie resserra son étreinte.

– On ne va rien faire. Du tout.

Sa voix, ferme et étouffée, trahissait sa colère. L'ongle méticuleusement manucuré de son pouce commençait à percer la chair.

– Mais arrête, tu me fais mal !

D'un coup d'épaule, Françoise tenta de se dégager, mais n'y parvint pas. Telle une marionnette démembrée, elle essayait d'échapper à la poigne de Zélie qui marbrait déjà la peau. Un homme qui s'avançait sur le trottoir opposé leva les yeux vers elles. Zélie, souriante, se rapprocha de l'oreille de Françoise et se mit à chuchoter d'une voix menaçante :

– Répète après moi. On ne va rien faire.

Françoise, paniquée, s'exécuta. Aussitôt, Zélie s'éloigna d'elle en riant de son rire brutal qui la faisait tellement ressembler à sa mère. L'homme détourna son regard des deux adolescentes et continua son chemin. Françoise était en sueur.

– Il ne sait pas qui l'a dénoncé et il ne le saura jamais. Tout comme personne ne saura ce qui est arrivé à Clothilde. Jamais.

Françoise, tremblante, hocha la tête en silence. Le sanglot qu'elle tentait d'étouffer faisait ruisseler ses yeux sans bruit. Lorsque Zélie leva la main pour essuyer une de ses larmes, elle recula vivement et se heurta au mur. La jeune fille s'en amusa :

– Du calme. J'essaie seulement de te refaire une beauté.

Du bout des doigts, elle s'appliqua à effacer la détresse de son amie, puis elle lui offrit une nouvelle cigarette.

– Tu ne devrais pas t'inquiéter comme ça, Françoise, je m'occupe de tout.

Françoise, catatonique, fumait avec empressement. Elle voulait retourner à la table le plus rapidement possible : elle avait besoin d'un verre.

18
Jeux d'enfants

30 avril 1960

– Arrête, l'eau est glacée !

Mutine, Zélie continuait à arroser Antoine en riant, comme si elle ne l'avait pas entendu. Un peu plus loin, Roland et Françoise jouaient à cache-cache entre les feuilles de l'immense saule pleureur qui était devenu leur cabane. C'était Roland qui avait eu cette idée. Tous les dimanches, il partait chasser le petit gibier avec son père et son grand-père. Roland ne goûtait pas particulièrement cette tradition familiale qui visait à occire des petits oiseaux, mais il n'avait jamais eu le choix de refuser. Tous les hommes de sa famille étaient passés par là, il se devait de faire de même. C'était en suivant Rousquille, leur vieil épagneul breton, que Roland avait découvert cet endroit. Un coin isolé, près de la rivière, où un immense saule pleureur avait pris ses quartiers voilà de nombreuses années. L'arbre gigantesque croulait vers le sol comme un champignon aux cheveux emmêlés. Roland en était tout de suite tombé amoureux. Souvent, il y était revenu seul pour lire ou rêvasser. Puis il en avait parlé à Antoine, espérant qu'ils en feraient un repère secret. Mais son ami y avait immédiatement invité les copains et c'était devenu leur refuge à tous. Ils venaient là chaque soir après l'école, et la plus grande partie de leurs mercredis et de leurs week-ends. Pour leurs parents, ils jouaient dans les jardins des uns et des autres, ou aux alentours du village. Leur secret était bien gardé : personne ne connaissait cet endroit à part eux.

Zélie envoya une nouvelle giclée d'eau en direction d'Antoine, mais celle-ci le toucha en plein visage. Il ne souriait plus. D'un bond, il s'avança vers elle et lui attrapa les cheveux.

– Je t'ai dit d'arrêter ! vociféra-t-il.

Immédiatement, Roland courut vers eux.

– On se calme, elle rigole !

Mais Antoine ne plaisantait pas. Au lieu de lâcher Zélie, il tira plus violemment encore, provoquant chez la petite fille un hurlement de terreur. Afin d'atténuer la douleur, la fillette essayait de se rapprocher

de son bourreau. En résultait une danse improbable entre un pantin boiteux et son étrange marionnettiste. Françoise, elle aussi, se mit à crier, et Roland s'interposa. En pesant de tout son poids sur le bras d'Antoine, celui-ci desserra son étreinte. Zélie tomba par terre, les mains sur son visage, hébétée. Antoine, souriant, tenait dans ses doigts une mèche de ses cheveux. Ses amis le regardaient avec incompréhension.

– Quoi ? On rigole, non ?

C'est alors que Zélie laissa échapper un rire tonitruant, presque hystérique. Son front était écarlate et le haut de son crâne saignait par endroits. Pourtant, elle riait aux éclats. Rapidement, les autres enfants se joignirent à elle et l'incident fut oublié. Après un goûter improvisé, ils reprirent ensemble la route du village, où leurs parents ne manqueraient pas de les sermonner s'ils avaient la moindre minute de retard. Leur liberté était limitée dans le temps, et c'était à ce prix qu'ils la conservaient. Au croisement de Saint-Hilarion, Françoise prit la rue de la Liquière et Roland s'éloigna sur le long chemin bordé de ronces qui le conduirait à la ferme familiale. Antoine allait le suivre quand Zélie, souriante, lui glissa à l'oreille :

– La prochaine fois, je te noie.

19
Tête à trois

Une nouvelle routine avait remplacé l'ancienne. Vincent passait toujours ses week-ends à pester contre les programmes télévisés, mais il n'était plus seul. Michel l'accompagnait dans ses critiques et ses exclamations agacées. Leur voisin avait fait un retour timide dans sa vie, puis, lentement, il s'y était installé durablement. Ensemble devant la lucarne, ils se remémoraient la télévision du temps jadis, où les présentateurs parlaient un français correct et où les artistes de variétés savaient jouer plus de trois accords. Et en direct ! Même s'ils avaient tous deux conscience de leur mauvaise foi et de leur nostalgie mal placée, ces échanges leur réchauffaient le cœur. Les dimanches, monotones, s'égrenaient au gré de leurs protestations animées, autour d'un verre de vin. Quelquefois, Michel revenait aussi le lundi après-midi. Si le temps le permettait, les deux hommes faisaient alors un peu de jardinage chez l'un ou chez l'autre. Ils buvaient souvent bien plus qu'ils ne bêchaient, aucun d'entre eux ne tenant particulièrement à voir son jardin envahi de fleurs multicolores qu'il faudrait ensuite soigner et arroser. C'était une organisation tacite qui leur convenait parfaitement. Parfois, ils ne se parlaient pas. Les jours de pluie, ils allaient tout simplement sur la terrasse pour lire leurs journaux, côte à côte, et silencieux. Le mardi, Michel allait faire ses courses à la ville voisine. Vincent restait chez lui. C'était le jour où la petite aide-ménagère s'occupait de son intérieur et il voulait l'avoir à l'œil. Michel s'en amusait, mais à la vitesse où disparaissaient ses t-shirts troués, s'il la laissait faire, il finirait bientôt naturiste ! Le mercredi, Vincent se rendait à l'atelier. Même s'il n'avait plus la moindre intention de les vendre, il continuait à créer des meubles précieux et uniques, qu'il peaufinait de toute son âme. Quelle importance s'il était à la retraite ? En réalité, la valeur de ces pièces n'avait jamais été dans leur prix, mais dans leur fabrication méthodique. Le jeudi matin, il se rendait à l'épicerie pour faire quelques courses, puis il rentrait et ne faisait plus rien. La seule journée qui comptait vraiment dans cet emploi du temps méticuleux, c'était celle du vendredi. Celle de la visite chez le fleuriste et de l'épopée hebdomadaire. Cela faisait maintenant onze mois que Rosine avait brisé sa promesse de ne pas mourir avant lui, et deux

mois que leurs rendez-vous en tête à tête étaient devenus des têtes à trois. À chacune de ses venues, Reinette était toujours là, fidèle, sur la tombe de Thérèse. Vincent s'en voulait de la laisser manquer l'école ainsi, mais depuis qu'il apportait deux bouquets de fleurs, elle avait arrêté de chaparder des ornements dans les caveaux. Cette bonne action en valait bien une autre. À chaque rencontre, elle était sale et mal peignée, ses traits arborant cette même mélancolie maladive qui avait tant frappé Vincent la première fois qu'il l'avait aperçue. Mais au bout de quelques minutes, son visage semblait se réchauffer. La mine émaciée reprenait des couleurs et les grands yeux sombres engrangeaient un peu plus de lumière. Après avoir déposé son bouquet près de sa mystérieuse parente, la fillette se levait et attrapait la main de Vincent pour rendre visite à Rosine. La première fois qu'elle avait fait ce geste, il avait eu un mouvement de recul spontané, qu'il avait aussitôt regretté. L'enfant, étonnée, l'avait regardé avec reproche. Dans ses yeux tristes, il avait eu honte de lui refuser cette piètre affection. Aussi, la fois suivante, c'était lui qui avait pris cette petite main dans la sienne, pour les mener tous deux sur la tombe de Rosine. Là, ils s'asseyaient côte à côte, autour du lait chaud pour lequel Vincent avait abandonné le café, qui, de toute façon, lui donnait d'âpres palpitations. Après avoir posé ses lèvres sur la tasse en plastique, Reinette avait souvent le dessus de la bouche maculé de chocolat. Il faut dire qu'elle plongeait dans sa tasse bien plus qu'elle ne la dégustait, comme si elle s'enivrait de la saveur sucrée de la boisson. Elle la buvait d'un trait, avec gourmandise. Quand la tasse était vide, alors, seulement, elle commençait à parler, et Vincent l'écoutait. La fillette lui racontait à chaque rencontre les mêmes anecdotes : la maîtresse qui lui donnait trop de devoirs, son amie Madie, pour qui elle avait une profonde affection, et ce jeune garçon du village voisin qu'elle aimait vraiment beaucoup, mais dont, par pudeur sans doute, elle taisait encore le nom. Vincent buvait ses paroles. À chaque petite histoire de sa grande vie, son regard s'animait, et tout son corps avec lui. En de rares occasions, elle disait quelques phrases sur ses parents, qui travaillaient toujours trop ou trop loin, et n'évoquait jamais son frère aîné. Vincent comprenait qu'elle ne l'aimait pas beaucoup. C'étaient des mots d'enfants et des querelles de récréation. Des aventures aussi douces à l'oreille que celles des livres illustrés, que Vincent savourait comme autant de macarons colorés au goût d'insouciance. De son côté, Vincent lui parlait de Rosine. De ses robes à fleurs ou à petits pois, de leurs balades au clair de lune. Et de son sourire, ce sourire éclatant qui pouvait bouleverser à peu près n'importe qui et qui ne l'avait jamais

quittée, même dans les heures les plus sombres de la maladie. Plus timide, moins sincère sans doute, il était toujours là, jusqu'au bout. Reinette l'écoutait parler en penchant légèrement la tête sur le côté, comme fascinée par ces histoires d'un autre temps. La vie que lui racontait Vincent était en noir et blanc, avec, çà et là, des touches de rose ou de rouge. Dans cette version, il n'y avait pas de place pour le gris. Celui qui avait pourtant envahi leurs vies ces dernières années. Celui de la maladie et du deuil, de la rupture familiale ou des regrets.

– Pourquoi tu n'as pas voulu d'enfants ?

Vincent reçut la question comme une flèche. Précise et affûtée, elle venait de se planter directement dans son cœur.

– J'en voulais, mais…

– Mais ?

Vincent eut soudain l'image des couloirs d'hôpitaux où il avait passé tant d'heures à attendre. Les rendez-vous, les attentes et les espoirs. Les traitements, toujours plus lourds et douloureux, que Rosine supportait sans se plaindre. Plus que tout, elle voulait être mère. Lui, impuissant, assistait à cette course effrénée à l'enfant. Il n'était pas si sûr de faire un bon parent. Malgré ses certitudes, il n'avait pu s'empêcher de penser, toutes ces années, que le destin avait choisi pour lui. Comment donner de l'amour si on n'en a jamais reçu ? Pourtant, en trois occasions, le miracle s'était produit. Rosine, métamorphosée, avait enfin senti un petit bout de vie pousser en elle. Mais les espoirs avaient été de courte durée. Sans aucune explication médicale, Rosine et lui avaient chaque fois enterré leur rêve dans ce même couloir, celui des urgences près de chez eux. Celui où ses yeux s'étaient fermés pour toujours.

– Parfois, les adultes ne peuvent pas avoir d'enfants, c'est comme ça.

– Certains adultes ne devraient pas en avoir.

Vincent sursauta. C'était comme si Reinette lisait en lui. C'était sans doute le seul mensonge qui avait existé entre Rosine et son mari. Il n'avait jamais été convaincu que son destin était de devenir père, et chaque coup du sort le confortait dans cette idée : il n'aurait pas su faire.

– Pourquoi dis-tu ça ?

Reinette haussa les épaules, comme si cela n'avait aucune importance. D'un doigt, elle se mit à dessiner dans les gravillons de l'allée, signifiant que la conversation ne l'intéressait déjà plus. Vincent n'insista pas. Ils restèrent un long moment ainsi, silencieux. Reinette avait entrepris une immense fresque. Une grande maison, un chat, un arc-en-ciel. Les gribouillis d'enfants s'étalaient, sans cohésion ni

perspective dans la poussière des morts. Ce n'est que lorsque le soleil commença à décliner à l'horizon que Vincent se força à rompre le charme.

– Je vais rentrer, annonça-t-il doucement.

Reinette ne bougea pas. Vincent le répéta, plus fort, mais elle ne semblait pas entendre. Perdue dans son art éphémère, elle fixait le sol avec obstination, s'acharnant à reproduire dans la terre ce qu'elle avait envie d'y voir.

– Reinette ? appela Vincent, un peu plus fort.

Désarçonnée, elle leva vers lui des yeux égarés.

– Il est tard, tu veux que je te ramène au village ?

Une ombre obscurcit son visage. Elle secoua la tête avec terreur. Vincent regarda le ciel avec inquiétude. Si la petite fille descendait à pied, elle arriverait avec les lueurs de crépuscule. La nuit, elle pouvait tomber sur n'importe qui dans ce village perdu au bord de rien. Il était bien placé pour le savoir. Comme si elle ressentait son hésitation, en un instant elle fut sur ses jambes et déjà elle courait vers la grille. Vincent ne fit pas le moindre geste pour la retenir. Il n'aurait eu aucune chance.

20
Clothilde

Roland grimpa sur son vélo avec difficulté. Devant la clôture, le vieux Firmin, qui n'était pas en meilleure forme, essayait de l'encourager.

– Et bonne chance, hein !

Roland tenta de lui faire un signe de la main, mais cela mit à mal son fragile équilibre. La bicyclette tangua dangereusement vers le fossé, mais il parvint à reprendre son chemin. Derrière lui, Firmin, qui n'avait rien remarqué, rentrait à petits pas dans sa maison. Le nez au vent, Roland entendit la vitesse bourdonner à ses oreilles. Dans la longue pente qui le menait au cœur du village, il n'avait plus besoin de pédaler, simplement à se laisser porter. Il aurait presque pu fermer les yeux. Presque, seulement, comme le lui rappela la pharmacienne, qui klaxonna bruyamment afin d'échapper à une de ses nombreuses embardées. Déstabilisé, le cycliste rata le virage et fit encore quelques mètres avant de freiner brutalement et de chuter, hébété, sur le bas-côté. Au loin, la berline noire continuait sa route, sa conductrice n'avait rien remarqué. Roland se releva péniblement et tâta sa hanche endolorie. À part un bleu sur le coccyx et quelques égratignures sur les mains et les bras, il n'aurait rien à déplorer. Ce n'était pas la première fois qu'il tombait de vélo, ses os étaient solides. Cette petite mésaventure avait eu le mérite de le sortir de son hébétude, bien que l'alcool le conservait encore dans sa torpeur languissante. Sa roue était voilée, mais il trouverait sans nul doute une bonne âme pour la lui réparer en rentrant à Saint-Irénée. Il y serait dans quelques virages, même sans marcher vite. Roland frotta son pantalon pour en chasser la poussière. Avant de repartir, il avait envie d'assouvir un besoin naturel. Pas étonnant, après tout ce que le vieux Firmin lui avait servi ce matin ! C'était précisément une des raisons pour lesquelles l'ancien facteur s'était toujours refusé à accepter le fameux verre de l'amitié que lui proposaient en toute occasion les gens du village. Parce qu'en accepter un seul, c'était accepter tous les autres. Et depuis la mort de Rosine, c'est ce qu'il faisait assidûment, chaque jour, jusqu'à s'en rendre malade bien avant la moitié de la journée. Chancelant, il grimpa sur le talus pour s'enfoncer dans les sous-bois afin de se

soulager. L'air était frais, mais un timide soleil brillait à intervalles irréguliers. « Ça va s'ouvrir », lui avait dit Firmin quelques heures auparavant. Il le croyait : les vieux d'ici ne se trompaient presque jamais. Roland était sur le point de rejoindre la route quand son regard se perdit dans les fourrés. C'était là-bas, pas très loin. Il se figea, pensif, puis, mû par une impulsion incontrôlable, il laissa ses pas le guider sur le petit sentier de randonnée. Il n'y était pas revenu depuis ce jour-là. Pourtant, il aurait pu tout décrire, les yeux fermés. Le chemin s'enfonçait profondément dans les herbes hautes jusqu'à en devenir invisible. Puis, subitement, il arrivait sur une large clairière qu'il traversa sans un regard. Sur sa gauche, un nouveau sentier l'entraîna plus loin encore, vers l'immense saule pleureur qui surplombait la rivière. Les années ne l'avaient pas affaibli, au contraire. Ses branches plongeaient dans l'eau comme autant de bras prêts à l'encercler. Roland se réfugia sous sa coupe comme il l'avait fait ce soir-là. Transporté par l'étrange atmosphère du lieu, il sentit ce même sentiment l'envahir. Un mélange de peur et d'excitation qui remontait lentement le long de la gorge jusqu'à en gêner la respiration. Dans sa cage thoracique, son cœur semblait battre au ralenti, comme s'il attendait le bon moment pour s'emballer vraiment et exploser. La rivière était presque sèche. Le rachitique filet d'eau qui glissait entre les cailloux ne produisait pas le moindre son. Au loin, un roucoulement incertain troublait de temps à autre le silence entêtant. Roland ferma les yeux. Ses souvenirs affluaient en larges vagues, puissants jusqu'à la nausée. Ce soir-là, le bruit de la rivière était assourdissant. Il avait plu toute la journée, et c'était comme ça depuis presque deux semaines. La pluie qui dévalait les torrents venait se perdre ici, dans ce minuscule bras d'eau qui deux à trois fois par an devenait ruisseau. Il était tard. Aucun d'entre eux n'avait apporté de montre, mais ils avaient entendu sonner la cloche de l'église. Ils étaient introuvables. Ils avaient beau hurler leurs noms, rien d'autre ne leur répondait que le ruissellement ininterrompu de la cascade sur les cailloux. Ils les avaient cherchés longtemps, puis ils avaient dû se résigner à rentrer. Françoise, hystérique, n'arrêtait pas de crier. Zélie, égale à elle-même, avait lancé une de ses petites phrases assassines :

– De toute façon, Clothilde ferait n'importe quoi pour se faire remarquer !

Ils avaient couru partout, ils étaient montés à tous les arbres, avaient grimpé tous les talus. Mais leurs amis étaient introuvables. Jusqu'à ce qu'Antoine les rejoigne, l'air de rien, en jurant qu'il n'était pas avec Clothilde. Les regards de Roland et des deux filles s'étaient croisés. Puis l'histoire s'était tissée d'elle-même. Enchaînée. En

revenant, les trois enfants étaient prêts à recevoir leurs punitions, qu'il s'agisse, selon les foyers, d'une longue leçon de morale, de lignes d'écriture ou, pour certains, de quelques coups de ceinture vengeurs. Mais c'étaient les gendarmes qui les avaient accueillis. Il était bien plus tard que ce qu'ils avaient pu imaginer. Les parents, trop heureux de les revoir enfin, n'avaient même pas haussé le ton. Clothilde n'était pas là. Sa mère sanglotait en se tordant les mains, tandis que son père haranguait les gendarmes pour qu'ils se mettent au travail. La mère de Clothilde avait les mêmes cheveux blonds, qui tombaient jusqu'en bas du dos, avec ces grands yeux trop noirs pour leur teint clair. Même inquiète, elle était belle. La petite place du village était en pleine agitation. Des hommes voulaient organiser une battue, les femmes envisageaient d'alerter les journaux. Dans ce tumulte, Roland avait vu Zélie parler avec un gendarme, avant de s'engouffrer en courant avec Françoise dans le bistrot de ses parents. Les tenanciers étaient des gens rustres, qui ne s'intéressaient à la vie de Saint-Irénée que quand celle-ci consommait. Et payait comptant. Le monde aurait bien pu s'écrouler autour de lui, le père Chailloux n'aurait pas fermé le bistro. La mère, accoudée au bar, n'avait pas montré le moindre soulagement à la vue de la fillette. Elle l'avait reçue avec une taloche, puis était retournée essuyer ses verres avec toute la nonchalance qui la caractérisait. Roland avait assisté à la scène la peur au ventre, aveuglé par les gyrophares des véhicules de gendarmerie, autant que par les questions, pressantes, qu'on lui posait sans relâche. Sans y être préparé, il venait d'être nommé chef de la petite bande par les adultes qui l'entouraient. Alors il avait raconté leurs après-midi à la cabane, les parties de cache-cache, les barrages sur la rivière. Puis, comme ils en avaient convenu, il avait juré que Clothilde n'était pas avec eux. Il avait vu Françoise repartir avec ses parents, dans la nouvelle Citroën que son père ne manquait pas de sortir du garage, même pour faire uniquement quatre cents mètres. Madeleine avait agrippé son Antoine par l'épaule et l'avait poussé devant elle jusqu'à la maison. L'enfant, grimaçant, avait adressé un signe d'impuissance à son ami. Lui seul était resté là, au centre de cette épineuse question : où était passée Clothilde ?

Roland attrapa une des branches qui l'entouraient et la porta à son visage. Enfant, il s'amusait à en sucer le suc au goût aigre et végétal. Leurs parents prétendaient que c'était du poison. Avec Antoine, ils se défiaient d'en boire le plus possible, sans jamais défaillir. En secret, chacun d'eux recrachait dans sa manche, mais ça ne les empêchait pas, régulièrement, de se relancer ce *challenge*. Lorsque la sève explosa dans sa bouche, Roland eut un haut-le-cœur qui le porta au bord de la

nausée. Comment avait-il pu avaler une chose pareille ?

Un bruit derrière lui le tira de ses pensées. Une musaraigne, rapide, se frayait un chemin entre les herbes trop hautes. Prudente, elle faisait quelques mètres, puis arrêtait sa course, l'oreille aux aguets, en prévision des dangers du monde. Savait-elle qu'elle était dans un endroit dont on pouvait ne jamais revenir ? La question de l'inspecteur lui revint alors avec précision. Des mots employés sur un ton agacé. Il sentait même encore l'odeur âcre de son haleine, mélange tiédasse de cigarette et de café.

– Mais elle n'a pas pu disparaître ! Elle est où, putain ?

Soixante ans après, Roland n'avait toujours pas la réponse exacte à cette question.

21
Présumé coupable

– Tu devrais faire attention, quand même.

– Attention à quoi ?

Cela faisait presque quatre mois que Vincent rencontrait Reinette en secret tous les vendredis. Aucun d'eux n'avait jamais manqué à l'appel, et leurs retrouvailles étaient chaque fois les mêmes. Au début, Vincent n'avait pas osé en parler à son vieil ami, et avec le temps, il ne trouvait pas assez de mots pour le faire. Pourtant ce soir, enhardi par l'alcool, il avait évoqué la fillette. Michel avait été étonné. Il l'avait questionné sur leurs conversations et son allure générale. On dirait un amoureux jaloux, n'avait pu s'empêcher de penser Vincent. Puis, subitement, il avait lâché cette phrase sibylline qui avait glacé le sang du septuagénaire.

– Aux gens. Un type de ton âge avec une gamine…

Vincent ne put réprimer un mouvement de stupeur. Il regarda son ami avec circonspection :

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Michel fit signe de chasser le problème du plat de la main.

– Non, mais je ne te parle pas de toi…

– Michel, elle a dix ans !

– Mais je sais tout ça, je sais. Mais les gens s'imaginent… tu sais bien.

– Pourquoi est-ce qu'ils s'imagineraient quelque chose ?

Vincent s'était levé. Le regard planté dans celui de son voisin, il le défiait de dire enfin ce qu'il avait sur le cœur. Mais Michel, fuyant, tenta une nouvelle fois d'esquiver la question.

Il balbutia une réponse incohérente et fit quelques pas de côté, mais Vincent ne le laissa pas partir.

– Tu es au courant ?

Le vieil homme s'arrêta net, puis baissa les yeux vers le carrelage. Près de lui, on avait renversé un peu de chocolat chaud. La tache avait séché, formant une sommaire carte de l'Afrique. Michel se mit à la fixer obstinément. Doucement, Vincent ajouta :

– Depuis quand ?

Voyant qu'il n'était pas prêt à jeter l'éponge, Michel fit demi-tour et

retourna s'asseoir pesamment dans le fauteuil de cuir. Chaque dimanche, il s'installait sur celui de droite pour laisser à Vincent l'usufruit de son hideux canapé. Il soupira.

– Je n'en ai jamais cru un mot, tu sais. C'est ma sœur qui avait déterré ce vieux journal en te croisant. J'ai seulement jeté un œil à toute cette histoire, mais je te jure que…

Vincent se leva précipitamment.

– Depuis quand ?

– Quand j'ai emménagé. Quelle importance ?

– Ça fait deux ans que tu me prends pour un monstre, et tu ne m'en as jamais parlé ?

– Je n'y ai pas cru, je te dis.

Vincent soupira.

– Tu n'y as pas cru. Mais il n'y a pas de fumée sans feu, pas vrai ?

Michel haussa les épaules. Bien sûr qu'il s'était posé des questions, mais il les avait vite écartées. Vincent était un homme bon, il en était persuadé. De toute façon, les horreurs dont l'avaient accusé les journaux à l'époque avaient été démenties et Vincent avait été innocenté. Il n'avait pas besoin d'en savoir plus.

– Je n'ai jamais vu cette petite fille…

Michel s'agita.

– Tu n'as pas besoin de me raconter quoi que ce soit, Vincent, je te jure que…

– Je te crois. Mais j'ai envie de le faire.

Il se laissa choir dans le canapé, avant de prendre une profonde respiration. Les yeux rivés sur son ami, il débuta son récit d'une voix grave.

– J'étais un clochard.

– Vincent, ne dis pas ça. Je sais que tu as eu des années difficiles, mais…

Le septuagénaire fit un signe de la main pour le faire taire.

– J'étais un clochard, avec tout le sous-entendu négatif que cela implique. J'étais sale, je buvais trop. J'étais agressif, méchant, détestable. Je me haïssais. Je m'en voulais tellement à moi-même que j'en détestais les autres. Quand les flics sont venus me chercher, j'étais bourré…

Vincent marqua un temps d'arrêt. Comme s'il avait subitement sous les yeux ce Vincent-là, et qu'il le dégoûtait.

– Ils m'ont dit qu'une gosse avait disparu dans les parages, et que ses copines m'avaient vu rôder dans le coin.

Michel était suspendu à ses lèvres. Il savait que son ami avait eu des heures sombres dans sa jeunesse, mais il ne s'imaginait pas que

cela ait pu aller jusque-là.

Vincent soupira.

– Quand ils m'ont demandé si j'avais croisé cette gamine, j'ai été incapable de leur répondre. C'est pour ça qu'ils m'ont gardé.

Les yeux de Michel s'agrandirent.

– Tu veux dire que… Peut-être ?

– Non. J'ai passé trois ans à y réfléchir, jour et nuit. Je n'ai pas vu cette fille, j'en suis sûr.

– Mais si tu ne te souviens de rien…

Dans le regard de Michel, Vincent reconnut cette étincelle affolée. Celle qui disait que c'était peut-être lui. Il décida de l'éteindre.

– Le corps n'a jamais été retrouvé. Au-delà d'un vague témoignage, rien ne menait à moi. Il fallait faire taire l'opinion, j'étais la proie rêvée. Finalement, dans l'état où j'étais, les gendarmes ont dit que j'aurais été incapable de le dissimuler. Fin de l'histoire.

Un silence gênant s'installa dans la conversation. Vincent baissa les yeux, mais il devinait à quoi Michel était en train de réfléchir. Il pesait le pour et le contre, comme il l'avait fait lui-même tant de fois. Il fut pourtant surpris par la question que Michel lui posa :

– Et Rosine ? Elle était au courant ?

Sans ciller, il lui répondit du bout des lèvres.

– Bien sûr. Clothilde Dumas était une de ses meilleures amies.

Michel fronça les sourcils, mais ne livra pas le fond de sa pensée. Vincent ne lui posa aucune question. Il savait que dans ce genre de cas, le doute ne profitait jamais à l'accusé.

22
Chez Thérèse

– Tu es en retard.

Reinette avait prononcé cela sur un ton de reproche. Adossée à la tombe de Rosine, elle arborait une moue boudeuse et contrariée. Face à cette démonstration d'humeur enfantine, Vincent eut du mal à retenir un sourire.

– Désolé. Tu as déménagé ?

La fillette haussa les épaules.

– Bien sûr que non, les filles comme moi ne déménagent jamais.

Vincent s'amusa de la confusion.

– Non, je voulais dire que tu n'étais pas à ta place habituelle. D'habitude, tu es chez Thérèse.

Vincent savait qu'il était étrange de parler de « Chez Thérèse » ou « Chez Rosine », quand il ne s'agissait en réalité que de morceaux de pierre avec des os dessous. C'était pourtant leur façon à eux de se donner rendez-vous, ils se comprenaient.

– Pourquoi tu es en retard ?

Vincent se mordit les lèvres. Il avait bien failli ne pas être là. Sa conversation avec Michel l'avait ébranlé bien plus qu'il ne l'avait laissé entendre. Elle avait remué des souvenirs vieux de plus d'un demi-siècle. Des histoires enfouies qu'il avait tout fait pour oublier, et qu'il ne souhaitait surtout pas voir revivre. Le soir dans son lit, il avait retourné la situation dans tous les sens, et il en était venu à une seule et unique conclusion : la petite fille et lui devaient cesser de se côtoyer, pour leur bien à tous les deux. En montant dans la voiture, une heure auparavant, il avait échafaudé dans sa tête un discours impeccable. Il argumentait toutes les bonnes raisons : ne plus manquer l'école, se faire des amis de son âge, ne plus traîner dans les cimetières… Mais là, face à son regard interrogateur, plus aucun mot ne sortait de sa bouche.

– Il faut qu'on discute.

La moue de Reinette se tordit en rictus, comme si elle avait déjà deviné ce qu'il allait dire.

– Je vais venir un peu moins souvent, lâcha-t-il brutalement.

L'enfant ne réagit pas. Ses grands yeux posés sur lui espéraient une

suite. Il ne l'avait pas.

– En tout cas, pas tous les vendredis. Ni forcément les vendredis, d'ailleurs. Donc, ce n'est plus la peine que tu m'attendes… Je veux dire, tu dois aller à l'école aussi, je ne sais pas quand je serai là et tu ne peux pas m'attendre ici tous les jours, alors…

Les yeux noirs étaient maintenant remplis de tristesse. Sans un mot, elle se redressa et fit quelques pas en direction de sa tombe attitrée. Vincent, interloqué, tenta de l'arrêter.

– Ne le prends pas mal, c'est seulement…

Sans stopper son élan, elle leva les yeux sur lui. Il avait la sensation d'être un véritable salaud.

– Tu ne veux plus que l'on soit amis ?

Vincent ne sut pas lui répondre. Doucement, il libéra le passage et la regarda s'éloigner.

23

Antoine

Madeleine attendit que la porte se referme, puis elle alla à petits pas libérer ses affaires des placards où Noémie les avait rangées. À plusieurs reprises, elle avait tenté d'expliquer à la jeune auxiliaire de vie à quel point son organisation lui déplaisait, mais Noémie, consciencieuse, avait à cœur de laisser le salon dans l'état où elle aurait aimé le trouver. Sans prendre en considération que Madeleine et elles n'avaient pas vraiment les mêmes goûts. Après plusieurs discussions sans effet, Madeleine avait fini par renoncer. Elle se contentait désormais de la regarder nettoyer sans rien dire, puis se chargeait elle-même, après son départ, de redonner à sa maison ses couleurs d'origine. À son âge, on n'avait pas toujours le temps d'aller farfouiller dans les placards. Pour Madeleine, tout devait être à portée, au cas où. Elle était en train d'étaler différentes publicités sur la table de la salle à manger quand le téléphone résonna bruyamment dans la pièce. À la hâte, elle s'avança vers le canapé, puis se souvint que Noémie l'avait replacé sur son socle. La jeune femme lui avait comme à son habitude fait remarquer qu'un combiné déchargé ne servait à rien, mais Madeleine n'en avait cure.

– Ne faites pas l'enfant, Madeleine, vous pourriez avoir un besoin vital de ce téléphone. Comment ferez-vous s'il n'y a plus de batterie ?

– Et comment est-ce que je ferai si je n'ai pas le temps d'aller jusqu'au guéridon ? avait alors rétorqué Madeleine.

Noémie avait vu là l'occasion de lui vanter une nouvelle fois les mérites des colliers de survie. Un seul bouton autour de son cou, et elle était immédiatement mise en relation avec le service de secours le plus proche. Madeleine l'avait rabrouée sans ménagement :

– Je n'en veux pas de votre collier ! Je ne suis pas un chien.

Noémie avait battu en retraite, non sans ajouter :

– N'empêche, s'il vous arrive quelque chose…

– Personne ne me regrettera, avait terminé Madeleine.

Noémie, gênée, était allée chercher l'aspirateur, et leur conversation s'était éteinte dans le ronronnement de l'appareil.

Madeleine n'était qu'à quelques centimètres du combiné quand la sonnerie s'était brutalement arrêtée. De rage, elle s'en était saisi et

l'avait lancé sans ménagement sur le fauteuil, où il avait rebondi mollement. C'était un mouvement d'humeur bien inutile : elle n'attendait pas d'autres appels que ceux de commerciaux en goguette, mais ces brefs échanges étaient parfois les seuls de sa journée. Roland lui manquait. Depuis l'accident d'Antoine, il avait pris une place importante dans la vie de Madeleine. Estampillé meilleur ami de son fils décédé, c'était un peu d'Antoine qui continuait à vivre à travers lui. C'est du moins ce dont Madeleine essayait de se persuader. Alors qu'elle frôlait le vieux buffet, son regard se posa sur le grand cadre où elle avait sélectionné soigneusement les plus belles photos de son fils. Elle l'avait terminé quelques jours avant sa mort et n'y avait pas touché depuis. On y découvrait un bébé joufflu et chevelu. Assis sur le perron de la maison, il manipulait une balle en mousse avec perplexité. Son regard bleu, fixé sur le plastique orange, était déjà ailleurs. Sur la seconde, on le voyait enfant, dans une salle de classe. Il venait d'avoir sept ans, mais il n'en faisait pas plus de cinq. Sa peau claire et ses articulations frêles le rendaient chétif. Sur le cliché, il posait devant une grande carte de France aux couleurs fanées. Son teint semblait tout aussi pâle et bleuté, semblable à celui d'une personne âgée. Sur la photo suivante, on le reconnaissait à peine. L'enfant maladif avait laissé place à un adolescent fin, mais solide. Souriant au photographe dans une attitude de défi, son apparente fragilité avait disparu, remplacée par l'insolence de la jeunesse. Il venait d'avoir dix- neuf ans et dévorait l'existence bien plus qu'il ne la croquait. Noceur, bagarreur, colérique… Les villageois n'avaient plus assez de mots pour décrire ce gamin belliqueux qui terrorisaient leurs fils et faisaient pleurer leurs filles. Même Madeleine ne savait plus comment le prendre. Antoine avait pourtant été un enfant facile. Toujours dans les jupes de sa mère, il était bon élève à l'école, travailleur à la maison. Il faisait la fierté de Madeleine, et elle ne se lassait pas de vanter ses mérites à qui voulait l'entendre. Les autres lui répondaient par un sourire poli, puis on changeait vivement de sujet. Antoine n'avait jamais été populaire. Ses camarades n'éprouvaient pas de sympathie pour lui et les adultes le trouvaient fuyant. Enfant, il était chahuté. Adolescent, il avait été craint. À aucun moment, la société n'avait été capable de lui offrir une véritable place. En soupirant, elle caressa doucement la dernière photo. À dix-neuf ans, Antoine était le portrait craché de son père au même âge. C'est aussi ça que personne ne lui pardonnait, Madeleine la première. À l'aube de la vingtaine, Antoine avait deviné que ce père inconnu ne l'était pas vraiment. Dans chaque regard, derrière chaque porte, il savait que son secret n'était pas celui des autres. Alors il avait voulu comprendre. Il

avait tempêté, menacé, hurlé. Mais Madeleine n'avait rien dit. Le village était comme elle, mutique. Cela l'avait rendu fou. La première fois qu'il l'avait frappé, elle n'avait pas réagi. Elle avait fixé la main levée au-dessus de sa tête, persuadée qu'il n'oserait pas l'abattre. Cette demi-seconde était gravée dans son esprit à jamais, bien plus que la gifle qui l'avait suivie. Des autres, elle se souvenait à peine. Car peu à peu, la chose était devenue régulière. Pour un café trop tiède, une chemise mal repassée. Antoine ne parlait plus de son père ou de son identité, mais ses poings le faisaient à sa place. Le samedi soir était le pire jour de sa semaine. Antoine rentrait dans sa chambre en pleine nuit, et la sortait du lit par les cheveux. Il sentait le vin et les femmes. Complètement désinhibé, ces soirs-là, il tapait encore plus fort. Madeleine, recroquevillée sur le lino, tentait de protéger son visage, pour que personne ne l'apprenne. En attendant que sa colère s'éteigne, elle pensait à la Méditerranée, ce jour de septembre 1946. Le père d'Antoine l'avait emmenée dans un restaurant de fruits de mer et elle avait détesté les huîtres. Ce qui avait suivi avait été bien pire. En matière d'horreur, les coups qui pleuvaient sur ses tempes tous les samedis soirs ne sauraient jamais rivaliser avec ce sombre après-midi d'automne. Elle effleura le cadre comme si le verre froid, à son contact, pouvait revenir à la vie. Lentement, elle le retourna, ôta le cache protecteur, puis enleva le dernier portrait. Ce soir-là, elle s'était endormie devant la télévision. Le téléphone l'avait réveillée en sursaut et elle avait mis un moment à réaliser que le bruit ne provenait pas de l'écran. Hagarde, elle s'était levée en direction du guéridon, non sans jeter un rapide coup d'œil sur l'horloge du salon : 2 h 48 du matin. Avant même de décrocher, elle avait compris. D'un geste rageur, Madeleine écrasa la photo dans sa main, puis reposa le cadre à sa place. Antoine, souriant, ne dépassait désormais plus neuf ans dans ses souvenirs. Car ce qui la rongeait depuis tant d'années n'était pas la mort de son fils unique, mais bien l'immense soulagement qu'elle avait éprouvé en l'apprenant.

24
Rien d'extraordinaire

Zélie pouffa bruyamment. Son rire gras emplissait le café de ses éclats, et il semblait à Françoise qu'il résonnait jusque dans les moindres recoins de sa tête. Elle la regardait s'amuser avec les clients comme si de rien n'était depuis plus de soixante ans. Pourtant, depuis la mort de Rosine, elle avait de plus en plus de mal à le supporter. Françoise repoussa son verre vers le comptoir et Zélie réapparut immédiatement devant elle pour le remplir à nouveau. Ce numéro- là était bien rodé.

– Tu fais la gueule ? s'enquit Zélie tout en servant une nouvelle fois Françoise, qui venait de boire son gin en un seul geste sec.

– Non, c'est juste que je ne…

Françoise marmonna quelques mots que Zélie ne parvint pas à déchiffrer.

– Pardon ?

– Je n'y arrive pas ! finit par résumer Françoise en haussant le ton.

Quelques clients tournèrent la tête vers elles, mais Zélie, d'un revers de main, leur indiqua que tout allait bien.

– Calme-toi, Françoise, murmura-t-elle en se penchant vers son amie.

– Je suis calme !

Zélie leva un œil vers le petit groupe d'habitués assis un peu plus loin. Absorbés par leur partie de cartes, ils avaient repris le jeu, sereins, et ne semblaient plus faire attention à elles. Elle chuchota :

– Ce n'est pas l'endroit pour discuter de ça, Françoise.

– Quand ce n'est pas le moment, c'est l'endroit. De toute façon, on n'en parlera plus jamais, hein ? C'est bien ce qu'on s'était promis ?

Cul sec, elle termina son sixième verre et le poussa vers Zélie, qui fit non de la tête.

– Je crois que tu as assez bu. Tu devrais rentrer, on t'attend.

– Richard est en séminaire.

Zélie leva un sourcil, mais ne fit aucun commentaire. Depuis plusieurs mois, le mari de Françoise enchaînait les réunions et les colloques à un rythme effréné. Un peu trop pour un simple maire de campagne, sans doute. Sans mot dire, elle lui servit sa consommation.

– Mais c'est le dernier, OK ?

Françoise approuva d'un mouvement de tête, puis elle fit signe à son amie de se rapprocher.

– Comment tu fais, toi ?

Zélie haussa les épaules.

– Rien n'a changé.

Françoise écarquilla les yeux.

– Tu trouves ? Vincent est là toutes les semaines, il rôde dans le village, il va forcément…

Zélie la coupa d'un ton méprisant :

– Il discute avec sa femme morte. Personne ne lui adresse la parole. Et quand bien même ? Qui se soucie de ce qu'il a à dire ?

Zélie planta froidement son regard dans celui de Françoise.

– Un peu comme toi, quoi…

Françoise se recroquevilla sur elle-même. Il était temps de rentrer chez elle. D'un geste peu assuré, elle descendit du tabouret et entreprit de remettre son gilet avec peine. Après plusieurs essais infructueux, elle finit par le nouer sommairement autour de son cou en grognant. Elle s'apprêtait à quitter le café quand elle croisa la jolie rousse qui avait fait rouvrir l'école.

– Madame la maire ?

– C'est pas moi le maire, grommela Françoise d'une voix à peine audible, c'est mon mari…

– Encore heureux ! ne put s'empêcher de siffler Sophie entre ses dents en la regardant passer.

Mais Françoise ne l'entendit pas. Concentrée sur la poignée, elle pesait de tout son poids sur la porte vitrée où s'étalait pourtant un panneau « TIREZ » en lettres capitales. Elle répéta son manège une deuxième fois avant qu'un homme ne lui vienne en aide.

– Elle va pouvoir rentrer chez elle ? demanda Sophie, ébahie, à Zélie.

Celle-ci leva à peine les yeux de la caisse.

– Françoise ? Les yeux fermés !

Interdite, l'enseignante la regarda avancer, presque à tâtons, dans la petite rue qui la mènerait jusqu'à son logis. Puis, elle se posta près du bar et attendit que Zélie termine son encaissement. Même si elle ne lui parlait pas, elle sentait que la patronne l'observait du coin de l'œil. À la table à côté, les quatre joueurs de cartes en faisaient autant. Sa présence était inhabituelle, et les bistrots de village étaient pétris d'habitudes. Après avoir minutieusement recompté sa monnaie, Zélie donna un grand coup dans le tiroir-caisse, qui se referma en tintant.

– Qu'est-ce que je vous sers ?

Sophie secoua la tête.

– Non, je ne viens pas boire. Je viens pour l'école.

– Pour une dégustation ? s'amusa Zélie. Sophie sourit.

– Non. En fait, je souhaite mener un projet généalogique avec les enfants et…

– Je n'ai pas d'enfant.

– Je sais. C'est une demande un peu particulière. Voilà, nous avons essayé de retracer l'histoire du village au cours du siècle dernier. Et en fouillant dans les archives de la mairie, j'ai remarqué qu'il y avait trois grandes familles ici, qui n'avaient pratiquement jamais quitté le pays. Celle de madame Vautrin, dont les aïeux remontent au dix-septième siècle, celle de monsieur Viala, qui est malheureusement décédé il y a deux mois, et la vôtre. Je ne sais pas si vous le saviez ?

– Pas du tout.

– Votre famille habite le village depuis 1456. Enfin, ce sont les derniers ascendants que l'on a pu découvrir. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y en avait pas avant ! C'est étonnant, non ?

– Pas vraiment. J'imagine qu'on a toujours eu une affaire dans le coin, alors…

– Oui, vous imaginez bien, nous trouvons des traces de votre café, qui était auparavant une auberge, jusqu'en 1768 !

– Vous en savez des choses…

Sophie rougit.

– Tout cela est dans les archives communales, je n'invente rien.

Les yeux plissés, Zélie observa la jeune femme. Elle avait à peu près trente-cinq ans, de petite taille et d'aspect athlétique. Ses cheveux roux, légèrement ondulés, lui donnaient un air angélique, accentué par des yeux d'un bleu très pâle. Gênée par son regard inquisiteur, Sophie ne savait comment relancer la conversation.

– Je ne vois toujours pas ce que je peux faire pour vous, finit par dire Zélie.

– J'y viens. Mon idée est d'illustrer le travail des enfants, par des images ou des objets liés à la commune et à ses habitants. Comme de vieux disques, des photographies…

Elle haussa les épaules.

– Ils sont encore petits, ils ont besoin de voir des choses concrètes, et j'aimerais aussi, pourquoi pas, organiser une exposition de nos travaux dans l'école à la fin de l'année.

Zélie ne répondit pas. Sophie, perturbée, ne savait pas comment interpréter ce silence.

Elle continua :

– Bien sûr, il s'agirait d'un simple prêt. Nous prendrions grand soin

de tout ce que vous pourriez nous confier et nous vous le rendrions dès que l'exposition serait terminée. Vous pouvez même nous fournir des copies, si cela vous rassure.

Là encore, Zélie ne répondit pas.

– Vous voyez ce que je veux dire ?

Comme si elle sortait enfin de sa torpeur, la patronne hocha la tête d'un air absent.

– Je vais voir ce que j'ai.

Sophie sourit, soulagée.

– Merci infiniment. Il n'y a pas besoin de remonter très loin, vous savez. De l'époque de vos parents, déjà ce serait…

– Non.

– Non ?

Zélie eut un geste agacé, qui fit vaciller une bouteille de gin abandonnée sur le comptoir.

Elle la rétablit de justesse avant de s'expliquer :

– Je voulais dire, je n'ai pas de souvenirs de mes parents, tout a disparu.

– Même une simple photo ferait l'affaire…

Le visage de Zélie se ferma.

– Je n'en ai plus.

– Ce doit être triste, murmura la jeune enseignante.

– Les aléas de la vie, rien d'extraordinaire, conclut brièvement Zélie en haussant les épaules. Je regarderai pour le reste. Vous êtes sûre de ne vouloir rien boire ?

Sophie, gênée, comprit que la patronne l'incitait à consommer. Se sentant redevable, elle commanda un diabolo menthe que Zélie s'empressa d'aller préparer à l'autre coin du bar. Zélie était la première à accepter de participer au projet. Les descendants du vieux Viala habitaient loin du village et lui avaient clairement dit ne pas avoir de temps à lui consacrer. Quant à Madeleine Vautrin, lorsqu'elle avait évoqué, brièvement, la possibilité de fouiller dans ses souvenirs, elle s'était immédiatement fermée. Sophie comprenait ses réticences, on racontait ici qu'elle avait perdu son fils dans un accident de voiture alors que le pauvre enfant n'avait pas encore vingt ans.

Zélie lui apporta sa consommation et retourna discuter avec les joueurs de belote. Seule au bar comme un pilier de comptoir féru de menthe à l'eau, Sophie se sentait un peu ridicule. Rapidement, elle but la moitié du verre et prit congé. Zélie la salua d'un bref mouvement de tête, mais elle perçut son regard qui l'accompagnait tandis qu'elle remontait le trottoir. Cette femme n'avait rien d'ordinaire.

25
Vendredi

Michel remontait la petite allée de graviers en lui faisant un signe de la main. Vincent, de sa fenêtre, lui rendit la pareille. Les deux hommes venaient de passer un agréable moment à converser de tout et de rien devant le téléviseur, mais Vincent était satisfait de le voir enfin s'éclipser. Depuis qu'il avait espacé ses rendez-vous avec Rosine, son ami se faisait fort de lui rendre visite chaque vendredi, sans doute pour lui changer les idées. Même s'il n'osait pas le lui dire, parfois cette présence crispait Vincent plus qu'elle ne l'apaisait. Quel que soit le sujet de leurs discussions, Vincent ne pouvait s'empêcher d'observer la pendule au-dessus de leur tête. L'heure à laquelle il aurait quitté la maison en emportant son sac et son journal. Celle où il serait arrivé à Saint-Irénée et aurait traversé le village inerte. Et celle, enfin, où il aurait rejoint Reinette sur la tombe de son aïeule. La petite fille lui manquait. Dans chaque geste du quotidien, il imaginait le sien. Était-elle en classe, en train de manger, de se coucher ? Son absence l'obsédait. Jusqu'à lui faire oublier celle de Rosine.

Cela faisait trois semaines que Vincent ne s'était pas rendu à Saint-Irénée. Il avait même pris soin de prévenir la jeune fleuriste. Compréhensive, elle avait hoché la tête en silence, comme si cela était inévitable que les souvenirs s'estompent. Il aurait aimé lui expliquer le pourquoi du comment, mais il y avait trop à dire. À la place, il avait répondu à son sourire par une grimace fataliste, comme si elle avait raison et qu'elle avait bien deviné, depuis toujours, qu'il finirait par abandonner son seul et unique amour. Le pire, c'est qu'elle n'avait pas tort. L'image de Rosine se brouillait de plus en plus dans son esprit au profit de celle de la fillette et de ses habits sales. La voix de la vieille femme résonnait régulièrement dans ses pensées « Je vois que vous continuez à semer des cadavres derrière vous ». Qu'est-ce qui n'allait pas chez lui ? Comment pouvait-il se sentir mieux auprès d'une gamine dans un cimetière qu'assis confortablement dans un bon canapé de cuir, face à son meilleur ami ?

Si sa décision d'espacer les visites lui avait été dictée par la raison, il en gardait tout de même une certaine rancune à l'égard de Michel. Sans ses mises en garde, il serait encore là-bas. Aussi, de temps à

autre, se laissait-il aller à quelques mouvements d'humeur en sa présence. Pourtant son ami ne s'en offusquait pas et continuait à venir régulièrement. De façon presque irritante, parfois. D'un pas las, Vincent regagna son fauteuil et posa les yeux sur le petit téléviseur qui n'avait cessé de fonctionner toute la journée. Il s'en approcha pour l'éteindre : il n'avait aucune envie de le regarder. Puis il se souvint que ces nouveaux appareils ne se commandaient plus qu'à distance et il revint, agacé, vers la table basse pour attraper la télécommande. C'était l'heure du journal, et l'image qui était diffusée le figea. Une adolescente en t-shirt gris racontait sa passion pour le football et sa volonté de faire partie de l'équipe de France féminine. Sa voix, aiguë, était en train de lister les raisons qui l'avaient poussée à choisir ce sport et les embûches, tout aussi nombreuses, qu'elle avait dû combattre pour y parvenir. Mais Vincent ne l'écoutait pas. Le visage souriant avait une particularité étrange : entre chaque phrase, la jeune fille ramenait devant son oreille une mèche de cheveux blonds avec insistance. Si l'on y regardait à deux fois, elle faisait ce même geste répétitif pour cacher une minuscule tache de naissance. Elle avait la forme d'une goutte d'eau. Couleur chocolat, elle dévorait son cou sur quelques centimètres, à la conquête de son lobe gauche, pour se terminer en une flèche avortée. Vincent, frissonnant, l'observa encore quelques minutes avant de fermer le téléviseur. Clothilde avait une tache similaire, presque au même endroit. Il l'avait vue sur les photos.

La sonnerie de la porte emporta sa stupéfaction. En tournant la tête vers l'extérieur, il aperçut le crâne dégarni de Michel qui lui faisait de grands signes amicaux. Cette fois, c'en était trop ! D'un pas rageur, il se dirigea vers l'entrée et lui ouvrit.

– Qu'est-ce qu'il y a, encore ? rugit-il face à son ami, déconfit.

– C'était seulement pour te dire que…

Vincent ne le laissa pas terminer.

– Tu étais là il y a cinq minutes, tu aurais peut-être pu me le dire avant, non ?

Sur le seuil, Michel, interdit, ne savait comment réagir.

– Alors, vas-y, parle !

– J'ai fait demi-tour parce que je n'ai pas trouvé les mots tout à l'heure…

– Et ils t'ont été révélés spontanément entre le portail et la rue ?

Vincent voyait qu'il était odieux, mais c'était plus fort que lui. La colère et la frustration accumulées depuis des semaines refaisaient surface, et il ne parvenait pas à les juguler. Sur le visage de Michel, la stupeur avait fait place à la résignation.

– Tu devrais y retourner. Quels que soient les liens bizarres qui

t'unissent à cette gamine. Elle te manque, c'est clair.

Après lui avoir jeté ça à la figure comme une évidence, Michel s'éloigna, le dos voûté, dans l'allée de cailloux blancs. D'un geste sec, Vincent referma la porte derrière lui.

Michel avait mille fois raison.

26
Le chaos

– Monsieur Rougiero !

Roland se retourna vers la voix qui l'apostrophait sans en saisir tout à fait la provenance. Il tourna la tête à droite et à gauche lorsque subitement une tornade rousse jaillit de derrière les fourrés.

– Monsieur Rougiero !

Essoufflée, Sophie peinait à retrouver sa respiration. Roland lui fit signe de prendre son temps.

– Pardon, parvint-elle enfin à articuler. Je ne vous ai pas fait peur ?

Le vieux facteur sourit :

– Quand vous avez passé votre vie à échapper à des molosses, être poursuivi par une femme charmante, ça n'a rien d'effrayant.

Sophie rougit.

– Merci. Je voulais vous parler quelques minutes, je ne vous embête pas ?

– Pas vraiment. Je ne suis pas débordé.

Roland fit un geste pour désigner le tas de feuilles mortes qui s'amoncelaient à ses pieds. Après des mois de cohabitation et de nombreuses glissades en vélo, il avait entrepris de dégager enfin l'allée de ses encombrantes occupantes. Sophie suivit sa main et son regard s'arrêta sur un objet qu'elle ramassa du bout des doigts.

– Désolée, nous faisons un herbier avec les élèves et celle-ci est tellement rouge ! Je me permets !

Roland sourit. La nouvelle maîtresse, comme l'appelaient les gens du village depuis son arrivée, avait les cheveux couleur d'automne et était aussi jolie que dévouée. Les enfants de Saint-Irénée avaient beaucoup de chance de l'avoir. Disponible et volontaire, elle ne manquait jamais une occasion de divertir ses petits écoliers, de façon toujours éducative ou pédagogique. Roland se souvint des institutrices d'antan, quand il était lui-même élève à la communale. À l'époque, pas question de partir à la découverte de la nature, ou de créer des œuvres d'art. Les leçons n'étaient qu'arithmétiques, dictées et cours à recopier, encore et encore. Si j'étais né soixante ans plus tard, peut-être aurais-je poursuivi des études, s'amusa Roland en laissant courir son regard sur les joues diaphanes de la jeune femme. Elle ne sembla

pas s'en offusquer.

– Oui, je voulais vous voir parce que j'ai un projet pour l'école.

Depuis qu'elle était arrivée, c'était son fer de lance. Des projets, des expositions, des concerts : tout était bon pour faire renaître le village et réconcilier anciennes et nouvelles générations. Roland se demanda ce qu'elle avait encore inventé cette fois-ci.

– Nous sommes en train de retracer l'histoire de Saint-Irénée.

Roland hocha la tête. C'était une bonne idée que les petiots sachent d'où ils viennent. Même si maintenant, la plupart des habitants du bourg n'étaient plus des gars du coin. Ils s'étaient mariés ailleurs, étaient partis, revenus, avaient divorcé… Il ne devait plus y avoir beaucoup de vrais Saint-Irénéens aujourd'hui.

– Avec les élèves, nous allons régulièrement à la mairie, pour consulter les registres généalogiques.

Roland s'amusa : voilà qui devait sacrément faire suer le mari de Françoise ! Lui qui depuis quelque temps courait la gueuse aux quatre coins du pays devait être particulièrement ravi de devoir assurer ses permanences qu'il n'avait pas honorées depuis au moins trois ans. Surtout pour y accueillir une vingtaine d'enfants surexcités. Roland se figura la scène, et son sourire s'élargit.

– Nous avons déjà beaucoup d'informations sur les plus vieilles familles, et madame Chailloux a dit qu'elle nous prêterait probablement quelques objets afin d'organiser une exposition temporaire à la fin de l'année.

Zélie allait les aider, bien sûr. Tout ce qui pourrait lui amener un peu de clientèle ou de monnaie n'était pas à négliger. Elle avait le commerce dans le sang. À supposer que ce soit bien du sang qui coule dans ses veines et non pas de la bile. Roland grimaça. Sophie continuait à détailler les différentes recherches qu'elle avait effectuées en parallèle dans les registres paroissiaux et les cimetières alentour, mais il ne l'écoutait que d'une oreille. Le visage de Zélie, menaçant, venait de s'imposer à ses yeux et lui glaçait le cœur.

– Quant à madame Vautrin…

– Madeleine ? C'est vrai que c'est sans doute une des personnes les plus âgées du village, elle aura des tonnes de choses à vous raconter.

– Elle aurait pu oui, mais comme je vous le disais, elle ne souhaite pas nous aider, répondit Sophie en haussant les épaules.

Roland s'en étonna :

– Elle qui peste sans cesse parce que personne ne l'écoute !

– Je pense que c'est par rapport à son fils, ça remue le passé.

Roland se raidit.

– Probablement.

– Puis, entre nous, je crois qu'elle perd un peu la tête. Quand je lui ai parlé de cette disparition, elle m'a presque mise dehors !

– La disparition ?

– Oui, vous savez, cette fille, dans les années soixante !

Le ciel de Roland s'embruma. Déstabilisé, il fit un pas de côté.

– Monsieur Rougiero, ça va ?

– Oui, pardon.

– Asseyez-vous. Venez, il y a un banc là-bas.

Sans protester, Roland se laissa guider par la jolie institutrice jusqu'au vieux banc de bois qui trônait au centre de la place. Devant ses traits tirés et son air perdu, Sophie commençait à craindre un malaise.

– Vous voulez que j'appelle quelqu'un ?

Roland fit non de la tête et se força à prendre une longue respiration.

– Voilà, c'est ça, respirez bien fort !

Dans la voix de la jeune femme, Roland sentait poindre la panique. Péniblement, il parvint à articuler quelques mots pour la rassurer.

– Je vais bien, ne vous inquiétez pas, juste un peu de fatigue.

L'entendre s'exprimer sembla la rasséréner.

– Vous m'avez fait peur !

Doucement, le ciel de Roland redevint clair, l'angoisse qui avait obstrué son œsophage se dissipant peu à peu.

– Je suis désolé. Vous me parliez de quoi, déjà ?

– Oh, je ne sais plus, de mes recherches, mais on peut en discuter un autre jour, ça n'a aucune espèce d'importance.

Roland déglutit.

– Si, si, ça m'intéresse.

– Ah ? Eh bien, je disais que nous avions plusieurs grandes familles, notamment celle de la dame qui tient le café, ses aïeux sont aubergistes depuis des générations, c'est quand même extraordinaire, non ?

– Oui.

– Vous la connaissiez, vous, cette Clothilde Dumas ?

La question, posée à brûle-pourpoint, le fit tressaillir.

– Oui. Enfin, on était ensemble à l'école, oui.

– C'est vrai que c'est le veuf qui l'a tuée, elle aussi ?

La boule d'angoisse revint se loger au fond de la gorge de Roland.

– Elle aussi ?

Sophie se renfrogna.

– Ce sale type a tué mon chat.

Roland, secoué, avait du mal à répondre.

– Il a été lavé de tout soupçon, finit-il par articuler.

– Ça ne veut pas dire qu'il était innocent.

– Si.

– Si ?

Les yeux dans le vague, Roland s'entendit dire :

– Si, je crois vraiment qu'il n'avait rien à voir là-dedans.

– Et c'était qui, d'après vous ?

Le cœur de Roland s'emporta, et lui avec.

– Mais je n'en ai aucune idée ! Et d'abord, qui peut affirmer qu'elle est morte ? On n'en sait absolument rien !

Sophie, étonnée, tenta de se justifier :

– On a retrouvé ses vêtements déchirés dans les bois, et plus personne n'a entendu parler d'elle depuis presque soixante ans ! C'était une gamine de treize ans, que pensez-vous qui lui soit arrivé ?

Sophie eut une grimace de dégoût. Roland, lui, souhaitait mettre fin à la conversation au plus vite. L'homme se leva prudemment, puis, satisfait que ses jambes ne tremblent plus, il fit quelques pas de côté en direction de son vélo.

– Je vais devoir vous laisser, mademoiselle.

– Ça va, vous êtes sûr ?

– Oui, merci.

Rien n'allait au contraire. Le visage de Clothilde s'imposait à lui, comme il le faisait chaque nuit depuis un demi-siècle. Il pouvait en distinguer chaque détail : les cheveux blonds vénitiens aux boucles en désordre, les yeux un peu trop grands et ces étranges sourcils, clairs et écartés, qui lui donnait sans cesse un air étonné. Même la minuscule tache de café qu'elle avait au creux du cou, il aurait pu, encore aujourd'hui, la décrire avec précision, tout comme il l'avait fait des années plus tôt aux gendarmes et aux policiers qui n'avaient eu de cesse de l'interroger. Il n'avait rien oublié de Clothilde, ni du chaos qui avait succédé à sa mort, et il n'avait aucune envie de voir le village y plonger à nouveau.

Il s'apprêtait à quitter la place quand la voix de Sophie s'éleva derrière lui :

– Et au fait, les autres, on a su ce qu'elles étaient devenues ?

Il ne se retourna pas.

– Les autres ?

– Oui, je n'ai plus les noms en tête, mais dans le coin, c'est une véritable hécatombe !

Sans mot dire, Roland haussa les épaules pour signifier qu'il n'en savait rien. Puis, peu à peu, le sourire de Clothilde fit place à celui d'Antoine.

– Des accidents, sans doute, s'entendit-il répondre en enfourchant son vélo.

Sophie, déconcertée, le regarda s'éloigner dans la descente, puis elle se dirigea vers l'hôtel de ville. Le maire, absent, lui avait confié les clefs des archives pour la soirée, et elle comptait bien mettre ce temps-là à profit pour en découvrir plus sur les habitants de Saint-Irénée.

27
Choc

Vincent plissait les yeux, comme pour percer les rayons du soleil, bas, qui agressaient sa rétine. Fatigué, il laissa échapper un bâillement sonore que Rosine n'aurait guère apprécié. Il n'avait pas dormi de la nuit. Les mots de son ami avaient tourné dans sa tête dès son départ, et ils y résonnaient encore au matin. Michel avait raison, Reinette lui manquait. Or ce n'était pas ce qui dérangeait le vieil homme, mais bien les liens bizarres, comme les avait décrits Michel, qu'il entretenait avec elle. Qui était cette fillette pour lui ? Un ersatz de sa propre descendance ? Celle qui remplaçait, non pas amoureusement, mais affectivement, sa tendre Rosine ? Vincent ne parvenait pas à répondre à ces questions. De Reinette, il ne connaissait rien d'autre que ce qu'elle avait bien voulu lui raconter : elle habitait avec ses parents et son frère dans une des vieilles maisons du village. Elle allait à l'école, avait des copines, et adorait le goût du cassis, décliné sous toutes les manières. C'était un peu court comme biographie, mais qu'y avait-il à savoir d'une enfant de cet âge ? Elle avait si peu vécu, quels souvenirs avait-elle, puisque tout était encore à écrire ? Vincent tenta d'éteindre un nouveau bâillement en resserrant ses mâchoires, et la voiture fit une légère embardée sur le côté. Il était épuisé et avait de plus en plus de mal à garder les yeux ouverts. Heureusement, il était seul sur la route. Impatient, il avait tout de même attendu le lever du jour pour se rendre à Saint-Irénée. Mû par une impulsion irraisonnée, il avait eu envie de voir Rosine et peut-être Reinette. Il n'apporterait pas de fleurs. Il avait roulé vite, sans doute bien plus que ce qui était autorisé. Le soleil le gênait et il avait hâte d'être à destination. Lorsqu'il arriva à la longue côte qui menait au village, il regarda si une voiture venait en sens inverse, mais la lumière qui se réverbérait sur les pierres blanches ne lui donnait aucune visibilité. Il avança malgré tout, et quand la voiture eut enfin négocié le virage pour se lancer à l'assaut de la montée, il soupira de soulagement et haussa légèrement le son de l'autoradio. Au fur et à mesure que la petite automobile gravissait la pente, il se sentait de plus en plus guilleret. La voix de Garfunkel entonna les premières paroles de *A Hazy Shade of Winter*, et il se joignit à lui avec entrain. Il n'était qu'à quelques

mètres du village lorsque le bruit, sourd, envahit l'habitacle. Son pied appuya rageusement sur la pédale de frein, provoquant une violente secousse. Pourtant, de ce vacarme, il ne retiendrait plus tard qu'un seul son : celui d'un corps, inerte, qui s'écrase sur le sol. Hébété, il mit quelques secondes à comprendre ce qui s'était passé, puis il sortit du véhicule. Le soleil, éblouissant, ne lui laissait pas de répit, et il lui fallut encore quelques secondes pour distinguer ce qui se trouvait devant lui. La personne avait la tête contre le bitume et la roue d'une bicyclette défoncée gisait à plusieurs mètres d'eux. Le cœur de Vincent battait à tout rompre : il venait de tuer quelqu'un. Au pas de course, il se rapprocha du corps. Le visage enseveli dans les bras, il ne bougeait pas. Vincent appela doucement :

– Hé, Hé !

Il n'osait pas le toucher. Il avait vu assez de téléfilms pour savoir qu'on ne devait jamais déplacer un homme blessé, sous peine de lui briser la colonne vertébrale ou de le paralyser à vie. Mais s'agissait-il d'un blessé ? Il se mit à demander, un peu plus fort :

– Monsieur ? Monsieur, vous m'entendez ?

Le corps eut un mouvement imperceptible de l'épaule. Subite-ment, l'air sembla affluer à nouveau dans les narines de Vincent, qui s'époumona de plus belle :

– Monsieur, vous m'entendez ?

Un faible grognement répondit à sa question : l'homme était vivant !

En courant, Vincent se précipita vers sa voiture pour aller y chercher son téléphone portable. Lorsqu'il se mettait au volant, il avait pour habitude de le ranger dans la boîte à gants, pour ne pas être tenté de prendre un appel pendant la route. Mais à peine avait-il rejoint le véhicule qu'il se souvint de ne pas l'avoir avec lui. Dans son impatience à partir pour Saint-Irénée, il était sorti de la maison sans veste ni sacoche, avec seulement son trousseau de clefs à la main.

– Putain ! jura-t-il en claquant violemment la porte.

Son regard évitait le blessé. L'homme venait de se redresser. Un filet de sang ruisselait le long de sa bouche jusqu'à son menton, d'où une minuscule goutte menaçait de tomber. Vincent fixait cette perle écarlate, incapable de regarder le visage de celui qui lui faisait face. Luisant dans le soleil matinal, le sang se déversait dans un mince flot rouge qui tournait au vermillon. La gouttelette frémissante semblait, elle, presque noire. Elle tremblait, incertaine, et Vincent ne parvenait à voir que cela. L'homme prit alors la parole :

– C'est rien…

Comme s'il avait été bousculé violemment par ces mots, Vincent

sortit de son observation muette et s'approcha de lui, horrifié.

– Roland ! Allonge-toi, je vais chercher du secours. Tu ne dois pas bouger.

– C'est rien, je te dis.

La voix du vieil homme, lasse, semblait venir du bout du monde. Vincent sentit la panique l'envahir.

– Tu as un téléphone ? Je vais appeler une ambulance !

Roland sourit tristement, et la perle sanguinolente se perdit dans les plis de son visage, avant de s'écraser mollement sur son t-shirt déjà sale.

– Non.

Roland, choqué, ne le regardait pas. Ses yeux fixaient un point par-delà les broussailles. La tête légèrement penchée sur le côté, Roland semblait sur le point de perdre connaissance. Vincent savait qu'ils n'étaient qu'à quelques kilomètres du village. S'il partait chercher du secours là-haut, il y serait en quelques minutes. Il passerait un coup de fil aux pompiers qui pourraient lui administrer les premiers soins en attendant une ambulance. Mais il ne pouvait décemment pas le laisser seul ici, au bord de la route. Le cerveau de Vincent travaillait à toute vitesse. Il pouvait aussi le monter dans la voiture et faire demi-tour, pour le transporter à Kamouraska, la ville voisine, où il serait examiné à l'hôpital. Ils y seraient en un peu moins de vingt minutes. Dans ce cas, il aurait la responsabilité de le déplacer, même après le choc brutal qu'il avait subi. Et il courrait le risque de le voir s'affaiblir le long du chemin. Pire, peut-être. Comme s'il lisait dans ses pensées, Roland prit à nouveau la parole d'un ton absent.

– Dépose-moi chez Zélie, ça ira.

En faisant un effort surhumain, il essaya de se redresser, mais ses jambes ne le suivirent pas. Vincent s'approcha de lui à la hâte.

– Tu ne devrais pas bouger !

Le vieil homme, comme s'il ne l'avait pas entendu, prit appui sur ses paumes pour se relever. Sa tentative fut sanctionnée par un nouvel échec qu'il accueillit d'un rire cru.

– Tu ne comptes pas me donner un coup de main ? vociféra-t-il soudain.

Vincent, empressé, lui tendit le bras. Au regard agacé que Roland lui lança, il comprit que ce n'était pas suffisant. Bien qu'il soit mitigé à l'idée de le déplacer, il se mit derrière lui et l'attrapa fermement sous les aisselles, jusqu'à décoller son bassin du sol. Puis il partit à reculons en traînant le bas de son corps sur l'asphalte. Vincent remarqua que pendant la manœuvre, les baskets grises du vieux facteur se couvraient d'une pellicule sombre. Dans un effort surhumain, il

parvint à le ramener à sa voiture. Roland, les yeux dans le vide, se laissait bouger sans mot dire. Vincent le posa délicatement sur le sol pour ouvrir la portière du côté passager.

– Je ne te fais pas mal ? lui demanda-t-il, inquiet.

D'un bref mouvement de tête, Roland lui signifia que tout allait bien. Vincent entreprit alors de le hisser à bord de l'habitacle, puis de lui attacher sa ceinture. En le frôlant, il remarqua que le sang qui coulait de ses lèvres avait déjà séché, s'incrustant dans les ridules amères qui constituaient sa bouche. Une fois son passager correctement assis, il fit le tour du véhicule pour s'installer à la place du conducteur. Son cœur battait à tout rompre. Qu'avait-il fait ? Pourquoi Roland ne parvenait-il plus à se lever seul ? Qu'arriverait-il s'il faisait une hémorragie interne dans la voiture ? Que faudrait-il faire ? Ces questions l'assaillaient comme autant de *flashs* qu'il chassait d'un revers de main. Mais leur lumière, tenace, continuait à l'aveugler, l'empêchant de penser à autre chose.

– Bon, on y va ? murmura Roland.

Vincent, les doigts crispés sur la clef, n'avait toujours pas démarré. Il mit le contact et la petite voiture tressauta brusquement. Le choc ne lui avait pas laissé le temps de se remettre au point mort. En prenant la direction du village, il jeta un œil sur son passager et croisa le regard de Roland, décomposé. Il semblait souffrir. Comme s'il pressentait ce qui allait arriver, Roland répéta :

– Chez Zélie.

Mais Vincent ne lui obéit pas. Dans un geste irréfléchi, il fit crisser les pneus de la vieille voiture, qui mordit dangereusement le bas-côté sans barrière, pour effectuer un demi-tour chaotique. À ce rythme-là, il serait à Kamouraska en bien moins de vingt minutes.

28
Cette fille-là

6 juillet 1967

– Salut…

Vincent se tourna machinalement vers la voix qui l'apostrophait, mais la silhouette, en contre-jour, ne lui évoqua rien. Par politesse, il répondit un bonjour timide, puis reporta à nouveau son attention sur le journal qu'il venait de trouver abandonné sur le banc.

– Je peux m'asseoir ?

Intrigué, Vincent releva la tête pour dévisager l'inconnue qui s'installait à ses côtés sans attendre son accord. C'était la fille du café. Celle que Rosine lui avait présentée la semaine précédente. Il ne se souvenait plus de son prénom, mais il avait senti son regard qui pesait sur lui une partie de la soirée. Sans prévenir, elle s'approcha de lui et colla sur ses joues deux baisers humides à l'odeur de parfum bon marché. Il remarqua que son haut, largement échancré, laissait apercevoir les dentelles de son soutien-gorge lorsqu'elle se penchait. Cela aurait sans doute pu être excitant si cela n'était pas aussi calculé, pensa-t-il. Tout en elle l'était : son maquillage, parfaitement dessiné, agrandissait ses yeux et ses lèvres jusqu'à la faire ressembler à une poupée, tandis que ses vêtements, qui révélaient toujours trop, lui donnaient des airs de femme fatale. Même sa voix, faussement candide, avait la mélodie d'un piège. Il la regarda s'asseoir à ses côtés avec circonspection. Quelle fille aurait eu envie de venir lui faire la causette, à lui, le type un peu sale qui passe sa journée sur un banc public et lit un quotidien taché de sauce piquante ? Immédiatement, Vincent devina que ce qui allait suivre ne lui plairait pas.

– J'étais dans le coin, murmura-t-elle d'une voix enjouée.

Vincent hocha la tête en silence. Il n'avait qu'une seule envie : qu'elle s'en aille.

– Je t'ai reconnu tout de suite. Tes cheveux !

En disant cela, elle lui ébouriffa gentiment le crâne. Vincent sursauta. Le geste, anodin, n'était rien d'autre qu'amical, mais ce rapprochement soudain le troublait plus qu'il ne le souhaitait.

– Sois pas timide, s'amusa-t-elle en le dévisageant.

Vincent sentit ses joues s'embraser. Les quelques histoires brèves qu'il avait pu entretenir avant Rosine ne lui avaient pas donné une grande expérience des femmes et de leur comportement. D'elles, il ne connaissait que les colères d'une mère alcoolique ou l'ivresse des amantes éphémères. Enhardie par sa gêne, Zélie frotta sa cuisse à celle de Vincent. Alors qu'il était incapable de réagir, son regard était attiré bien malgré lui vers la peau tiède et dénudée qui se collait contre la sienne. Elle passa à nouveau sa main dans ses cheveux, avec une tendresse forcée qui ne laissait aucun doute sur ses intentions.

– T'es mignon, murmura-t-elle en approchant sa bouche de la sienne.

Vincent sentait son souffle contre sa joue. Chaude et mentholée, l'haleine de Zélie s'insinuait déjà dans sa propre respiration, pour lui promettre un vertige qu'il ne voulait pas connaître. D'un bond brutal, il se redressa.

– Je vais y aller, balbutia-t-il en reculant gauchement.

Zélie, vexée, le regardait avec des yeux de vipère prête à fondre sur sa proie.

– OK, articula-t-elle lentement, sans bouger.

– OK, répéta-t-il en ramassant le journal sur le banc. OK.

En remontant l'avenue à petits pas, il repensa à sa respiration humide et à son petit sourire agacé lorsqu'il s'était enfui. Cette fille-là était le diable. En pire.

29

Poursuivre

– Vous êtes de sa famille ?

– Non, je suis… C'est moi qui l'ai amené.

Au sourire empathique de l'infirmière succéda une grimace accusatrice.

– Alors, je ne peux pas vous renseigner.

– Madame, s'il vous plaît…

– Je suis désolée, je n'en ai pas le droit.

Vincent était à bout de forces. À leur arrivée à l'hôpital, Roland, amorphe, ne lui répondait presque plus. Vincent avait essayé de le faire parler jusqu'au bout, mais il était absent, incapable de se concentrer. Même s'il ne se plaignait d'aucune douleur, sa confusion mentale laissait craindre le pire. Malgré les supplications de Vincent, il n'avait été pris en charge qu'une heure après leur arrivée, par un interne qui lui paraissait à peine pubère. Depuis, il ne l'avait pas revu. Cela faisait presque deux heures. Dans la salle d'attente où Vincent patientait, il y avait de nombreux enfants, quelques familles bruyantes et, tout près de lui, un jeune père avec son nouveau-né. La détresse transpirait de tous ses pores. Le bébé, emmailloté dans une couverture jaune, semblait fiévreux et avait par moment de violentes quintes de toux qui le secouaient tout entier. L'homme le tenait tout contre lui, comme s'il désirait lui insuffler sa force, mais leur fragilité était commune, presque palpable. Lorsque l'infirmière était venue les chercher, Vincent s'était décidé à demander des nouvelles de Roland. La jeune femme allait repartir quand il l'apostropha à nouveau.

– Ce n'est pas juste un inconnu que j'ai renversé par hasard. Roland et moi, nous nous connaissons depuis cinquante ans.

L'infirmière hésita. Tout en elle respirait la douceur et le dévouement. Vincent devina qu'il s'était adressé à la bonne personne.

– Je vais demander à l'interne. Mais je ne vous promets rien.

D'un pas vif, elle s'éloigna vers une porte et disparut. Pesamment, Vincent se rassit sur la chaise de plastique qui lui sciait le dos et reprit son observation muette du linoléum. Et s'il l'avait tué ? C'était la question qui revenait en boucle dans sa tête, sans qu'il parvienne à s'en débarrasser. Roland avait toujours été un fantôme gênant. Il était

le premier amour de Rosine, celui auquel elle était destinée avant qu'elle ne rencontre Vincent. Le premier à l'avoir aimée comme un fou, jusqu'à s'oublier lui-même. Même si elle n'évoquait jamais plus Saint-Irénée et ses habitants, Vincent savait que sa femme avait malgré tout, au fond d'elle-même, une pensée coupable pour ce jeune homme chétif qu'elle avait abandonné pour lui. De leur naissance à leurs premiers émois, ils avaient été inséparables. Roland avait été pour elle un frère, un amant, un ami. L'un après l'autre ou tout à la fois, dans un débordement désordonné d'affection et de loyauté. À seize ans à peine, leurs destins semblaient déjà scellés. Puis Vincent avait désuni l'indissociable. Rosine l'avait aimé au premier regard et Roland était resté seul, brisé. Lorsqu'il avait répandu la rumeur sur le passé de Vincent, rappelant à qui voulait l'entendre qu'il avait été soupçonné dans une affaire d'enlèvement d'enfant, Vincent l'avait haï. Quand il avait surpris les larmes de Rosine à la sortie de l'église, son renoncement à chacun de ses anniversaires et sa résignation au décès de ses parents, il avait souhaité sa mort, mille fois. Mais ce jour-là, assis sur ce banc, il ne priait que pour une seule chose : qu'il vive.

– Monsieur ?

Perdu dans ses pensées, Vincent ne l'avait pas vu approcher. Un jeune homme en blouse blanche se tenait devant lui, visiblement pressé. Ce n'était pas le même que tout à l'heure. À son regard assuré, un brin condescendant, Vincent devina qu'il s'agissait d'un médecin.

– Oui ?

– Vous êtes la personne qui a amené le piéton ?

– C'est un cycliste.

– Si vous voulez. Votre ami va rester là ce soir, mais ses résultats sont bons.

Vincent laissa échapper un soupir de soulagement.

– Il va bien, alors ?

– Oui, il vient de passer un *scanner* et on n'a rien trouvé d'alarmant. On va le garder pour faire d'autres examens, mais à mon avis, d'ici peu, tout cela ne sera qu'un mauvais souvenir. Il est dans le box tout au fond du couloir. Si vous voulez le voir, dépêchez-vous, une fois qu'il aura sa chambre, ce sera trop tard.

Dans un élan inconsidéré, Vincent se rapprocha du jeune homme, plein de gratitude, qui recula prudemment de deux pas, méfiant.

– Enfin, faites attention à lui quand même. Dans son état, ce ne sera sûrement pas son dernier accident, à pied ou à vélo.

Vincent sursauta.

– Dans son état ? Mais vous aviez dit qu'il allait bien ?

– Je parle de son état d'alcoolémie. À son âge, il ferait mieux de

s'abstenir. Et si vous êtes son ami, je vous conseille de lui faire passer le message. Bonsoir.

Sur ces mots prononcés d'une voix désabusée, le médecin tourna les talons et reprit d'un pas pressé le cours des consultations, sans que Vincent ait le temps de répondre à son au revoir. Planté au milieu du couloir, il observait la porte verte que l'homme venait de lui désigner sans décider s'il devait la franchir ou pas. Pensant qu'il était désorienté, une jeune mère de famille le poussa gentiment.

– C'est vers là, juste au fond.

– Merci, balbutia Vincent en se dégageant.

Ses jambes pesaient une tonne, mais il savait qu'il devait le faire. Pour Roland, mais aussi pour Rosine. Devant la porte close, il prit une profonde inspiration et toqua doucement.

– Entrez, lui répondit la voix fatiguée de Roland.

Lorsqu'il pénétra dans le box, Vincent fut surpris par l'exiguïté des lieux. La pièce, carrée et blanche, n'avait pour seul meuble qu'une armoire en fer grise et le lit brancard sur lequel reposait Roland. Immobile sous le drap jaune, il lui fit penser à un gisant de pierre. Roland ne sembla pas étonné de le voir. Les mâchoires serrées, il se contenta de le fixer, comme s'il attendait une explication à sa présence. Vincent s'exécuta.

– Je suis désolé.

Roland hocha la tête, comme si tout ce qui leur arrivait là était une évidence.

– Je n'étais pas attentif, je roulais trop vite… Tout est de ma faute.

Roland fit un signe de la main que Vincent ne parvint pas à interpréter.

– Je prendrais tous les frais à ma charge, bien sûr. Et si tu souhaites me poursuivre… Il haussa les épaules, impuissant. Je comprendrais.

À ces mots, Roland esquissa un sourire triste.

– Te poursuivre…

– Tu en as le droit, je ne viens pas pour t'en dissuader. Je voulais juste m'excuser, voir si ça allait et…

– Je t'ai poursuivi bien assez longtemps, Vincent, murmura le vieil homme en fermant les yeux. Maintenant, je veux seulement la paix.

Indécis, Vincent ne savait quoi répondre. Il se contenta donc de rester là, immobile, pendant que Roland sombrait dans un sommeil brumeux. Quand il fut certain que Roland était paisiblement endormi, il repartit doucement sur la pointe des pieds. En traversant le couloir, il croisa le jeune père qui buvait un café devant la machine. Ses traits tirés semblaient plus sereins. Vincent lui adressa un sourire qu'il ne releva pas et passa la porte automatique. Lui aussi, il était soulagé. Le

soleil violent du midi lui brûla la rétine. Aveuglé, il réfléchit un instant avant de se souvenir quelle allée lui permettrait de rejoindre la vieille automobile qui l'attendait dans un coin du stationnement.

30
La petite histoire

Sophie releva la tête et la laissa lentement dodeliner pour soulager ses cervicales. Un rapide coup d'œil à la pendule lui confirma ce qu'elle savait déjà : elle était là depuis bien trop longtemps. Éric n'allait pas tarder à rentrer avec les enfants et ensuite ce serait la course aux bains, devoirs, repas et histoire du soir. À regret, elle referma le registre d'état civil et commença à rassembler ses notes pour les ranger. La journée avait été fructueuse : elle avait trouvé trois nouveaux axes à exploiter en classe. Un Saint-Irénéen avait été médaillé de guerre, un autre, président des éleveurs de brebis locaux et le dernier, poète, avait connu son heure de gloire dans la région. En réalité, elle avait déjà tout ce qu'il lui fallait pour développer cette séquence. Trop, même. Les familles du village regorgeaient de petites histoires liées à la grande histoire. Ici, un homme avait perdu sa jambe droite dans une tranchée, là une pauvre fille était décédée de la grippe espagnole… Les pistes de réflexion sur les conditions de vie à la campagne ne manquaient pas. Mais ce qui fascinait de plus en plus Sophie, c'étaient les disparitions. Elle en avait compté quatre dans les soixante dernières années. Une par décennie, entre 1945 et 1960. Clothilde Dumas, la plus médiatisée, était aussi la dernière dont on avait entendu parler. Il s'agissait essentiellement de jeunes filles, entre dix et treize ans, que personne n'avait jamais revues, sans que cela semble inquiéter qui que ce soit. Toutes étaient des filles du village ou des alentours. Leurs disparitions avaient donné lieu à des battues et à quelques recherches. Puis d'année en année, elles avaient été oubliées, et aucune corrélation n'avait été établie entre ces affaires. Sophie avait en réalité passé bien plus de temps à se documenter sur les maigres encarts qui traitaient de leur existence que sur l'exposition à venir. Leurs histoires se ressemblaient toutes : des enfants de la campagne, libres et sauvages, qui un beau jour ne rentraient pas chez elles.

– Madame Lussac ?

Sophie sursauta. Dans la pénombre, elle n'arrivait pas à distinguer les traits de la voix qui l'apostrophait depuis le hall de l'hôtel de ville. Soudain, le plafonnier s'illumina.

– Il ne faut pas rester dans le noir comme ça !

Soulagée, elle reconnut le visage rubicond de Françoise, la femme du maire, qui lui souriait d'un air béat. Ses joues, rosies par le gin, luisaient de mille feux.

– Merci, Françoise, de toute façon, j'allais y aller.

Elle ricana.

– Je vous fais fuir ?

La voix traînante trahissait son ébriété.

– Non, pas du tout. J'ai passé l'après-midi ici et il commence à se faire tard, c'est tout.

Sophie se sentait mal à l'aise. Françoise la dévisageait sans vergogne, comme si elle s'apprêtait à lui reprocher quelque chose. En voulant refermer le registre, Sophie fit tomber son porte-documents, dont les feuilles s'éparpillèrent au sol. Elle se baissa pour les ramasser.

– Vous étiez toute seule ? balbutia Françoise.

– Je vous demande pardon ?

– Qu'est-ce que vous foutez toute seule ici ?

Le ton, brutal, ressemblait à une accusation. Sophie releva la tête, intriguée.

– Richard m'a donné la clef et…

Françoise se mit soudain à hurler.

– Richard !

– Oui, monsieur le maire.

– C'est mon mari, salope ! Je t'interdis de l'appeler Richard !

Sophie évita de justesse le taille-crayon que Françoise venait de renverser sur elle. Elle sentit les épluchures s'accrocher à ses vêtements, mais elle n'osait pas bouger. Comme une bête traquée, elle se contentait de la regarder avec hébétement, espérant que le calme revienne enfin sur son visage. Mais ce ne fut pas le cas. Dans un élan inattendu, Françoise se jeta sur elle et l'empoigna par les cheveux.

– Qu'est-ce que tu cherches, hein ? Tu veux tous nous détruire ?

Sophie, affolée, tentait de se dégager sans succès.

– Tu crois que je n'ai pas compris votre petit manège à tous les deux ? Il est où ?

– Mais je n'en sais rien, lâchez-moi, vous êtes folle !

– Folle ?

Françoise fut saisie d'un rire guttural pendant lequel Sophie en profita pour s'échapper.

– Folle ? répéta-t-elle, les larmes aux yeux tellement cela lui semblait hilarant. Évidemment que je suis folle, comment ne pas l'être ici ?

Sophie, paniquée, reculait à petits pas vers le fond de la pièce, comme si une brèche pouvait s'ouvrir dans le mur et l'engloutir.

Soudain, Françoise avisa une des feuilles de Sophie qui traînait à terre, à demi coincée sous le pied de la chaise. Elle tira brutalement en déchira la moitié, dont elle lut les premières lignes. Son visage, jadis furieux, devint livide.

– C'est quoi ça ?

Sa voix avait repris un aspect normal. Sophie se redressa légèrement. La frayeur se dissipant, elle était décidée à faire face.

– Mes notes.

– Quelles notes ?

– C'est ce que j'essayais de vous expliquer. Richard, pardon, votre mari, m'a laissé les clefs de la mairie pour que je puisse me documenter. J'organise une exposition sur les familles du village, le thème c'est « Quand la petite histoire rejoint la grande » donc je cherche des situations cocasses, des personnages inhabituels, des…

– C'est quoi ça ? répéta Françoise d'une voix atone, comme si elle n'avait rien écouté de tout ce que venait de lui dire Sophie.

– Mes notes, je…

– Pourquoi est-ce qu'il y a le nom de Clothilde ?

Sophie se rapprocha prudemment pour tenter de déchiffrer ce que Françoise tenait dans ses mains.

– Oh, ça, c'est quelque chose d'étrange, je me suis intéressée à ces histoires. Elle eut un rire de gorge forcé. Je me suis improvisée détective, en fait.

Françoise releva les yeux de la liste et lui jeta un regard glacé.

– Qui sont les autres ?

– Des filles avec un profil similaire, alors je me suis dit que…

Françoise ne la laissa pas terminer. Elle fourra la feuille dans sa poche sans mot dire et tourna les talons en jurant.

– Fermez en partant, lui glissa-t-elle simplement quand elle fut sur le point de sortir. Et si mon abruti de mari et vous couchez ensemble, soyez sûre que je vous tuerai.

La porte claqua derrière elle. Sophie, ébahie, ramassa ses affaires à la hâte et se dépêcha de rentrer chez elle pour tout raconter à son époux.

– C'est une ivrogne, elle ne sait pas ce qu'elle fait ! conclut-il rapidement avant d'allumer le téléviseur pour regarder le journal, tout en débitant des légumes.

– C'est une ivrogne, répéta-t-elle, peu convaincue.

Puis elle fit couler le bain des enfants et aida son compagnon à préparer le repas. Le lendemain, Françoise aurait dessoûlé. Elle aurait probablement déjà tout oublié. Pas Sophie.

31
Reinette et Vincent

– Reinette !

Vincent ouvrit les bras et s'élança à sa rencontre. C'était comme dans une de ces comédies romantiques d'après-guerre, quand le héros renoue soudain avec sa famille et découvre la profondeur des liens qui l'unissaient à elle. Alerte sur ses genoux, il la soulevait de terre de toute la vigueur de ses vieux os et la fillette riait à en perdre haleine. Son rire s'envola, léger, puis de plus en plus fort, jusqu'à en devenir tonitruant. Vincent la reposa au sol puis se couvrit les oreilles de ses mains pour ne plus l'entendre, mais le rire violent, sardonique, le transperçait comme des coups de couteau. Il se réveilla en sursaut.

– Reinette !

Dans sa confusion, son genou heurta brutalement le volant du véhicule et il gémit de douleur. Il mit quelques secondes à deviner l'endroit où il se trouvait, puis petit à petit, les souvenirs refirent surface dans sa mémoire. Il avait quitté l'hôpital aux alentours de midi, puis il avait emprunté la direction de Saint-Irénée, déterminé à rejoindre Reinette. Mais après quelques kilomètres, il avait décidé de s'arrêter quelques instants pour reprendre ses esprits. La fatigue était trop grande, ses yeux se fermaient tout seuls. Sa montre indiquait maintenant 14 h 30. Visiblement, il s'était endormi. Lentement, il déplia ses membres endoloris pour sortir de la voiture. C'était une petite route de campagne sans circulation, qui faisait le lien entre l'autoroute menant à Saint-Hilarion et la nationale en direction de Saint-Irénée. Il fit quelques pas sur l'asphalte, le nez au vent. Face à lui, il n'y avait que des champs et des plaines à perte de vue. Il songea alors à l'étrange cauchemar qu'il venait de faire et un sourire lui échappa. Il avait vraiment hâte de la revoir. Jusque dans ses rêves. Lorsque la voiture arriva en bas de la petite colline, il était sûr qu'elle serait là, en train de l'attendre, comme elle l'avait fait chaque fois. Le sourire aux lèvres, il pénétra dans le cimetière et se dirigea vers le caveau de Thérèse.

– Reinette !

Elle ne se jeta pas dans ses bras, pas plus qu'il ne courut vers elle. Dans son regard triste, il lut au contraire toute la déception du monde,

et cela lui fit mal.

– Ça fait un moment, commença-t-elle, méfiante.

– Trop, je sais. Pardon. Tu vas bien ?

Comme si ces quelques mots libéraient soudain des vannes restées trop longtemps fermées, le visage sombre de la fillette s'anima, et elle raconta à Vincent les petits événements qui avaient constitué sa vie durant les mois écoulés. Le vieil homme, rassuré, s'assit sur le rebord de l'allée et l'écouta parler. Elle avait eu une violente dispute avec son frère, et ses parents ne comprenaient vraiment rien à rien. Ils l'avaient punie pour une chose qu'elle n'avait pas faite. Elle avait eu un dix à l'école. Sa meilleure amie avait adopté un petit chat. Toutes ces informations jaillissaient, pêle-mêle, dans la conversation, dans un rayonnement intense de joie et de bonne humeur. Vincent, placide, les accueillait comme du bonheur. Lorsqu'elle eut terminé, Reinette lui sourit et s'approcha de lui, le visage soudain refermé.

– Et toi ? Est-ce que ça va ?

Le ton de sa voix, subitement neutre, était devenu celui d'une adulte.

– Ça va, tenta de résumer Vincent, mais elle insista.

– Tu es bizarre. Et tu as un petit peu de sang sur ton t-shirt, observa-t-elle sans émotion.

– J'ai eu un accrochage, s'entendit-il dire.

Puis il décida que lui aussi, il avait besoin de se confier. Il évoqua Roland, l'accident et l'hôpital. Le vieillard éméché qui avait eu beaucoup de chance de ne pas y rester. Roland dans la voiture, qui lui avait parlé de Rosine, des rumeurs, de sa honte de les avoir colportées. Mais il ne s'attarda pas. Le Roland dont il avait envie de discuter, c'était de celui de vingt ans. Celui qu'il n'avait croisé qu'une seule fois, mais qu'il avait craint toute sa vie parce que Rosine, un jour, avait eu l'audace de l'aimer. À travers lui, il raconta Rosine, mais aussi les années qui l'avaient précédée. L'erreur judiciaire, la prison, l'acquittement. Et cet affront jamais lavé qui s'était tapi dans son dos pour le reste de son existence. Il n'avait jamais parlé de cela à personne. Même avec Rosine, qui connaissait tout de lui, il n'évoquait plus cette histoire depuis longtemps. Reinette l'écouta sans mot dire, puis dans un sourire las, il l'entendit murmurer.

– Je sais tout ça.

Il soupira.

– Bien sûr, toute la région est au courant.

– Non, je veux dire, je sais ce qui s'est passé.

– Avec Roland ?

Elle secoua la tête, comme apeurée.

– Non, ce n'était pas lui.

Vincent se figea.

– Pas lui ? Mais de quoi parles-tu ?

Reinette se leva précipitamment, et sa chaussure emporta avec elle un pot de chrysanthèmes fanés. Vincent remarqua alors qu'en son absence, elle avait recommencé à dérober des objets sur les tombes voisines. Le caveau était un véritable capharnaüm. Voyant qu'elle était sur le point de s'enfuir en courant comme elle en avait si souvent eu l'habitude, il la rattrapa par le poignet. Ses membres étaient si chétifs qu'il pouvait en faire le tour avec seulement deux doigts.

– Je ne comprends pas ce que tu racontes, Reinette. Je voudrais que tu m'expliques.

Il sentait pulser le sang sous la peau fine. Reinette, mutique, semblait tétanisée.

– Tu as dit : je sais. De quoi parlais-tu ?

Les larmes affluèrent soudain comme un véritable tsunami. Désarçonné, Vincent desserra son étreinte.

– Je ne te gronde pas !

Comme pour appuyer ses paroles, il relâcha immédiatement la fillette, qui porta la main à son bras.

– Je t'ai fait mal ? s'inquiéta Vincent.

Sans bouger, elle fit non de la tête et détourna ses yeux brillants.

– Je m'excuse, balbutia Vincent. Je ne voulais pas te faire peur, Reinette, mais toutes ces histoires, c'est… Enfin, ça me met dans un état de…

Il se leva lentement et s'éloigna d'elle.

– Bref, je n'aurais pas dû t'en parler. On ne devrait jamais plus avoir à en parler, je suis désolé.

Reinette regardait ses pieds, sans bouger. Ses pleurs étaient taris.

– Tu m'en veux ?

– Non, finit-elle par articuler après un long silence. Pas à toi, à eux.

À nouveau, les larmes affluèrent dans ses yeux, mais il n'eut pas le temps de la retenir. Elle s'enfuit comme elle l'avait déjà fait tant de fois auparavant, et il savait qu'il n'avait aucune chance de la rattraper.

– À qui ? s'entendit-il bêtement crier dans le vide. À qui ? Mais seul le bruit du vent dans les frênes lui répondit.

32
Madeleine et Sophie

Madeleine tendit l'oreille. Le petit bruit, agaçant, se répéta. On aurait dit qu'un pivert s'attaquait aux volets de la cuisine. D'un geste mal assuré, elle s'appuya à la table du salon pour se lever du canapé et se diriger vers l'importun. Au passage, elle attrapa la grande tapette à mouches qui ne quittait jamais le buffet. Si l'animal faisait mine de résister, elle lui montrerait à qui il avait à faire. À petits pas, elle traversa le couloir qui menait à l'entrée. Son dos, courbé, ne se redressait plus. Depuis plusieurs années déjà, elle avait appris à avancer voûtée, le nez vers le sol, la main systématiquement en avant, pour se protéger d'un éventuel obstacle. Arrivée devant la moustiquaire, elle s'immobilisa, étonnée. Une ombre se trouvait derrière le battant, et c'était à elle qu'elle devait ce raclement entêtant. Pensant qu'il s'agissait d'un des enfants du quartier qui s'amusait à l'importuner, elle fit tourner le verrou rapidement avec le pouce et ouvrit fermement la porte en grand.

– Bonjour Madeleine.

La jolie rousse avait sursauté, comme prise en faute, et s'adressait à elle d'un ton plein d'inquiétude.

– Bonjour, maugréa Madeleine, qui ne goûtait guère les visites inattendues.

Voyant qu'elle ne l'invitait pas à pénétrer à l'intérieur, l'institutrice continua, sur le même ton.

– Je m'excuse de vous déranger…

– Tu veux quoi ? la coupa brutalement Madeleine.

Sophie, désarçonnée, chercha ses mots quelques instants.

– Juste vous parler.

– De quoi ?

La jeune femme prit une profonde inspiration.

– Du village. Puis elle ajouta, plus bas, comme s'il s'agissait d'une insanité : et de quelques vieilles histoires.

Intriguée, Madeleine ouvrit le battant tout entier et, d'un geste, l'invita à passer à l'intérieur. Sophie s'exécuta. Tandis que la vieille dame rejoignait son fauteuil à petits pas, Sophie examina les lieux. La pièce entière était recouverte d'objets hétéroclites, journaux et

emballages de nourriture divers et variés. Il y en avait sur la table, mais aussi sur le buffet, la console. Une râpe à fromage dépassait du caisson de l'horloge.

Madeleine s'assit pesamment et détailla Sophie de la même façon que celle-ci venait d'observer son intérieur : grossièrement et sans affect. Vêtue d'une petite robe à fleurs, elle respirait la fraîcheur. Malgré ses trois enfants, elle était encore svelte, et d'après ce que pouvaient lui en dire ses vieux yeux, elle n'avait pas un brin de cellulite. Il se dégageait d'elle une sensation d'honnêteté et de gentillesse. C'est une fille bien, aurait dit le curé de la paroisse. Une sainte- nitouche, aurait ricané Antoine. Ces filles-là étaient ses préférées. Joliment apprêtées, mais sans en avoir l'air. Le genre qui rassurait les mères et affolait les maris. Celles-là, il pouvait les courtiser pendant des mois jusqu'à ce qu'elles succombent. Avec elles, il se montrait galant et délicieux. Puis il obtenait ce qu'il désirait, et il passait à la suivante. Penser à Antoine lui arracha un soupir las. Sophie le prit pour elle.

– Je ne vais pas vous déranger très longtemps, commença-t-elle d'un ton pressé, je n'en ai que pour quelques minutes.

Madeleine hocha la tête en silence. Elle avait envie d'entendre ce que cette petite avait à dire.

– Je vous avais expliqué mon projet d'exposition, continua-t-elle, la voix mal assurée…

Madeleine renifla bruyamment. C'était donc ça. Lorsqu'elle l'avait croisée, quelques jours plus tôt, à l'épicerie, la petite était venue lui parler de son projet loufoque d'exposition. La petite histoire. Ou la grande, elle ne savait plus. Elle lui avait demandé si elle acceptait de prêter à l'école quelques objets anciens, ou des photographies. La simple idée de fouiller dans ses souvenirs lui avait tourné les sangs.

– Je vous ai déjà dit non !

– Je l'ai entendu, protesta immédiatement Sophie. Cette fois, il ne s'agit pas de ça, enfin pas directement.

Madeleine l'observa avec méfiance. Bien qu'elle éprouvât de la sympathie pour la pétulante institutrice, elle sentait que ce qu'elle allait lui dire n'allait pas lui plaire. Elle se releva péniblement pour sortir les verres et la bouteille de Suze.

– Vous êtes une des personnes les plus âgées du village, commença-t-elle, indécise. Madeleine la coupa.

– Pas une, LA !

– La plus âgée, pardon, poursuivit Sophie, amusée par l'ego mal placé de Madeleine. En fait, je voudrais parler avec vous de l'histoire de la commune.

Madeleine, sans lui répondre, continua de l'observer avec attention. Malgré le poids des ans, son regard avait gardé une vivacité aride, comme si la vieille femme était sans cesse sur le qui-vive.

– Je fais actuellement des recherches pour les enfants et…

– J'ai compris tout ça, la coupa à nouveau Madeleine. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Sophie prit une profonde inspiration.

– Vous avez entendu parler des disparitions ?

Madeleine sentit ses vieilles jambes défaillir. Péniblement, elle se raccrocha à la table du salon.

– Ça va ? s'enquit Sophie en la soutenant par le bras.

– Évidemment que ça va, répondit Madeleine dans un mouvement d'humeur, non sans s'appuyer sur la jeune institutrice pour rejoindre le canapé, où quelques secondes lui suffirent pour reprendre ses esprits.

– Encore l'histoire de la petite Clothilde, commença-t-elle d'une voix sèche. Personne ne sait ce qui lui est arrivé. On nous a bien posé assez de questions, à l'époque !

Bien que le ton se voulût convaincant, Sophie ne se laissa pas tromper.

– Vous êtes assez vieille pour savoir qu'elle n'était pas la seule.

Sophie sortit un bout de papier déchiré de sa poche de jean.

– Vous êtes née en 1933, Madeleine, donc vous vous rappelez sans doute de Marie-Jeanne Boisson, qui a disparu en 1955. Vous aviez dix-huit ans, et elle à peine treize. Vous devez vous en souvenir, elle était du village, une petite blonde avec des tresses et…

Madeleine porta soudain les mains à ses oreilles.

– Assez !

Comme si elle ne l'avait pas entendue, Sophie continua à consulter ses notes, sans sourciller.

– Laure Blanchard, elle, n'a plus donné signe de vie le 6 juillet 1943. Elle aussi, elle avait à peine trois ans de plus que vous, vous vous étiez forcément croisées ! Quand Clothilde a disparu, je ne peux pas croire que vous n'y ayez pas pensé !

Madeleine ferma les yeux. Clothilde était sans conteste la plus jolie de toutes. C'était celle qui ressemblait le plus à Élise. Élise avait des cheveux très fins, d'un blond profond, presque ocre. Sa mère, veuve, louait ses bras du Bas-Saint-Laurent à la Mauricie, au fil des saisons. Elle travaillait cette année-là chez le vieil André, pour les vendanges. La petite et elle étaient arrivées fin août dans l'autobus gris qui desservait tous les villages. Au début, la fillette traînait dans les rues du bourg en attendant le retour de sa mère, mais très vite, elle aussi

avait commencé à vendanger. Robuste et dégourdie, à douze ans, elle en paraissait quinze. Antoine, qui s'engageait déjà dans l'adolescence, l'avait immédiatement remarquée. Le dimanche, ils s'asseyaient sur le banc devant la porte de la cuisine, et elle lui tressait des couronnes avec les lavandes des jardinières. Antoine se laissait faire en la regardant amoureusement. Ils se promettaient de se revoir au mois d'août, de s'écrire, de ne jamais se perdre de vue. Des serments d'enfants, aussi sincères qu'irréalisables. L'été s'était terminé. On racontait qu'Élise avait fugué. L'année suivante, elle n'était pas descendue de l'autobus. C'était ce jour-là que Madeleine avait compris.

– Stop !

La voix de Madeleine s'était tordue dans un sanglot déchirant. Émue, Sophie se rapprocha d'elle.

– Vous savez quelque chose, j'en suis persuadée. Françoise vient de me tomber dessus à la mairie. Elle avait le même regard que vous. Qu'est-ce que vous cachez ?

– Je n'ai rien à cacher. D'ailleurs je n'ai plus rien. Plus rien du tout. Sors de chez moi, Sophie.

– Madeleine, arrêtez de vous moquer de moi ! Françoise m'a à moitié agressée, vous refusez de répondre à mes questions et il y a ce type qui rôde…

– Quel type ?

– Cet affreux bonhomme qui a tué mon chat ! J'ai des enfants moi aussi, je n'ai aucune envie de savoir qu'un cinglé traîne par ici !

Madeleine esquissa un sourire triste.

– Vincent n'est bon qu'à tuer les chats.

– Pardon ?

– Vous n'avez rien à craindre de lui, affirma-t-elle, amère.

– Mais alors de qui ? Qui sont ces filles, Madeleine ? Pourquoi est-ce qu'elles ont disparu ? Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

– Je n'en ai aucune idée.

Sophie sentit la colère l'envahir.

– Ça suffit !

Madeleine, étrangement calme, poursuivit comme si Sophie avait déjà quitté la pièce.

– Je ne les ai jamais revues. Marie-Jeanne et ses cheveux coupés court à la garçonne, Laure et son zozotement, Clothilde et sa tache de naissance…

– Vous les connaissiez toutes, n'est-ce pas ?

– Évidemment.

– Vous protégez qui ? À votre âge, de quoi avez-vous peur ?

Madeleine s'avança doucement sur le rebord du fauteuil et prit appui sur ses cuisses fripées de vieille dame pour se pencher vers l'avant. Sophie, intriguée, se rapprocha, craignant qu'elle fasse une mauvaise chute. C'est alors que Madeleine se courba et releva au-dessus de son crâne la longue chevelure blanche qui lui courait en cascade sur les épaules, la faisant ressembler à une sorcière. De la naissance du cou à la moitié de la tête, il n'y avait rien. Son crâne laissait apparaître une épaisse cicatrice d'au moins dix centimètres de longueur, si large et solide qu'elle avait empêché la repousse des cheveux. Sophie eut un cri étonné. Ses yeux ne parvenaient pas à se détacher de cette peau livide à l'aspect lisse et veineux, presque inhumain.

– Qu'est-ce que c'est ? finit-elle par demander.

Madeleine releva la tête lentement, puis se recoiffa comme si de rien n'était.

– Un souvenir de mes treize ans. Et la certitude de ne jamais oublier.

– Qui vous a fait ça ?

En s'appuyant sur l'accoudoir, Madeleine se redressa et avança vers la porte pour raccompagner la jeune femme.

– Madeleine, répondez-moi ! s'écria Sophie en se jetant devant elle, au risque de la faire basculer.

Mais Madeleine, nullement émue, l'évita soigneusement puis continua son chemin. Une fois devant la porte-moustiquaire, elle enleva le crochet et lui fit signe de sortir. Sophie, en soupirant, fit une dernière tentative :

– Vous protégez qui ?

– Mes morts, murmura Madeleine lorsqu'elle passa devant elle. Si doucement que Sophie se dit qu'elle l'avait imaginé. Elle n'eut pas le temps de lui demander une explication : derrière elle, le loquet de la porte venait de se refermer.

33
Les huîtres

22 juin 1946

– Ce sera notre petit secret, Madeleine.
– Bien sûr.
– Je suis très sérieux. Tu ne dois le dire à personne, jure-le.
– Je te le jure.
– Tu aimes la mer ?
– Je ne sais pas. Je n'y suis jamais allée.
– Demain, on ira manger des huîtres.

34

Du rouge au rose

– Voilà la plus belle !

Françoise haussa les épaules et alla s'asseoir à sa place habituelle. Les deux hommes qui jouaient aux cartes en salle ne levèrent pas la tête sur son passage. Avant même qu'elle n'ait dit bonjour, Zélie lui avait déjà servi son premier verre de la journée. Tous les jours, à neuf heures précises, Françoise commençait sa matinée au gin. Quelques années auparavant, Zélie le lui versait dans un *mug*, pour faire croire aux premiers clients qu'elle aussi prenait un café. Mais depuis longtemps, il n'existait plus aucune apparence à sauver. Françoise le vida d'un trait et Zélie, machinalement, le lui remplit à nouveau.

– Richard est rentré ?

Françoise fit non de la tête. En réalité, Zélie savait fort bien qu'il n'était pas là. La grosse berline de monsieur le maire ne passait pas inaperçue sur la place de Saint-Irénée. Ni sur celle du village voisin, où il se garait un jour sur deux.

– Il est toujours à Paris ?

Françoise grimaça.

– Toujours. Les affaires.

Aucune d'elles n'était dupe.

– Des nouvelles de Roland ? murmura Françoise.

– Oui, il se remet doucement. Tu sais que c'est Vincent qui l'a renversé ?

Zélie eut un geste de désinvolture.

– C'était un accident.

– Comment tu peux en être sûre ?

La surprise plana dans son regard, mais elle se ressaisit.

– Vince… Tu penses vraiment qu'il aurait pu le faire exprès ?

Françoise réfléchit.

– À sa place, je crois que j'aurais pu le faire.

Zélie secoua la tête.

– T'es pas à sa place. Non, pas Vince, j'en suis persuadée.

Françoise soupira.

– Roland va rester là-bas quelques jours finalement. Pour des examens.

– On devrait aller le voir, peut-être ?

– On devrait, sans doute…

Zélie, qui s'attendait à ce que ce soit Françoise qui lui propose une visite à l'hôpital au plus vite, leva le regard vers son amie et l'observa attentivement. Son visage n'était pas comme d'habitude. Il paraissait plus âgé, bouffi. Sa peau, rougie, luisait sous les néons du bar et ses yeux, enfoncés, semblaient flotter dans un brouillard trouble. Zélie s'en étonna. D'ordinaire, Françoise prenait son premier remontant au café.

– Tu as une drôle de tête.

Françoise termina son deuxième verre.

Soudain, Zélie réalisa ce qui clochait : elle n'était pas fardée. C'était sans doute la première fois depuis presque vingt ans qu'elle la voyait ainsi.

– Qu'est-ce que tu as aujourd'hui ?

– Rien.

– Tu as bu avant de venir ?

– Seulement de quoi me donner le courage de traverser la rue, ricana Françoise.

– Et tu es sortie sans maquillage ?

– À quoi bon ?

La tournure que prenait la conversation commençait à agacer Zélie.

– Je ne sais pas. Parce que tu es la femme du maire et que tu es censée ressembler à autre chose qu'à une vieille pocharde ? siffla-t-elle sans détour.

Françoise ne réagit pas. Zélie se pencha vers elle et lui jeta son souffle brûlant au visage.

– Tu perds pied, Françoise !

Françoise se mordit les lèvres pour ne pas pleurer. Zélie s'éloigna en soupirant et Françoise laissa échapper une minuscule larme qui glissa sur la joue couperosée. Quelques instants plus tard, son amie revint à la charge :

– Tu devrais rentrer. T'habiller, te pomponner.

Françoise acquiesça de la tête, obéissante. Zélie avait toujours su ce qu'il fallait faire. Elle savait qu'elle ne devait plus en parler, mais une fois encore, son corps réagit avant son esprit. Elle s'entendit dire :

– J'ai rêvé de lui.

Zélie, immobile, se raidit imperceptiblement.

– Tu bois trop. Ce n'est pas bon pour les rêves.

La voix de Françoise se changea en supplication.

– J'y pense sans arrêt. Comme si c'était hier.

Zélie ne bougeait toujours pas, elle répondait à Françoise en

regardant au loin, comme si elle s'adressait à quelqu'un d'autre ou qu'elle réalisait un curieux numéro de ventriloque.

– C'était il y a longtemps.

– Toi, tu n'y penses jamais ?

Le verre échappa aux mains de Zélie et se brisa au sol dans un bruit mat. Les joueurs de cartes levèrent les yeux vers le comptoir, mais Zélie les rassura d'un geste.

– Ah, quand on n'est pas du matin ! s'amusa-t-elle en riant.

Puis, tout en se penchant pour attraper la pelle et la balayette, elle donna un violent coup de pied dans la cheville de Françoise, qui eut un cri de surprise.

– Oups ! Décidément ! dit Zélie d'une voix forte à l'attention des hommes, qui lui répondirent par un sourire poli.

Lorsque Françoise toucha sa jambe endolorie, Zélie lui saisit brutalement les cheveux.

– C'est un secret. Tu te souviens ? On ne doit jamais en parler, même entre nous.

– Il est mort !

– Justement !

En disant cela, elle poussa un morceau de verre vers les sandales de Françoise. Les orteils, nus, laissèrent aussitôt échapper un flot de sang sur le linoléum. Avec une serviette en papier, Françoise épongea la coupure et nettoya le sol. Puis, d'un pas hésitant, elle sortit du café pour rejoindre sa maison. Elle allait mettre sa robe rose, avec du fard à paupières mauve. Le mauve sied tout particulièrement aux brunes, il le lui avait toujours dit.

35
Mise au point

– Je peux entrer ?

Un grommellement répondit à sa question. Vincent décida qu'il était positif et il pénétra dans la chambre d'hôpital. Roland était étendu sur le drap jaunasse avec un petit sourire aux lèvres. Un instant, Vincent se demanda s'il n'était pas abruti par les médicaments et s'il ne devrait pas repasser plus tard, mais sa voix, affirmée, le rassura.

– Bonjour Vincent.

– Bonjour Roland.

Un silence gêné succéda à leurs retrouvailles. Si Vincent avait décidé de venir, c'était pour qu'il sache qu'il ne s'agissait que d'un accident. Il n'en avait aucune envie, et avait tourné et retourné l'idée dans sa tête. Mais il avait beau chercher des justifications, c'était ce qu'il y avait à faire, et Vincent n'était pas homme à fuir ses responsabilités. Il prit une profonde inspiration.

– Je suis là pour te présenter des excuses.

– Tu l'as déjà fait, Vince, commença Roland, mais Vincent le fit taire d'un signe de la main.

– Je te rassure, ça n'a rien à voir avec les assurances ou les poursuites. Tu peux faire ce que tu veux, j'assumerai absolument tout ce qu'il y a à assumer.

Roland esquissa un sourire, mais les trois points de suture qui marquaient sa joue droite le firent grimacer. Vincent continua :

– Tout est de ma faute, je roulais très vite. Pour le reste, fais ce que tu as à faire.

Il s'apprêtait déjà à tourner les talons quand la main de Roland s'agrippa à la sienne.

– Attends !

Le contact de la peau glacée fit frissonner Vincent qui recula brutalement et se cogna au fauteuil près du lit. Cela lui arracha un petit cri de surprise qui, à nouveau, fit sourire Roland douloureusement.

– Je veux te parler, décréta Roland comme une évidence.

Un autre jour, Vincent lui aurait sans doute objecté qu'ils n'avaient

rien à se dire. Mais au vu des circonstances, il se contenta de baisser la tête et d'attendre.

– C'est à propos de Rosine.

En entendant son nom dans sa bouche, il eut envie de hurler, mais il se retint.

– Tout est de notre faute.

Vincent ne put contenir sa colère plus longtemps. Il dégagea vivement sa main en criant :

– Je suis au courant, vieux salaud !

– Non.

– Bien sûr que si ! Je sais que c'est toi qui as colporté ces saloperies. Tu me prends pour un con ou quoi ? Tu penses que depuis quarante ans, je n'ai rien deviné ?

– Qu'est-ce que tu as deviné ?

Vincent s'arrêta, surpris.

– Que c'est vous trois qui avez tout balancé aux parents de Rosine ! Et bien sûr que c'est toi qui t'es chargé de le rappeler régulièrement à tous les gens du coin, monsieur le facteur.

– Tu ne t'es jamais demandé pourquoi ?

– Tu croyais la récupérer, pas vrai ?

Roland secoua la tête.

– Pas une seule seconde.

Vincent haussa les épaules, comme si cela n'avait aucune importance.

– Alors c'est l'autre qui s'est vengée…

– Quelle autre ?

– Zélie. Elle a eu du mal à supporter que je lui préfère Rosine.

– Zélie t'a dragué ?

En évoquant ce souvenir, Vincent ne put retenir un rire agacé.

– Oh oui, elle a essayé.

Roland le regarda sans mot dire. Il avait tellement de choses à lui apprendre qu'il ne voyait plus très bien par où commencer. Le poids de la culpabilité avait pesé lourd sur ses épaules, quasiment toute sa vie. Il était temps d'y mettre fin.

– À propos de Clothilde…

Les traits de Vincent se durcirent.

– Je ne la connais pas.

– Je sais.

Vincent plongea son regard dans celui de Roland avec stupéfaction. Il avait toujours cru que Roland et ses comparses le pensaient vraiment coupable.

– Tu savais que ce n'était pas moi ?

– Tout le monde le savait. Même Rosine.

– Évidemment que Rosine le savait ! Elle m'a épousé ! C'est la seule personne qui m'ait fait confiance.

Puis, il ajouta, presque pour lui-même :

– Tu ne devrais pas avoir le droit de prononcer son nom !

– Tu ne te demandes pas pourquoi elle en était aussi sûre ? Pourquoi elle n'a jamais douté ?

Vincent secoua la tête, comme si la question lui semblait stupide.

– Elle m'aimait !

– Elle était là. On y était tous. Zélie et Françoise aussi.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne comprends rien !

– Le jour où Clothilde a disparu, nous étions tous ensemble dans les bois.

Vincent se leva, déstabilisé par le tour inédit que prenait la conversation.

– N'importe quoi ! Elle me l'aurait dit !

– Non. On ne devait rien dire. À personne.

– Mais enfin de quoi est-ce que tu parles ? Ça suffit tes énigmes, explique-toi !

Roland se redressa lentement dans le lit et continua d'une voix monocorde.

– On avait trouvé un coin tranquille dans lequel on se donnait rendez-vous presque tous les soirs. Antoine et moi, on arrivait les premiers, parce que nos parents n'étaient jamais à la maison avant vingt heures. On sortait de l'école et on allait là-bas avec nos goûters. Rosine, Clothilde et Françoise nous rejoignaient un peu plus tard, elles devaient d'abord terminer leurs devoirs avant d'avoir le droit de jouer. La dernière, c'était Zélie. Sa mère essayait toujours de la garder au café pour faire un peu de ménage. Elle s'échappait tout de même, mais on savait à quel prix, le lendemain, en la voyant arriver avec les poignets bleuis ou un œil tuméfié. Son père n'appréciait pas qu'elle tire au flanc.

Même en tentant de l'imaginer enfant, battue par ses parents, Vincent ne parvenait pas à avoir la moindre compassion pour Zélie. Pour lui, elle serait toujours cette fille vulgaire et menaçante qu'il avait repoussée un soir, et qui, pour se venger, avait brisé la famille de Rosine.

– Je ne suis pas venu ici pour écouter tes souvenirs d'école.

Comme s'il ne l'avait pas entendu, Roland poursuivit :

– J'adorais Clothilde. Elle était belle, intelligente, gentille… Roland soupira. On était tous amoureux d'elle. C'était le début du printemps, il faisait soleil. L'eau était glacée, mais on avait quand même pataugé

dans la rivière. On n'était que des gosses ! Elle portait sa robe bleue, c'était celle que je préférais.

Roland se perdit dans la contemplation du linoléum de l'hôpital, comme s'il lui renvoyait le reflet de la petite fille aux cheveux d'or.

– Et ?

– Elle s'est égarée.

– Égarée ? Dans un endroit dans lequel vous alliez chaque soir ?

Roland déglutit.

– Elle s'est éloignée avec Antoine et elle n'est pas revenue.

– Antoine ? C'est qui celui-là encore ?

Roland se mordit la lèvre comme s'il peinait à trouver ses mots.

– Antoine est rentré plus tard. Avec nous.

– Mais je n'ai jamais entendu parler de ce gosse ! Tu perds la boule, mon vieux !

– C'est normal.

– Comment ça, c'est normal ? Les flics ont dit qu'elle était seule, partie chercher je sais plus quoi…

– Des asperges.

– Oui, c'est ça, des asperges.

– C'est moi qui ai raconté tout ça à la police, après qu'on s'est tous mis d'accord.

– Mais pourquoi vous auriez fait ça ?

– On était des gosses…

– Tu mens ! Rosine ne m'en a jamais parlé ! Elle a toujours dit qu'elle et Clothilde ne se voyaient plus à cette époque-là…

– Parce qu'elles s'étaient fâchées à cause d'un livre déchiré.

– Tu vois !

– Je connais l'histoire mot pour mot parce qu'on a tous donné la même version. C'est Zélie qui l'avait inventée.

Vincent haussa le ton, sonné.

– Mais pourquoi ?

Roland se recroquevilla.

– On savait qui avait fait du mal à Clothilde. Mais on n'était pas capables de le dénoncer.

– Qui ?

– Un d'entre nous.

Vincent écarquilla les yeux.

– Un ?

– Non, ce n'était pas moi.

Vincent secoua violemment la tête, comme si cette scène irréelle allait brusquement cesser. Il allait se réveiller dans son fauteuil bleu, devant le téléviseur, et ce cauchemar ne serait plus qu'un mauvais

souvenir.

– Je suis désolé, Vincent.

– Je…

Vincent attrapa son visage dans ses mains. Cette histoire le ramenait soixante ans plus tôt, quand les gendarmes l'avaient ramassé devant Emmaüs. Ils ne lui avaient rien expliqué. Menotté puis poussé dans une voiture de patrouille, il avait attendu des heures au commissariat avant que quelqu'un ne lui adresse la parole. Puis il y avait eu les coups, les humiliations et enfin les accusations, qui lui avaient fait plus mal encore. Le souvenir puissant du sang dans sa bouche lui arracha une grimace amère.

– Cet Antoine… c'est ce jeune qui est mort en voiture, c'est ça ?

– C'est ça.

– Il a tué la gamine ?

– Il a toujours nié.

– Pourquoi vous avez tous menti, alors ?

– Parce que personne ne l'a cru.

Les pensées de Vincent s'entrechoquaient sans qu'il parvienne à leur donner un sens.

– Vous avez couvert un meurtre ?

Roland baissa les yeux vers le sol. Vincent, nerveux, fit quelques pas le long du lit, puis s'éloigna soudain vers la porte.

– C'est des conneries tout ça, c'est terminé. Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous trois. Foutez-moi la paix, c'est tout ce que je vous demande.

Le vieil homme ne bougea pas. Ce n'est que quand Vincent rejoignit le couloir que Roland lui donna le coup de grâce.

– À l'époque, c'était Zélie qui t'avait dénoncé aux flics, pour le couvrir.

36

Pourquoi ?

– Pourquoi tu n'y retournes pas, cette semaine ?

Vincent fixa son journal avec obstination, comme s'il n'avait pas entendu la question.

Michel hésita, puis lui demanda à nouveau :

– Pourquoi tu ne vas pas voir Reinette ?

Vincent respira profondément. Il ne savait pas comment répondre à cette question. Lorsqu'il avait rendu visite à Roland, il s'apprêtait à aller embrasser sa très chère Reinette, comme tous les vendredis. Il avait prévu de faire un crochet vers Kamouraska, de présenter brièvement ses excuses, puis de la rejoindre au cimetière pour papoter. Il avait même repris les bonnes vieilles habitudes : des tulipes pour Rosine, d'autres pour Thérèse. La fleuriste avait paru surprise, mais elle s'était vite ressaisie. S'il écoutait son âme romantique, il aurait pu dire qu'elle était soulagée de voir que finalement, l'amour ne mourrait pas, quoi qu'en disent les cyniques. Elle lui avait donné ses plus jolis bouquets, avec le sourire d'une jeune femme remplie d'espoir en l'avenir. Il aimait à se dire qu'il y était pour quelque chose. Mais après avoir parlé avec Roland, il ne se sentait plus le cœur de se rendre à Saint-Irénée ni d'aller rendre visite à Rosine. Il avait beau tourner et retourner ces nouvelles informations dans sa tête, il ne s'expliquait pas la raison qui avait poussé Rosine à lui mentir. Qu'avait-elle à craindre, en lui avouant sa présence ce soir-là, avec Clothilde et les autres ? C'était à peine une gamine, jamais Vincent n'aurait pu le lui reprocher. Quant au fait que ce soit Zélie le mystérieux témoignage qui avait semé le doute et bien plus que cela, il en bouillait de colère. Ainsi, cette fille qui se disait l'amie de Rosine ne l'avait pas trahie une fois, mais deux. Il ne savait pas quelle serait sa réaction s'il venait à la croiser. Ou plutôt, si, il l'imaginait très bien. Et ce ne serait qu'une autre pierre noire à ajouter à son dossier. Assommé par ces nouvelles révélations, Vincent avait décidé, la mort dans l'âme, de rentrer chez lui et de réfléchir à tout ce qu'il avait appris. Antoine : ce nom lui était vaguement familier, Rosine l'avait évoqué à quelques reprises. Elle l'avait décrit comme un camarade d'école, un anonyme parmi d'autres, mort prématurément dans un

accident de la route. Est-ce que ce que Roland lui avait raconté était vrai ? Était-ce lui le meurtrier de Clothilde ?

Quand Michel avait toqué à sa fenêtre, il lui avait ouvert sans grand enthousiasme, mais son ami, inquiet de le voir revenir chez lui si tôt après son départ, avait fait semblant de ne rien remarquer. Après quelques formules de politesse, il venait enfin de rentrer dans le vif du sujet.

– Je n'ai pas envie de retourner à Saint-Irénée.

Michel fronça les sourcils.

– C'est pourtant toi qui as décidé d'y enterrer Rosine. Tu disais…

– Je sais ce que je disais.

– C'est à cause de ce type que tu as renversé ? C'est seulement un accident, tu n'as pas de quoi…

– Ça n'a rien à voir avec ça ! coupa Vincent, agacé.

– Alors pourquoi ?

Après une brève hésitation, Vincent fit le récit à Michel de tout ce qu'il venait d'apprendre. L'homme l'écouta, bouche bée, avant de s'exclamer :

– Et ils ont tous gardé ce secret pendant soixante ans ?

– Tous, même elle.

– Même elle… murmura Michel, éberlué.

– Mais pourquoi ?

– Tu crois vraiment que je le sais ? grogna Vincent.

Michel s'excusa, laissant place à un long silence où chacun, perdu dans ses pensées, tentait malgré tout de deviner celles de l'autre. Michel reprit doucement :

– N'empêche, tu aurais dû y aller.

– Pour tomber sur un de ces… Tu n'imagines pas ce que je pourrais leur faire !

– Rien, répondit calmement Michel.

– Rien ? répéta Vincent.

– Rien. On sait tous les deux que tu n'es pas un assassin.

Un léger sourire illumina le visage de Vincent, mais presque aussitôt, il se rembrunit.

– Reinette était bizarre la dernière fois que je l'ai vue, elle m'a dit des choses étranges.

– Comme ?

– Qu'elle aussi savait quelque chose à propos de Clothilde.

– Ça t'étonne ?

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Réfléchis, Vincent. Saint-Irénée compte quoi ? Quelques centaines d'habitants ? Les gens parlent ! Ce que Roland t'a dit tout à l'heure,

tout le monde devait le savoir !

Vincent soupira.

– Tu as raison.

– Bien sûr que j'ai raison !

– Ça ne m'explique toujours pas pourquoi ma femme m'a menti.

– Peut-être qu'elle avait peur du type, comment il s'appelait ?

– Antoine. Mais il était déjà mort avant notre rencontre !

– Tu sais… On peut aussi avoir peur des morts quelquefois.

Vincent, dubitatif, ne rebondit pas sur cette dernière phrase. Avant que Michel ne lui conseille à nouveau de rendre visite à Reinette, il se saisit de la télécommande et alluma le téléviseur.

– Je mets *Des chiffres et des lettres* ? demanda-t-il, pour couper court à la conversation.

Sans insister, Michel acquiesça. Vincent choisit le programme, puis s'enfonça dans son fauteuil sans écouter un traître mot de ce qui se passait à l'écran. Michel avait raison, comme chaque fois. Il jeta un coup d'œil aux deux larges bouquets de tulipes qu'il avait mis dans un vase en arrivant : il devait parler à Reinette, oui, mais avant toute chose, il était temps pour lui d'affronter Zélie.

37
Le mal

12 avril 1958

– Il t'a fait mal ?

Françoise baissa les yeux et ne répondit pas.

– Il t'a fait…

Les mots en suspens étaient plus coupants que des lames. Françoise hocha la tête pour confirmer à Zélie ce qu'elle savait déjà. La fillette, livide, lui toucha doucement le bras. Françoise sursauta.

– Je suis désolée, finit par articuler Zélie, honteuse.

Dans un élan désespéré, Françoise s'écria :

– Tu savais ? Tu savais ce qui allait se passer, pas vrai ?

Zélie évita son regard.

– Je ne savais pas si c'était seulement moi ou…

– Et tu avais besoin de moi pour en être sûre ?

La voix de Françoise, exagérément aiguë, se perdit dans un borborygme inaudible.

Sans un mot, Zélie la précéda dans la salle du café et s'empara d'une bouteille de gin et d'un verre. Elle en servit une copieuse rasade à Françoise avant d'en avaler elle-même quelques gorgées à même le goulot.

– Tiens, ça va aider, dit-elle simplement.

Françoise vida le verre d'un trait, puis éclata en sanglots.

– Ça aussi, ça va t'aider, murmura Zélie, sincèrement désolée. Mais surtout, n'en parle à personne.

38
Le secret

– Bonjour.

Françoise sursauta, puis plongea ses lèvres dans son verre comme une noyée y prendrait une respiration salvatrice. Zélie ne se laissa même pas le temps de pâlir.

– Vincent ! Que nous vaut l'honneur de ta visite ?

– C'est un bar, ici, non ? répondit le vieil homme tout en s'asseyant péniblement sur un des tabourets qui jouxtaient le comptoir. Son genou recommençait à lui jouer des tours. Françoise lança un regard de détresse à Zélie, mais elle ne tourna pas la tête.

– On t'a piqué des fleurs ?

Vincent tressaillit, mais il ne releva pas.

– Un café, s'il te plaît.

Zélie fronça légèrement les sourcils. Elle n'avait aucune idée de la raison pour laquelle il leur rendait visite, et surtout, elle ne s'attendait pas à un tel calme. Tout en se dirigeant vers la machine à café, elle poursuivit, d'un ton exagérément badin :

– Je suis contente que tu sois venu à pied, il paraît que tu as tendance à appuyer sur le champignon…

Vincent grimaça, mais il continua à l'observer sans rien dire. Zélie essayait de ne pas croiser son regard, mais elle sentait qu'il y avait un problème. Françoise, recroquevillée sur son tabouret, semblait sur le point de défaillir. Elle décida d'enfoncer le clou :

– Comment va ta belle ? Toujours aussi froide ?

Cette fois, le visage de Vincent se tordit dans une mimique sombre. Pourtant, là encore, il ne répondit pas. Zélie déposa la tasse devant lui avec douceur, puis elle se mit à le fixer avec la même intensité qu'il le faisait lui-même. Il la détaillait sans humeur, avec des doses de sérénité et de haine intimement liées. Elle soutint son regard. Quelle que soit la raison qui l'amenait à elle, elle ne baisserait pas les yeux.

– Rosine est bel et bien morte, oui. Avec ses secrets.

Les mains de Zélie se crispèrent sur le comptoir. Sur son tabouret, Françoise commença à s'agiter.

– Tu vois de quoi je veux parler, évidemment ?

– Évidemment, répliqua Zélie.

La voix de Vincent était calme et posée. A contrario, celle de Zélie venait de résonner comme un archet hésitant sur un violon bancal. Françoise laissa échapper un hoquet affolé, qui détourna le regard de Vincent. Les mains crispées sur son verre vide, elle semblait sur le point de défaillir.

– Ça va aller, s'enquit Vincent, très sincèrement.

Françoise répondit d'un hochement bref, puis entreprit d'attraper la bouteille derrière le comptoir et de se servir une longue rasade de gin. Lorsqu'il leva la tête vers Zélie, elle avait repris possession de ses moyens et le toisait de ses yeux froids. Bien malgré lui, la colère qu'il avait réussi à enfouir en lui faisait doucement surface.

– Je sais que c'est toi qui m'as dénoncé, lâcha-t-il brusquement.

À sa droite, le bruit d'un verre qui se vidait ne la fit pas ciller. Zélie, sans répondre, haussa les épaules.

– Il t'en a fallu du temps pour comprendre !

– Pourquoi ?

– Pourquoi pas ? Il fallait bien un coupable.

Les battements de cœur de Vincent accélérèrent leur course. Dans son cou, une veine palpitait au rythme du sang de manière infernale, comme si son pouls résonnait contre tous les murs du bistrot.

– Tu es une salope.

Zélie sourit.

– Rassure-moi, ça, tu l'avais quand même compris avant ?

La main de Vincent se crispa sur la petite cuillère.

– Pourquoi vous n'avez jamais rien dit ?

La voix de Françoise, brisée, s'éleva soudain dans l'atmosphère.

– Il nous aurait tués.

– Tais-toi ! rugit Zélie.

– Non, ça fait trop longtemps que je me tais. Il nous aurait tués, toutes !

Zélie sortit de derrière le comptoir et alla s'interposer entre Vincent et Françoise, comme si la barrière de son corps pouvait suffire à clore la conversation.

– Rosine avait peur ? murmura Vincent.

– Elle était morte de trouille, continua Françoise dont la voix prenait peu à peu du volume. On l'était toutes, même Zélie.

– Mais vous auriez pu le dénoncer ! Vous saviez qu'il avait tué votre copine et vous n'avez rien fait ? Donc cet Antoine aurait tout aussi bien pu en buter une autre ? Et vous n'auriez pas bougé le petit doigt ?

Le visage de Zélie se changea en masque de cire.

– Mais ce n'était pas seulement Antoine… murmura Françoise.

– Pourquoi est-ce qu'il vous faisait si peur ?

– Ce n'était pas…

Zélie lui coupa brutalement la parole.

– C'était un cinglé.

– Alors pourquoi est-ce que vous traîniez avec lui ? Je n'y comprends rien !

– C'était un gamin du village. On a toujours traîné ensemble. Mais il était violent, tu peux te renseigner. Même Madeleine avait peur de son fils. On avait toutes les raisons de le craindre.

À ces mots, le visage de Françoise, agrippée au comptoir, se crispa un peu plus. Vincent demanda alors, d'une voix à peine audible :

– Il lui a fait du mal ?

– Il en a fait à toutes les femmes qu'il a croisées, répondit Zélie d'un ton glacé.

– Arrête avec tes phrases à la con ! Vous aviez treize ans, bordel ! Il vous a fait quoi ? Il t'a piqué ton goûter ? Il n'y a rien qui justifie ce que vous avez fait, rien ! En réalité, vous n'étiez que de sales gosses ! Des gamines pourries gâtées, qui jouaient avec la vie des autres !

Françoise murmura alors de sa voix atone :

– On nous a violées.

Vincent s'appuya au comptoir. Il n'était pas sûr de ce qu'il venait d'entendre.

– Violées ?

– C'est comme ça qu'on dit, siffla Zélie. C'est assez grave pour toi ? Ça nous absout ?

– Toutes ? risqua-t-il à nouveau.

– Exactement. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi aucune d'entre nous n'a eu d'enfants ?

– Rosine était stérile.

– Tu en es certain ?

Vincent se leva et repoussa brutalement le tabouret vers le comptoir.

– Qu'est-ce que tu insinues ?

– Que quand on vit ce qu'on a vécu toutes les trois, on n'a peut-être pas envie de mettre une petite fille au monde.

– Je t'interdis de dire ça. Rosine a vécu un véritable enfer pour pouvoir porter nos enfants. Tu n'as pas la moindre idée de tout ce qu'elle a pu subir !

– Peut-être. Mais Rosine avait tout un tas de secrets, crois-moi.

Vincent se leva précipitamment :

– T'es vraiment une salope ! Je ne sais pas pourquoi je suis venu !

Instinctivement, sa main droite se dressa, menaçante, à quelques

centimètres seulement du visage de Zélie. Immobile, elle avait pour la première fois de la crainte dans le regard. Effrayé par son propre geste, Vincent recula d'un pas.

– Ne dis rien, Vince, s'il te plaît, murmura alors Françoise d'un ton las. À personne.

Vincent ne répondit pas. En traînant son genou douloureux, il se dirigea vers la porte le cœur au bord des larmes, priant pour ne pas flancher devant elles.

39

Reinette et Sophie

Vincent relut la une du jour sans grand enthousiasme et avala une nouvelle gorgée de café. Arrivé près de la tombe une heure auparavant, il avait aussitôt cherché dans le cimetière la silhouette fine de Reinette. Peine perdue, la fillette était introuvable. Il avait alors rejoint le caveau de la famille Augé, où le père continuait à le regarder avec son air bouffi, et où la mère n'en finissait pas d'être triste. Il avait besoin de parler à Rosine et avait immédiatement commencé à la questionner. Pourquoi ne lui avait-elle jamais rien dit ? Qui était cet Antoine ? Était-ce vrai qu'il lui avait fait du mal ? Le silence cuisant qui avait répondu à ses doutes n'avait fait que les rendre plus douloureux et brûlants. Plus que tout, ce que Zélie avait insinué sur Rosine et son désir d'enfant lui glaçait le sang. Était-il possible de mentir ainsi, toute sa vie ? Ou bien est-ce qu'elle s'était menti à elle-même ? La jeune fille sur la photo floue le regardait en souriant, libre et insouciante. Quels autres secrets lui avait-elle encore dissimulés ? Dans le même temps, il pensait à Reinette et à ce qu'elle lui avait révélé la semaine précédente : tout le monde savait. Pendant qu'il croupissait en prison, pendant que les gendarmes organisaient des battues, pendant que les parents de Clothilde mouraient de chagrin. Dans chaque maison, chaque jardin, chaque ruelle de ce petit village maudit, les habitants savaient qu'un enfant violent se cachait parmi eux, et qu'il était capable de tuer. Tout à coup, Vincent dressa l'oreille : sur les graviers, un bruit de pas venait de faire taire le pépiement joyeux des oiseaux. Plein d'espoir, il se redressa, aux aguets, et se dirigea à pas de loups vers l'allée d'où il parvenait. S'il se faufilait entre les tombes, elle ne le verrait pas arriver. C'est alors que le choc, violent, le fit chanceler. Il s'appuya sur la pierre, le souffle coupé.

– Encore vous ? grommela une voix agacée. Mais vous ne pouvez pas faire un petit peu attention ?

Vincent porta la main à sa tempe, qui venait d'être heurtée par le solide arrosoir en fer que l'inconnue soulevait à bout de bras au-dessus de sa tête.

– Ah mince, l'entendit-il maugréer. En plus, vous saignez !

Désorienté, il sentit que la jeune femme épongeait sa joue gauche.

– Ça va ? demanda-t-elle alors d'une voix plus mesurée.

– Ça va, répéta Vincent, alors que dans son crâne résonnait encore le bruit entêtant du choc.

– Je suis désolée, je ne vous avais pas vu. Quelle idée de slalomer comme ça entre les allées, aussi ! C'est un cimetière, pas une aire de jeux !

Pendant que la jeune femme le grondait comme un enfant, Vincent recouvrait peu à peu ses esprits. Son visage lui semblait étrangement familier.

– Je m'excuse, je vous ai pris pour quelqu'un d'autre.

– Ah, vous attendez quelqu'un ?

– Oui, enfin non.

Sophie fronça les sourcils. Cet homme était décidément un drôle de type. Même si Madeleine prétendait qu'il n'avait rien d'un meurtrier, l'institutrice restait méfiante. Après tout, il avait tout de même tué son chat !

– Vous veniez voir votre femme ?

– Oui… On se connaît, n'est-ce pas ?

– Vous avez renversé Minouche.

Vincent blêmit.

– Je suis désolé. Comment va-t-il ? Enfin, non, bien sûr, je voulais dire comment vont les enfants ? Ça n'a pas été trop dur ?

Sophie grimaça.

– À vrai dire, on ne leur en a pas vraiment parlé.

– Hein ?

– Ils croient que le chat est parti. Qu'il est retourné à la vie sauvage en gros. C'est aussi bien comme ça.

Vincent secoua la tête.

– Les mensonges, madame, ce n'est jamais bien.

Sophie sentit ses joues s'enflammer.

– Je ne me souviens pas de vous avoir demandé votre avis ! Au revoir !

D'un geste sec, elle ramassa son arrosoir et reprit sa marche dans les allées du cimetière.

Vincent la regarda partir, éberlué.

– Je suis désolé, je ne voulais pas être désagréable !

– C'est trop tard ! s'écria-t-elle, sans même se retourner.

Elle avança encore quelques mètres, puis s'arrêta sur une tombe que Vincent connaissait bien. Il la vit déposer son arrosoir sur le sol et détailler consciencieusement l'épitaphe avec un air emprunté. Intrigué, Vincent décida de la rejoindre. Sophie leva les yeux vers lui :

– Oui ?

Vincent se sentait importun, mais il ne résista pas à l'envie de la questionner :

– Vous connaissez cette défunte ?

– Non, pas du tout. Et vous ?

– Oui. Enfin pas personnellement.

– C'est vrai ? Je ne connais que son prénom. Vous pourriez m'en dire un peu plus sur elle ?

– En fait, je croise souvent sa nièce, elle s'occupe de la tombe.

Vincent surprit l'expression étonnée de Sophie. L'endroit était parsemé d'herbes folles et de vieilles fleurs fanées, jetées là comme par mégarde. Des ornements brisés complétaient la triste décoration.

– C'est une enfant, se justifia-t-il, elle a à peine neuf ans, enfin dix je crois et…

Cette fois, le regard de Sophie se fit inquisiteur. Vincent soupira, comme si le poids de son passé venait brutalement de se poser à nouveau sur ses épaules.

– Bref, cela n'a pas grande importance. Bonne soirée, murmura-t-il en se détournant.

– Attendez… Vincent, c'est ça ?

– Oui.

– Vous me dîtes que la nièce de Thérèse est une petite fille ?

– C'est ça.

Sophie détailla les traits du vieil homme. Quel âge avait-il ? Soixante-quinze ans ? Quatre-vingts, tout au plus ? Elle s'apprêtait à lui livrer le fond de sa pensée, quand un étrange craquement les fit tous deux se retourner.

– C'est quoi ça ? s'écria Sophie.

Vincent, comme apaisé, semblait sourire à un fantôme.

– Elle ? C'est Reinette.

Sophie observa les environs, mais hormis le souffle du vent, plus aucun bruit ne venait hanter les lieux. Le craquement entendu était sûrement celui d'un chat ou d'un mulot. Plus probablement encore, celui des arbres. Pourtant, elle frissonna.

– Vous avez froid ?

– Non, ça va, répondit-elle plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu.

Sophie était mal à l'aise. Lorsqu'elle avait décidé, sur un coup de tête, de comparer la liste des jeunes filles disparues avec les tombes du cimetière communal, elle n'avait pas imaginé y rencontrer qui que ce soit, et surtout pas Vincent. Même si Madeleine semblait convaincue de son innocence, Sophie ne se sentait pas vraiment rassurée face à lui. D'autant qu'il continuait à jeter de temps à autre des regards

dérobés vers l'allée, comme s'il y apercevait quelqu'un. Pour se donner une contenance, elle se mit lentement à ramasser les objets hétéroclites qui gisaient dans le petit lit de fer.

– Non ! S'il vous plaît ! s'écria Vincent.

Sophie sursauta et sa main se reposa instinctivement sur l'arrosoir qu'elle avait emporté avec elle. Même si elle s'était persuadée qu'il servirait à arroser quelques fleurs, elle savait pertinemment pourquoi elle l'avait attrapé à l'entrée du cimetière. L'atmosphère, lourde de tristesse et de larmes, l'avait immédiatement saisie à la gorge. Et une angoisse palpable l'avait accompagnée dans sa recherche de la première tombe. Thérèse était la toute première jeune fille à avoir disparu et c'était aussi la seule dont on ait retrouvé le corps. Les autres n'avaient jamais été enterrées. Oubliées. Même les parents de Clothilde avaient déménagé quelques années après sa disparition dans le nord de la France, comme s'ils avaient voulu couper définitivement tous les liens qui les attachaient encore à la région. Sophie avait réuni des informations sur chacune d'entre elles, et leurs vies se ressemblaient toutes. C'étaient des jeunes filles studieuses et faciles à vivre, qui avaient disparu sans laisser la moindre trace. Si Thérèse avait retenu toute l'attention de Sophie, ce n'était pas seulement en raison de sa sinistre destinée. L'enfant de onze ans avait été retrouvée, après plusieurs jours de recherches, dans le même sous-bois que Clothilde. Elle avait été violée puis abandonnée, nue, sous un tas de branchages qui l'avait protégée des regards pendant des mois.

– Je suis désolé, balbutia soudain Vincent. C'est juste que… elle se donne tellement de mal pour que la tombe soit décorée…

Le vieil homme eut un sourire complice.

– Ce n'est pas extraordinaire, bien sûr. Mais ce n'est qu'une enfant, s'amusa-t-il en haussant tendrement les épaules.

Sophie le regarda, interloquée.

– Vous parlez de… Reinette ?

– Thérèse était sa tante. D'après ce que j'ai compris, elles n'avaient pas beaucoup d'écart toutes les deux… Elles étaient très proches.

Sophie se mordit timidement les lèvres. Vincent n'était pas si vieux, mais peut-être ressentait-il une certaine confusion vis-à-vis des dates ? La perte d'un être cher avait tendance à accélérer ce type de troubles. Elle en savait quelque chose, sa propre mère avait souffert d'un alzheimer précoce.

– Vous vous emmêlez un peu les pinceaux, je crois…

Vincent la regarda d'un air étonné. La jolie rousse le prenait-elle pour un grabataire ?

– Pas du tout. J'ai toujours eu une très bonne mémoire.

– Alors, peut-être que vous avez mal compris…

Vincent commençait à s'agacer.

– Attendez, où est-ce que vous voulez en venir au juste ? Je discute avec Reinette chaque semaine. Je sais quand même ce qu'elle m'a raconté ! Vous ne la connaissez même pas, de toute façon !

– Vous avez raison, je ne la connais pas. Mais j'épluche les registres généalogiques de ce village depuis des mois. Et je peux vous assurer que cette gamine s'est moquée de vous.

– Et pourquoi donc ? répliqua Vincent, la voix tremblante de colère.

– Parce que Thérèse, à ma connaissance, n'a eu qu'une seule et unique nièce.

Vincent haussa les épaules.

– Vous voyez bien, c'est Reinette !

Sophie respira profondément.

– Sa nièce est née plusieurs années après sa mort. Elle ne l'a jamais rencontrée.

– C'est impossible, bredouilla Vincent, Reinette m'a dit que…

Sophie lui coupa doucement la parole :

– Thérèse a disparu en 1945, dans les mêmes conditions que Clothilde. C'était la tante de Zélie.

– Zélie…

– Elle-même.

Vincent sentit son cœur s'emballer. Ses oreilles se bouchèrent et sa respiration devint plus saccadée. Sophie eut à peine le temps de lui offrir son épaule que déjà le vieil homme s'affalait sur la pierre tombale voisine.

– Zélie, répéta-t-il, assis sur le marbre blanc.

40

Chacun ses morts

La chaleur de l'après-midi avait été remplacée par une brume froide, à l'humidité presque palpable. Dans le bar, les hommes avaient remis leurs vestes et s'apprêtaient à quitter les lieux.

– Tu crois qu'il va pleuvoir ? demanda Françoise.

Zélie ne lui répondit pas. Elle se dirigea vers la salle et escorta ses clients, avant de faire descendre de moitié le rideau de fer.

– Je ferme, Françoise, dit-elle simplement.

L'honorable femme du maire avala d'un trait les dernières gouttes de son gin, puis entreprit de se lever de son tabouret. Zélie ne lui adressait pas le moindre regard. Alors qu'elle marchait à petits pas vers la sortie, la porte vitrée s'ouvrit brusquement sur le visage essoufflé du boucher.

– C'est fermé, aboya Zélie, qui n'avait nulle envie de faire des heures supplémentaires.

– Je sais, j'apporte simplement la nouvelle.

– Quelle nouvelle ? grommela Françoise en s'accrochant au comptoir.

– La vieille Madeleine a fait une attaque.

Zélie écarquilla les yeux. Elle avait beau savoir que cela arriverait un jour, elle ne s'était pas préparée à ça.

– Elle est morte ? demanda Françoise de sa voix traînante.

– Il paraît qu'elle était déjà froide quand Noémie l'a trouvée. Je passe pour la collecte. Comme elle n'avait pas de famille, on fait une quête pour les fleurs.

– J'en suis ! affirma Zélie sans la moindre émotion.

Le commerçant hocha la tête.

– Je file, je vais essayer de prévenir tout le monde avant le week-end.

Tandis que le carillon guilleret retentissait sur les pas de l'homme qui s'éloignait sur le trottoir, Françoise attendait, immobile, la réaction de Zélie. Celle-ci ne bougea pas.

– On ferme ! répéta-t-elle une nouvelle fois à son attention.

Françoise, docile, la dépassa sans protester.

– À demain ?

– À demain, répondit Zélie en haussant les épaules, avant de baisser complètement le rideau derrière elle.

Tout en comptant sa caisse, elle songea à la collecte que les villageois avaient organisée pour Madeleine. Vivante, elle avait été l'objet de tous les ragots. Morte, elle deviendrait sans doute une légende. Juste avant d'éteindre les lumières du bar, elle eut une pensée pour Roland. Quelqu'un l'avait-il prévenu ? Elle s'apprêtait à appeler l'hôpital, puis se ravisa. Ce n'était pas à elle de le faire. Chacun ses morts : les siens comptaient double.

41
Zélie

Il s'était juré de ne plus jamais y réfléchir. Il avait réussi, pendant des années, à chasser son visage de ses pensées. Pourtant, elle avait hanté sa nuit. Dans son rêve, elle courait, joyeuse, au milieu du cimetière communal, comme le faisait Reinette. Elle dépassait la lourde grille en gambadant, puis s'éloignait vers le caveau de Rosine, qui l'observait d'un œil bienveillant du haut de sa porcelaine. Sur chaque tombe, elle ramassait une fleur factice qu'elle assemblait dans un bouquet disparate et sordide, avant de s'avancer vers le petit lit de Thérèse. C'est à cet endroit précis que le visage de Clothilde s'estompait. Les boucles blondes devenaient un carré platine et le rictus de Zélie venait le réveiller en sueur. Il avait fait ce rêve au moins trois fois. Puis il avait décidé de ne plus se rendormir. Hagard, il avait pensé à sa soirée de la veille. Sophie lui avait raconté tout ce qu'elle avait découvert sur ces disparitions. Quatre filles du village, toutes évaporées dans des conditions identiques, mais aussi trois saisonnières, fugueuses, qu'on n'avait jamais retrouvées. Un seul corps : Thérèse. Dans les journaux de l'époque, on n'avait évoqué que de simples fugues. Clothilde était la seule à avoir eu droit à une enquête digne de ce nom. Ce que Vincent ne s'expliquait pas, c'est que personne ne lui en ait jamais parlé. Ni les gendarmes ni Rosine. Pourtant, elle ne pouvait l'ignorer. Et cet Antoine, qu'elles avaient accusé à demi-mot, quel était son véritable rôle dans toute cette histoire ?

Le jour n'était pas levé. Les nuages orange et roses s'entremêlaient encore avec la nuit : il ferait beau. Lentement, Vincent enfila son pantalon et le gros pull qu'il portait déjà la veille. Puis, il attrapa les clefs et rejoignit la voiture. La banquette crissa sous son poids quand il se laissa tomber sur le fauteuil. À la radio, un vieux titre des Innocents promettait un estuaire à qui voudrait bien l'atteindre. Vincent, lui, avançait sur une mer agitée.

– On ne se quitte plus !

La morgue de Zélie ne le surprit pas plus qu'elle ne l'impressionna.

– Un chocolat chaud, s'il te plaît.

Il avait patienté presque une heure devant le troquet en écoutant la

radio. Il s'était garé à l'écart du village et avait attendu sous les lourds platanes, dans un recoin isolé qui le cachait de la route. Zélie avait ouvert le rideau de fer à neuf heures précises. Il lui avait seulement laissé le temps de s'installer au comptoir, puis il s'était avancé vers elle. Un éclair de panique avait allumé son regard un minuscule instant, mais elle s'était immédiatement reprise. Cette femme avait le sang aussi glacé que celui d'une vipère. Tandis qu'elle lui préparait sa commande, Vincent s'efforçait de trouver les mots justes. Il avait encore en tête ce qu'elle lui avait révélé la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Ce fameux Antoine, qu'elle et Françoise accusaient de viol, et le choix qu'auraient pu faire, consciemment ou pas, Rosine de ne pas avoir d'enfants. Il savait que la vérité serait difficile à obtenir.

– Je suis venu te parler.

Zélie se retourna, peu amène, la tasse de chocolat chaud à la main. Elle la posa délicatement sur le comptoir devant lui et planta son regard provocant dans le sien.

– Je t'écoute.

Vincent se racla la gorge. Il avait passé cinquante ans de sa vie à détester cette femme. Quand il avait appris qu'elle était responsable de son arrestation, il l'avait haïe profondément, sans concession. À ce moment-là, il avait souhaité sa mort. Malgré son calme apparent, elle ne pouvait pas l'ignorer. Mais depuis quelques jours, sa responsabilité s'était lentement diluée dans celle des autres : Roland, Françoise, Rosine… et enfin tout un village. Quelle que soit la raison pour laquelle chacun d'entre eux s'était tu, Vincent devait en avoir le cœur net.

– Je suis venu te parler de Clothilde.

Le simple fait de prononcer son prénom lui donnait la chair de poule. Un demi-siècle plus tard, rien n'avait changé. Zélie ne cilla pas.

– Tu sais déjà tout ce qu'il y a à savoir, non ? Elle a disparu. Antoine est le dernier à l'avoir vue. On ne sait pas ce qui est arrivé, on était des mômes. Depuis, il est mort. Fin de l'histoire.

– Je voudrais aussi qu'on parle de Laure Blanchard et de Marie-Jeanne Boisson.

Le visage de Zélie se crispa.

– Connais pas.

– Vraiment ? Et Thérèse Chailloux ? Tu ne la connais pas non plus ?

Zélie, livide, détourna le regard avant de s'agripper au comptoir d'une main anguleuse.

Rapidement, elle releva la tête.

– Je ne l'ai pas connue, non. Elle est morte avant ma naissance.

– Dans le sous-bois.

Zélie haussa les épaules.

– Peut-être. Je viens de te le dire, je n'étais pas née.

– Et les autres, tu ne sais pas non plus ce qui leur est arrivé ? Il y a moins de deux cents péquenots dans ce bled, ne me dis pas que tu ne vois pas de qui je parle !

Malgré la dureté de son regard, Vincent sentait que Zélie était en train de flancher. Elle avait la clef du mystère et il était bien décidé à l'obtenir. Et si, pour cela, il fallait la pousser à bout, ce ne serait que la cerise sur le gâteau. Il était sur le point de remettre Thérèse sur le tapis quand le carillon de l'entrée interrompit leur conversation.

– Bonjour, murmura une Françoise fatiguée.

De larges lunettes noires sur le visage, elle traversa la pièce sans lever la tête et alla s'asseoir comme une automate sur le tabouret qui, depuis, toujours, lui était réservé. Quand elle regarda enfin le comptoir, elle eut un réflexe effrayé.

– Vincent ?

– Lui-même, je t'attendais.

L'angoisse qu'il lut dans ses yeux lui procura une satisfaction fugace.

– Zélie allait me parler de sa tante Thérèse.

L'effroi de la septuagénaire était palpable. Elle fit un geste pour se redresser, mais Vincent l'arrêta.

– Je pense qu'on a assez tourné autour du pot, il est temps de mettre cartes sur table.

Contre toute attente, c'est un soupir de soulagement qui s'échappa soudain des lèvres de Françoise.

– Il fallait bien que ça se sache un jour ou l'autre, commença-t-elle. Il est mort maintenant, tout ça n'a plus d'importance.

Zélie murmura un « Tais-toi » âcre entre ses lèvres, mais Françoise continua :

– À l'époque, on ne pouvait rien dire, Vincent, on ne nous aurait jamais crues, on était des gosses et Zélie, il l'aurait…

– Tais-toi ! rugit brusquement Zélie.

Livide, elle faisait déjà le tour du comptoir pour les rejoindre. Vincent n'avait jamais vu autant de sentiments parcourir son visage. Comme Françoise, terrifiée, venait de se murer dans le silence, il sentit l'exaspération le gagner :

– Mais de qui est-ce que vous parlez, d'Antoine ?

Françoise eut un rictus désolé.

– Antoine, c'est un dommage collatéral. Il l'aura été toute sa vie, le pauvre.

– Ferme-la ! aboya à nouveau Zélie, tout en se jetant violemment

sur son amie.

Déstabilisée, Françoise tomba en arrière en emportant le tabouret à sa suite. Zélie, que rien n'arrêtait, venait de lui empoigner les cheveux et s'élança sur elle en criant. Au sol, ce n'était que corps et jambes emmêlées, dans des hurlements haineux et des borborygmes inaudibles. Sans se poser de questions, Vincent agrippa rudement le chandail de Zélie et la tira vers l'arrière. Elle se débattait avec vigueur. Vincent la maîtrisa sans peine. Dans ses bras, elle semblait aussi frêle qu'une enfant.

– Calme-toi, répétait-il d'une voix douce, tout en lui maintenant fermement les mains.

Françoise, en larmes, était toujours à terre, prostrée. Vincent l'apostropha :

– Ça va ?

Elle releva mollement la tête. Son maquillage avait coulé, emportant avec lui des sillons noirâtres qui ruisselaient jusque sur le col de son chemisier. Elle avait tout de la vieille sorcière, ne put s'empêcher de penser Vincent. Près de lui, malgré le regard assassin qu'elle dardait sur Françoise, Zélie commençait à se calmer. Il ne desserra pas son étreinte.

– Il nous a toutes violées et Zélie était sa complice. C'est elle qui nous attirait ici et nous laissait entre ses pattes !

– Antoine ?

– Mais non pas Antoine, je te parle de son père ! hurla tout à coup Françoise d'une voix aiguë.

La phrase résonna dans le café comme une accusation, suivie par le cri étouffé de Zélie dont le corps s'avachit, pesant, sur Vincent, avant de se soulever dans de puissants sanglots.

– Le père Chailloux ? répéta Vincent.

Mais personne ne répondit à sa question. Il lâcha Zélie, qui se dégagea doucement de ses bras comme une poupée de chiffon. Dans son esprit, le déroulé se faisait petit à petit : Thérèse, sa petite sœur, puis Laure, sa camarade de classe. Marie-Jeanne, la voisine. Jusqu'à sa propre fille et sa meilleure amie. Jusqu'à Rosine. Jusqu'à Clothilde.

– C'est vrai ? murmura-t-il encore à l'intention de Zélie.

Brisée, elle ne réagissait toujours pas. Françoise se dirigea vers elle et l'enveloppa de ses bras.

– Il fallait garder ce secret, affirma-t-elle de sa voix nasillarde.

Vincent regarda les deux femmes qui lui faisaient face. Un mélange de haine et de rancœur s'amoncelait au fond de sa gorge, mais il ne le laissa pas sortir. Malgré tout ce qu'elles avaient bien pu lui faire, c'étaient bien elles les victimes.

42
Six pieds sous terre

Le bruit du corbillard envahit le silence. Le vieux Volkswagen avait du mal à monter la côte et son moteur, ronflant, couvrait le pépiement des oiseaux qui s'ébattaient dans les arbres. C'était un vendredi orageux : de lourds nuages noirs s'amoncelaient sur les hauteurs et ne tarderaient pas à avancer vers la plaine, en douchant au passage les collines aux alentours. Vincent ne savait pas pourquoi il était resté. La seule fois où il avait rencontré Madeleine, c'était le jour où il avait percuté Minouche. La vieille femme l'avait accusé de préférer les morts aux vivants. Le pire, c'était qu'elle n'avait pas tout à fait tort. Lorsque le cortège pénétra dans le cimetière, il se leva péniblement de la pierre tombale et le regarda passer. Il y avait là presque tout Saint-Irénée. En tête, le boulanger, qui portait fièrement une gerbe monumentale, au nom de tous les habitants de Valréas. Suivaient monsieur le maire et sa femme, ainsi que Zélie. Derrière eux, une vingtaine de villageois s'avançaient en une procession désordonnée et bavarde. Aucun d'entre eux n'avait de souvenirs avec la défunte. Madeleine était une mère célibataire que personne n'avait jamais fréquentée. Elle avait connu la mise au banc de la bonne société, puis son mépris. Malgré cela, elle n'avait jamais quitté Saint-Irénée. Haï bien avant d'exister, Antoine avait eu la destinée de la chienlit. Piétinée, elle avait repoussé toujours plus drue jusqu'à ce qu'elle soit finalement arrachée, une bonne fois pour toutes. Roland fermait le cortège, boitillant. Lui seul paraissait sincèrement affecté par le décès de Madeleine. L'accident l'avait diminué. Même s'il n'en gardait aucune séquelle, il semblait avoir encore du mal à se déplacer. À ses côtés, Sophie, la jolie institutrice, le soutenait du mieux qu'elle le pouvait. Vincent lui adressa un signe de tête, puis détourna le regard de la morne procession. Lorsque le prêtre commença son homélie, il s'en voulut d'être resté. Ses paroles lui rappelaient celles qu'il avait entendues un an plus tôt. Elles le touchaient au cœur. Lentement, il se rassit sur la pierre froide et laissa son esprit s'envoler.

– Il est là de plus en plus souvent, murmura Sophie en observant Vincent à la dérobée.

Roland la regarda avec étonnement. La cérémonie se terminait sans

remerciements ni famille à consoler. Madeleine était partie comme elle avait vécu : seule.

– Vous le connaissez ?

– Pas vraiment, on s'est croisés, disons.

– Ici ?

– Sur la tombe de Thérèse Chailloux.

– La tante de Zélie ?

– Oui, celle qui a été retrouvée dans un sous-bois, presque trente ans avant Clothilde. Mais je suppose que je ne vous apprends rien ?

Le regard de Sophie, inquisiteur, traversait Roland comme un sabre. Ce n'était pas nécessaire : il n'avait plus aucune envie d'éluder les questions.

– C'est un petit village ici, tout se sait.

Lentement, il pivota sur lui-même pour adresser un dernier adieu au caveau. Madeleine reposait près d'Antoine, son seul et unique fils. Dans le marbre, leurs visages, sereins, souriaient pour l'éternité. D'un pas traînant, il reprit sa marche vers la sortie. Sophie, instinctivement, posa une main sur son bras. Il se tourna vers elle :

– Merci d'être venue me chercher à l'hôpital, balbutia-t-il précipitamment.

La jeune femme haussa les épaules, comme pour dire que cela ne lui avait pas beaucoup coûté, puis accorda son allure à celle du vieil homme. Quelques mètres plus loin, il s'arrêta à nouveau.

– Elle va me manquer, dit-il tout à coup d'une voix étouffée.

Sophie raffermit son étreinte sur son bras.

– C'était dans l'ordre des choses…

Roland la dévisagea un instant, puis éclata d'un rire inquiétant.

– L'ordre des choses ? Une mère à treize ans, qui doit porter l'opprobre de tout un village ? Est-ce que vous vous imaginez ce qu'a été sa vie ? Violée, humiliée par ses pairs, battue par son fils ? De quel ordre parlez-vous ? Celui du diable ?

Sophie sursauta :

– Violée ?

Roland soupira, le regard absent.

– Le pire, c'est qu'il était son portrait craché.

La jeune femme fronça les sourcils. Elle avait du mal à suivre. Une minuscule larme ruissela sur la joue de Roland, mais il continua à soliloquer d'une voix atone, comme s'il se racontait une histoire à lui-même.

– Tout le monde s'en doutait. Il était le seul à qui on ne disait rien. C'est ça qui l'a rendu fou. Elle a essayé de l'aimer, vous savez, je crois même que lorsqu'il était petit, elle y est arrivée, quelquefois. Mais en

grandissant, il avait son visage. Sa voix aussi. Quand on a vu qu'il serait comme lui, on n'a pas eu d'autre choix. Il fallait faire quelque chose, on ne pouvait pas laisser ces horreurs recommencer, Madeleine a fait ce qu'il fallait…

La phrase de Roland se brisa dans un sanglot. Sophie, ahurie, ne comprenait pas un mot de ce qu'il lui avait raconté, si ce n'est qu'un nouveau nom venait d'être ajouté à la liste de ses jeunes victimes. Elle frémit en songeant à ce que cela signifiait.

– Vous voulez dire que le violeur était quelqu'un d'ici ? Tout le monde connaissait ?

Roland eut un rictus amer.

– Du plus grand au plus petit.

Les lèvres de Sophie se crispèrent sur une grimace de dégoût :

– Et vous l'avez tous protégé pendant près d'un siècle ?

Le silence de Roland, éloquent, se passait de réponse.

– Alors pour Clothilde aussi, vous saviez ? Et vous avez accusé un innocent pendant des années ? Mais comment est-ce que vous avez pu faire ça et continuer à vous regarder dans une glace ?

Roland, les jambes tremblantes, s'adossa à un des caveaux qui bordaient le chemin. Le visage livide, il articula avec difficulté :

– Nous avons fait ce qu'il y avait à faire.

– C'est-à-dire ?

La main sur le cœur, Roland s'avachit encore un peu plus sur le mur. Sophie prit peur.

– Vous allez bien ? Roland ?

Une sueur glacée perlait sur son front. Il semblait chercher sa respiration sans parvenir à reprendre son souffle. Voyant qu'il ne lui répondait pas, Sophie appela instinctivement à l'aide, puis se saisit de son téléphone portable. Aucun réseau. En courant, elle se dirigea vers l'entrée où elle espérait capter les précieuses ondes.

Un cri le tira de sa torpeur et il mit quelques instants à se souvenir dans quel lieu où il se trouvait. Cela lui arrivait de plus en plus souvent, mais il ne s'en souciait guère : ces escapades se faisaient en général dans le passé, en compagnie de Rosine. Elles étaient bien plus belles que la réalité. Le contact de la main glacée sur son épaule le ramena brutalement dans le monde. L'enterrement était terminé, les villageois étaient tous partis. Sauf une, Sophie, qui le dévisageait en hurlant dans son oreille.

– Vincent, aidez-moi, je vous en prie, Roland a eu un malaise.

Avec difficulté, il se mit sur ses deux pieds. Sophie le regarda avec inquiétude.

– Ah non pas vous aussi ! Vous vous sentez bien ?

Vincent se ressaisit.

– Bien sûr, je me suis seulement assoupi, ça m'arrive quelquefois.

– Vous dormiez les yeux ouverts, murmura Sophie, interloquée.

Vincent se redressa et lui fit face, agacé.

– Bon, il a quoi Roland, encore ?

En un bond, Sophie repartit en sens inverse dans l'allée pour retrouver le septuagénaire :

– J'ai appelé les secours, mais j'ai peur qu'il fasse une crise cardiaque, cria-t-elle tout en s'agenouillant près du corps avachi sur le sol.

Roland était dans une position improbable. Il était en partie adossé au mur tandis que ses bras pendaient mollement le long de son torse. Une de ses jambes, à demi repliée, semblait sur le point de repartir sans lui. Il haletait. Vincent se hâta près de lui et détailla ses pupilles.

– Il a perdu connaissance ? demanda Sophie d'une voix étranglée.

Vincent secoua la tête.

– Pas du tout ! Roland ? Roland ?

Il ne réagissait pas. Soudain, sans que Sophie puisse intervenir, Vincent abattit violemment son immense main dans le visage du vieil homme. Horrifiée, elle se jeta sur lui :

– Mais ça ne va pas, non ? Vous êtes malade !

Déroutée, elle s'attendait à le voir sombrer encore plus. Pourtant, contre toute attente, le geste de Vincent eut un effet salutaire sur Roland, dont le regard sortit peu à peu de sa torpeur. Vincent, immobile et debout, paraissait satisfait.

– Roland, vous m'entendez ? Roland ?

Sophie semblait tellement sur les nerfs que Vincent se demanda un instant s'il ne devait pas lui infliger la même sentence. Les pieds profondément ancrés dans le sol, il haussa la voix pour couvrir ses lamentations :

– Il va bien !

Comme pour confirmer ses propos, Roland tenta de se rasseoir plus dignement.

– Ne bougez pas ! implora Sophie.

Comme si les deux hommes ne l'entendaient pas, Vincent offrit sa main à Roland, qui s'en saisit pour dégager sa jambe et appuyer son dos plus confortablement contre le marbre. Sophie n'en croyait pas ses yeux.

– J'ai appelé les secours, balbutia-t-elle, ils ne vont pas tarder.

– Ça ne servira à rien, affirma Vincent, laconique.

Aussitôt, Sophie imagina le pire. Comme s'il lisait dans ses pensées,

Vincent la rassura :

– Son cœur va très bien. Il est en manque.

– En manque ? En manque de quoi ?

Roland sourit faiblement :

– Delirium tremens…

La jeune femme, décontenancée, les regardait l'un et l'autre sans comprendre. Vincent se rapprocha délicatement d'elle et entoura de son bras ses épaules.

– Allez au-devant des pompiers. Je vais rester avec lui.

Satisfaite de se voir confier une mission concrète et légèrement hébétée par le cours des événements, elle se dirigea vers l'entrée du cimetière. Vincent se laissa glisser contre la pierre pour s'asseoir près de son protégé. Un silence gênant s'installa entre les deux hommes, puis Roland prit doucement la parole.

– Madeleine était une femme bien, commença-t-il.

Vincent secoua la tête, il n'avait aucune envie d'écouter les souvenirs de Roland. Madeleine était une ombre qu'il n'avait rencontrée qu'une seule fois, il ne trouvait rien à en dire. Roland continua pourtant, comme si cela pouvait l'intéresser.

– Je passais beaucoup de temps chez elle, quand j'étais petit. Mes parents n'étaient pas souvent là et tu te rappelles comment c'était à l'époque, l'éducation à la dure.

Vincent haussa les épaules. Il n'avait aucune idée de ce que l'éducation avait pu être hier, pas plus qu'aujourd'hui ou demain. Malgré ces signes de désintérêt, Roland poursuivit.

– Madeleine… Elle savait y faire avec les gosses. Toujours un mot gentil, ou un petit gâteau.

Vincent décida d'intervenir.

– Écoute Roland, je comprends que tu aies besoin de t'épancher et que le lieu s'y prête, mais je ne crois pas être la bonne personne, désolé. On attend les pompiers ensemble et après, chacun de nous partira de son côté.

Tout en disant cela, il prit appui sur la pierre pour se redresser, mais son genou fit de la résistance. Roland lui tendit une main incertaine.

– Merci, mais si on tombe tous les deux, il n'y aura plus personne pour nous relever, maugréa Vincent en écartant son bras.

En pesant de tout son poids contre le caveau, il parvint péniblement à se mettre debout.

Roland reprit, d'une voix sourde :

– Je ne suis pas venu m'épancher. Je voulais seulement que tu saches que ce n'était pas un monstre. Elle avait ses raisons, c'est tout.

J'aimerais que tu ne parles de tout ça à personne. C'est terminé désormais. Les victimes sont mortes et les vivants se taisent.

Vincent eut un rictus amer.

– Tu as peur que je vous dénonce, c'est pour ça que tu es là ?

– Non, je n'ai plus peur de rien, depuis longtemps. Cette histoire a pesé sur ma vie entière, bien plus que n'aurait pu le faire n'importe quelle condamnation. Mais elle ne mérite pas qu'on salisse sa mémoire. C'était vraiment quelqu'un de bien.

Vincent le fixa avec perplexité.

– La mère d'un meurtrier ?

Les yeux de Roland papillonnèrent.

– Zélie ne t'a pas tout raconté ?

– Il semble bien que non, assena Vincent, en se rasseyant pour entendre la suite.

43

Reinette

– Je ne resterai pas tard aujourd'hui, ma Rosine, murmura Vincent au cadre en porcelaine.

Lentement, il attrapa le journal dans le fond de son sac à dos, et déposa le thermos de chocolat chaud près des tulipes.

– Je reviendrai vendredi prochain, ajouta-t-il, comme pour s'excuser.

Il commença doucement sa lecture, avec difficulté. Depuis quelque temps, ses yeux lui jouaient des tours : les lettres dansaient régulièrement devant lui sans qu'il parvienne à les saisir. Malgré les lunettes, il avait de plus en plus de mal à lire. Il passa rapidement sur la politique et le sport, pour se concentrer uniquement sur les actualités régionales. Quand il arriva à la rubrique nécrologie, il ne fut pas surpris de découvrir le nom de Roland. Il l'attendait depuis des mois. Lorsqu'ils s'étaient expliqués au cimetière, il lui avait avoué à demi-mot qu'il ne terminerait pas l'année. On était en novembre, il n'avait pas menti. Pensif, il songea à tout ce qu'il lui avait appris ce jour-là. Puis, comme si cela le libérait, il en informa Rosine.

– Roland est mort.

Dans son portrait souriant, elle n'eut aucune réaction.

– Je crois qu'il t'a aimée jusqu'au dernier souffle.

Vincent eut un regard furtif vers le caveau qui attendait Roland, avant de murmurer, presque pour lui-même :

– Même après peut-être, qui sait, soupira-t-il. Je vais à l'exposition tout à l'heure. La jolie rousse m'a demandé si…

Comme s'il était en faute, Vincent se reprit :

– Pardon : Sophie, l'institutrice. Elle a insisté. Elle m'a dit qu'il y avait des photos de toi enfant dans toutes celles qu'elle a récupérées chez Madeleine. J'ai hâte de voir à quoi tu ressemblais en socquettes blanches !

Il se servit une tasse de chocolat et en avala une gorgée.

– Tu as vu ? Plus de café ! Et sans sucre, ajouta-t-il avec un sourire.

Il tentait de faire la conversation, mais son esprit était déjà ailleurs. Il redoutait la confrontation avec Zélie, Françoise et les habitants du village. Sophie avait beau lui assurer qu'il s'agissait d'une

réhabilitation nécessaire, il n'en était pas si sûr. Jamais il n'aurait pensé y retourner un jour. Pourtant, il sentait que c'était ce qu'il devait faire. Après de longues minutes, il regarda sa montre.

– Je vais descendre, ma Rose. Je suis déjà en retard et je n'ai pas envie d'arriver le dernier. Même si j'espère tout de même avoir échappé au discours du maire !

Tout en ramassant ses affaires, Vincent songea à ce que lui avait dit Roland quelques mois plus tôt. Pour une fois, c'était lui qui connaissait un secret que les autres ignoraient. Au lieu de remonter directement le long de l'allée comme il le faisait d'ordinaire, il laissa ses pas le porter vers le côté gauche du cimetière. Le caveau de Madeleine n'était pas décoré. Les grosses gerbes de chrysanthèmes offertes par la mairie avaient fané et elles étaient restées là, en friche. Madeleine n'avait aucun héritier. Elle avait fait tuer le seul qui aurait pu fleurir sa tombe. Quelques mètres plus loin, le lit de Thérèse, vidé par les employés communaux, se couvrait de ronces et d'iris sauvages. Vincent n'avait jamais revu Reinette. Il espérait de toutes ses forces que la petite fille était retournée à l'école. C'était là qu'était sa place, de toute façon. Lorsqu'il songeait à leur étrange relation, il avait des accès de nostalgie. De plus en plus régulièrement, sa rencontre avortée avec la paternité le questionnait. Ce rendez-vous qu'il n'avait pas eu, l'aurait-il obtenu s'il l'avait souhaité ? Quelle aurait été sa vie s'il avait été père ? Il avait beau chasser ces pensées au petit jour, elles se faisaient fort de revenir le hanter à la tombée du soir. Reinette lui manquait. Il ne s'expliquait pas le rôle qu'elle avait eu auprès de lui. S'était-elle jouée de son désarroi pour lui raconter des histoires à dormir debout, ou bien était-elle, comme il le pressentait, une gamine en mal d'affection, qui avait trouvé en lui une oreille attentive ? Quelles qu'aient pu être ses motivations, il ne lui en voulait pas. À petits pas, il rejoignit son véhicule, garé sur le côté du cimetière, face au village. Si la perspective d'assister à cette exposition ne l'enchantait guère, l'idée de croiser Rosine l'avait convaincu. Il n'avait jamais vu de photos de sa femme lorsqu'elle était enfant ou jeune adolescente. À son départ de Saint-Irénée, elle n'avait emporté aucun souvenir, et à la mort de ses parents, elle n'avait rien conservé. Il croyait alors qu'elle n'avait rien à cacher. La découvrir sur ces clichés en noir et blanc, c'était pour lui lever un pan du voile.

La place du village était vide. Vincent les devinait sans peine, agglutinés près du vin d'honneur, vieilles versions de ceux qu'il avait croisés un demi-siècle plus tôt. Le cœur battant, il traversa le hall de la mairie et s'avança dans la salle des mariages. Le discours venait de se

terminer et les verres s'entrechoquaient déjà autour du buffet. Ils étaient tous présents, probablement identiques à ce qu'il avait imaginé, mais il n'osa pas lever les yeux vers eux. Il se demandait encore s'il ne devait pas faire demi-tour lorsque la main de Sophie se posa tendrement sur son avant-bras.

– Vincent, je suis vraiment heureuse que vous soyez là !

Alors doucement, il releva la tête. La jolie institutrice lui souriait, bienveillante, tout en lui tendant un verre de vin. Vincent s'en saisit et le vida d'une traite. La jeune femme s'en amusa :

– Il ne fait pourtant pas si chaud !

Vincent grimaça.

– Il ne va rien se passer Vincent, ne vous inquiétez pas, dit-elle pour le rassurer.

Il n'en était pas si sûr. Autour de lui, certains le prenaient encore sans doute pour un assassin. D'autres soupçonnaient son innocence, sans savoir ce qui était arrivé à Clothilde. Mais il y avait surtout ceux qui connaissaient la vérité, depuis le début. Comme si elle devinait son trouble, Sophie l'entraîna à sa suite vers l'exposition.

– Nous avons regroupé les clichés par thématiques : l'école, le travail de la terre, la vie du village… Il y en a plusieurs de votre épouse, dans chaque tableau.

Vincent hocha la tête. Il lui était reconnaissant de s'occuper de lui. Sans elle, il n'aurait probablement pas eu la force de rester. En lui se mêlaient la haine et l'angoisse. Mais ce qu'il ne s'expliquait pas, c'était cette sensation de honte qui le submergeait toujours, des années plus tard, alors qu'il n'avait jamais rien eu à se reprocher. Les premières photos étaient consacrées à l'époque contemporaine. On y voyait Sophie, entourée de ses petits élèves, en train de jouer au ballon. Le vieil homme esquissa un sourire : en présence des enfants, elle semblait encore plus rayonnante.

– Bonjour Vincent.

Il sursauta. Elle s'était approchée de lui sans bruit et se trouvait à moins de quelques centimètres de son visage. Un verre à la main, elle l'observait d'un œil timide.

– Bonjour Françoise.

– Je voulais te dire que…

Vincent l'arrêta d'un signe.

– Tout a été dit, affirma-t-il, avant de continuer son chemin le long des tableaux.

Elle n'eut pas l'audace de le suivre et se contenta de repartir, voûtée, vers un coin de la pièce. Zélie l'y attendait sûrement, Cerbère silencieux qui veillait sur son âme comme un démon. Il ne détourna

même pas son regard. Ici, on trouvait une image un peu moins récente. À en juger par les vêtements des petits modèles, le cliché datait des années quatre-vingts. Les enfants étaient sur la place du village. La photographie avait sans doute été prise lors d'une fête votive. Ils portaient tous des tenues aux couleurs les plus criardes les unes que les autres et arboraient fièrement des coupes de cheveux désormais improbables. Du mulet au palmier, il y en avait pour tous les goûts ! Il s'avança encore. Ici, les clichés étaient plus anciens. Dans une salle de classe au charme désuet, des enfants étudiaient en noir et blanc.

– Rosine, c'est la plus petite, avec les nattes, crut bon de préciser Sophie.

C'était inutile. Vincent l'avait immédiatement reconnue. Un rire aux dents trop écartées rayonnait sur son visage. Il n'illuminait pas seulement ses traits, mais la totalité de la pièce, comme un soleil incandescent. Près d'elle, une Zélie craintive cherchait à éviter le regard du photographe. Comme si déjà, elle avait des secrets à garder.

– Françoise ? demanda Vincent, curieux.

Sophie lui désigna une grande fille un peu raide, quelques rangs plus loin, qui souriait timidement. Vincent réalisa soudain qu'il la voyait faire cela pour la première fois. Un frisson le parcourut. Malgré le plaisir qu'il avait à découvrir sa Rosine enfant, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il aurait devant ses yeux un avant et un après. Il ne se sentait pas prêt à l'affronter.

– Je ne crois pas que je puisse… Je vais y aller, dit-il précipitamment à Sophie.

La jeune femme, bien que surprise, n'insista pas. Le vieil homme avait sans doute eu beaucoup d'émotions pour la journée. Avec délicatesse, elle s'accrocha à son bras et le guida vers la porte opposée. Vincent lui sourit, reconnaissant. Ils étaient sur le point de sortir quand il s'arrêta, visiblement choqué.

– Vincent, vous allez bien ? s'enquit immédiatement Sophie.

Immobile, il ne lui répondit pas. Sophie suivit son regard, fixé sur un des derniers clichés de l'exposition. Mal conservée, la photographie était de si faible qualité que Sophie avait hésité à l'intégrer. Mais, par égard pour Madeleine, sans qui rien de cela n'aurait été possible, elle avait décidé de la garder. On l'y reconnaissait sans peine, souriant sous un large châle blanc. Elle était déguisée, comme pour un carnaval ou une fête costumée. Ses yeux pétillants, au bleu délavé, avaient quelque chose d'irréel.

– C'est bien Madeleine, affirma Sophie. La photo n'est pas datée, mais elle devait avoir une dizaine d'années, pas plus.

Vincent ne paraissait pas l'entendre. Gênée, elle continua malgré tout :

– C'est étrange de revoir toutes ces personnes décédées, je comprends que cela vous mette mal à l'aise. On va sortir un moment et…

Comme s'il s'extirpait enfin de sa torpeur, Vincent planta son regard dans le sien. Son cœur battait un peu trop fort, il le savait. Et cette fois, le café n'y était pour rien. Il tenta malgré tout de reprendre son souffle.

– Qui est la petite fille à côté d'elle ? articula-t-il avec difficulté.

En réalité, Vincent n'avait nul besoin de poser cette question. Il avait immédiatement reconnu la silhouette frêle et mal assurée de la fillette avec qui il conversait depuis des mois. Sa confidente. Celle qui l'avait aidé à traverser son deuil. Celle qu'il espérait tant heureuse aujourd'hui, sur les bancs de l'école. Elle était face à lui, sur cette photo jaunie, avec son sourire mal assuré et son air triste. Soudain, tout devenait évident : la tombe décorée avec soin, le même chandail gris. Son apparition, sa disparition. C'était elle. Évidemment.

– Dites-le, murmura-t-il encore.

Sophie fronça les sourcils. Déjà qu'il n'avait pas l'air en forme, elle n'avait aucune envie de déterrer ces vieilles histoires. Mais l'attente de Vincent, palpable, ne lui laissait pas vraiment le choix.

– C'est la fameuse Thérèse, la tante de Zélie.

Dans le cadre de verre, elle était telle qu'il l'avait saluée, timide et grave. Tout comme Rosine, elle l'attendait. Vincent sentit soudain ses jambes se dérober sous lui. Sophie, affolée, se précipita à son secours, mais il était déjà par terre, vaincu. Sur ses lèvres, un prénom oublié mourut dans son souffle : Reinette.

Reinette
Béatrice Ruffié
Direction éditoriale : Amélie Ménard
Édition et direction littéraire : Valérie Bidégaré
Révision linguistique : Marie Auclair
Correction d'épreuves : Isabelle Pauzé et Coralie Chapais-Roy

Direction artistique : Fany Blanchard
Couverture et conception graphique : Félix Bellerose et Matthieu Fortin
Mise en pages : Félix Bellerose

© 2024 Goélette Éditions inc.

goelette.ca
facebook.com/LesEditionsGoelette
instagram.com/goelette_editions

Dépôt légal : 2e trimestre 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits réservés de traduction, de reproduction et d'adaptation sans l'autorisation écrite préalable de Goélette Éditions inc.

Goélette Éditions bénéficient du soutien financier de la SODEC pour son programme d'aide à l'édition et à la promotion.

SODEC Québec

Nous remercions le gouvernement du Québec de l'aide financière accordée par l'entremise du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, administré par la SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

Imprimé en Chine

eISBN : 978-2-89800-693-7
ISBN : 978-2-89800-653-1

Béatrice Ruffié

REINETTE

Fin des années soixante. Une fillette manque à l'appel, et sa disparition secoue tout le petit village de Saint-Irénée, dans Charlevoix. Vincent Rougeot, un marginal qui vit dans la rue, devient rapidement le principal suspect.

À défaut de cadavre et de preuves, l'homme est blanchi, mais les ragots se répandront comme une traînée de poudre. Des années plus tard, souhaitant obtenir l'absolution, Vincent est déterminé à découvrir la vérité, mais aussi les réelles motivations des villageois, ainsi que leurs sombres secrets.

* * *

Autrice et scénariste, Béatrice Ruffié se qualifie de jeune femme qui « écrit, gribouille, imagine et raconte ». Cette Française d'origine s'est nourrie de sa passion afin de rédiger ses premiers livres jeunesse, parus en 2014. Depuis, plus d'une trentaine de ses ouvrages, destinés autant à un jeune public qu'aux adultes, ont été publiés dans toute la francophonie.

goelette.ca

Goélette
ÉDITIONS